

POLAIRE
PAR ELLE-MÊME



PARIS - ÉDITIONS EUGÈNE FIGUIÈRE
166, Boulevard Montparnasse

POLAIRE
PAR ELLE-MÊME

PARIS

ÉDITIONS EUGÈNE FIGUIÈRE

166, BOULEVARD MONTPARNASSE



Il a été tiré de cet ouvrage : quatre exemplaires sur Japon, des Manufactures impériales, à fausses marges, numérotés 1 à 4. – Quatre exemplaires sur Hollande Van Geler à fausses marges, numérotés de 5 à 8. – Trente exemplaires sur Alfa, numérotés de 9 à 38. Trois mille exemplaires sur Vélin bouffant, constituant l'édition originale.

Tous droits réservés
Copyright 1933 by POLAIRE

...C'est en cachette qu'il faut faire l'aumône.

POLAIRE.

Paradoxale... Polaire n'a pas tout a fait cessé de l'être...

Catulle MENDES.

Table des matières

MOI.....	4
JE SUIS NÉE.....	6
ROVIGO.....	8
MUSTAPHA.....	10
MAMAN !.....	14
PREMIER CONTACT AVEC PARIS.....	17
FAMILLE.....	24
LES BOSANO.....	26
MA «MÈRE» GOETZ.....	28
MES DÉBUTS ARTISTIQUES.....	31
DES AMBASSADEURS A LA SCALA.....	36
PREMIERES DECEPTIONS SUR LE THEATRE.....	44
CLAUDINE.....	47
AVEC JEAN LORRAIN, AU PAYS DE MARIUS.....	53
DEDICACES.....	57
CHEZ LES FOUS.....	59
LE FRIQUET.....	64
MON VOISIN.....	66
YVES MIRANDE ET «MA GOSSE».....	68
QUELQUES AUTEURS, QUELQUES PIÈCES.....	70
«LE VISITEUR».....	75
«AU PAYS DES DOLLARS».....	78
UN DIRECTEUR MODERNE.....	84
1914.....	87
LES BÊTES... ET LES HUMAINS.....	90
LE FISC !.....	93
SERIE NOIRE.....	98
MON PORTRAIT PAR LA GANDARA.....	101
JEUX DE L'AMOUR... OU DU HASARD.....	103
CEUX QUI ME PLAISENT.....	112
AUX FOYERS DES «CIGALES».....	116

MOI

Je vais vous livrer ici les souvenirs de ma vie, tels qu'ils s'agitent en mon âme tumultueuse. J'ai l'impression que c'est comme un cri que je ne puis ne pas pousser... Cri d'appel, de détresse, de joie, ou d'adieu ? Je ne sais ; aussi bien ne me suis-je point souciee de le démêler...

Je tiens cependant à ne pas avoir l'air de poser à la femme de lettres, tant s'en faut ! Vous verrez plus loin comment et pourquoi je ne suis jamais allée qu'à l'école maternelle, à un âge où je tenais à peine sur mes jambes ; je n'y ai, en tout et pour tout, appris qu'à tracer des bâtons qui ne marchaient guère plus droit que moi. Ce n'est que plus tard, au hasard des leçons de la vie, que j'ai pu, acquérir les notions qui m'avaient manqué, apprendre à exprimer à peu près ma pensée. Je dis les choses telles que je les ressens, et rien n'a flétri en moi cette petite fleur bleue que j'ai toujours gardée au fond du cœur.

C'est donc en bavardant, voulez-vous ? Que je vous dirai, au hasard du souvenir, les mille choses que j'ai vues, sans ordre, peut-être, mais en toute sincérité. Oh ! Je sais qu'on ne peut pas tout raconter, surtout quand on parle des autres. En ce qui me concerne, j'entends être très franche ; je ne le serai pas moins pour les gens dont j'aurai à vous entretenir, sous les réserves qui s'imposent notamment en regard de certaines petites canailleries que la vie moderne semble accepter, de plus en plus, avec une indulgence amusée dont je ne dois pas être la seule à me trouver confondue. Toute vérité n'est pas bonne à dire, je ne l'oublie pas, mais tout ce que je vous révélerai restera de la plus rigoureuse exactitude.

Les impressions dont je vous ferai part me demeurent, j'y insiste, personnelles, Il est même possible que je me sois parfois trompée sur le compte d'autrui, tout comme on s'est, si souvent, imaginé à mon sujet des choses complètement erronées : chacun n'est-il pas libre de ses opinions ? Parce que j'ai débuté - et réussi - très jeune, que je suis née avec une peau très mate - ce qui n'est pourtant pas si rare sous le soleil d'Alger - parce que j'avais une taille fine à l'excès, et un physique que l'on n'était pas, alors, accoutumé de rencontrer à Paris, on a affecté de ne voir en moi qu'un phénomène. Les amateurs de déductions faciles ont étendu à ma mentalité les traits exceptionnels dont la nature avait gratifié mon corps et mon visage ! Il paraît que j'incarnais le Vice, avec un grand V, s'il vous plaît ! J'ai laissé courir les légendes. Et puis, j'ai été longtemps à ne pas croire au mal : Dieu sait, pourtant, si je l'ai souvent côtoyé, à mon insu ! Et, d'ailleurs, la Vie n'a-t-elle pas créé pour nous le maximum de sensations, sans qu'il soit besoin d'aller solliciter les raffinements extravagants qu'on étale si complaisamment aujourd'hui ? A mon avis, snobisme mis à part, ne ont par les êtres incapables d'éprouver ce que la nature a mis à leur disposition, ou ceux qui n'ont plus suffisamment les moyens d'en profiter, qui font appel à des recherches malades pour provoquer la vibration impuissante, goûter l'extase qui se refuse ! Les tempéraments sains ne m'ont jamais paru avoir besoin de ces plaisirs artificiels. Vous voyez, je laisse vagabonder mon esprit au gré de mes impulsions ; je voudrais pourtant essayer de mettre un peu d'ordre dans tout ce qui se heurte en moi de sensations et de souvenirs. Tâchons de commencer par le commencement, ce qui est encore la méthode la plus pratique. Toutefois, il m'arrivera certainement de m'évader, ayez l'indulgence d'admettre que cela puisse tenir lieu de l'antaisie. Que voulez-vous, je n'aime guère, pour moi, ces parterres où tout est géométriquement planté, disposé et taillé ; j'ai l'impression que les arbres y sont en tôle et les végétations en zinc. Combien je préfère, au contraire, les massifs touffus, où les corolles, à leur gré, paraissent lutter pour se chiper mutuellement la meilleure place... Souvent un

beau désordre est un effet de l'art. Ces souvenirs couleront donc, sous ma plume, épars et touffus comme dans les parterres que j'aime... Ceci explique que, sous les fleurs que je m'efforcerai de répandre, il y aura peut-être, parfois, quelques épines... Mais nul jardinier ne les aura, du moins, dissimulées, plus ou moins savamment aussi ne risquent-elles pas de piquer...

JE SUIS NÉE...

Evidemment, parbleu ! Je suis née !... Quel tout petit mot : trois lettres à peine. Quelle grande chose, magnifiquement troublante, cela évoque, pourtant ! Un être minuscule, rougeaud et vagissant, plutôt laid, en général, et ce n'en est pas moins le plus émouvant des points d'interrogation posé sur l'avenir...

Sans doute, dans la joie de l'événement, peu de parents se posent-ils de semblables questions, et cela vaut mieux, s'ils sont ainsi libérés d'angoisses qui leur viendront toujours assez tôt.

Ce n'est un secret pour personne que je me nomme Émilie-Marie Bouchaud. Ma mère était originaire de Clamecy (Nièvre) et mon père Algérois, mais de pure race française ; je le précise car, là-bas, à cette époque surtout, il n'était pas rare de rencontrer des unions de nationalités différentes : Espagnols, Maltais, Italiens et même indigènes épousaient souvent des Françaises. Il y en avait déjà, en effet, en Algérie outre les familles du corps d'occupation ou des services administratifs, un imposant contingent de condamnés politiques fut déporté, après la Révolution de 48, dans ce qui n'était alors qu'une colonie incertaine et qui constitue aujourd'hui un authentique prolongement de la France. Des divers croisements de la période de début résultent la moderne population algérienne qui n'en est pas moins Française, au contraire. Pour ma part, je lui garde un souvenir si ému, et si tendre ! Mon rêve, car j'ai conservé quelques-uns des goûts de là-bas, serait d'y finir paisiblement mes jours... Vivre en *gandourah*, cette chemise rudimentaire, mais si pratique, des indigènes ! Une, bien chaude, en hiver, une autre, l'été, en léger haïk, je n'en demanderais pas davantage ! Courir, ainsi vêtue, parmi les fleurs resplendissantes de chez nous, entourée d'animaux que j'aimerais - et qui me le rendraient, eux ! - et faire, anonymement mais au maximum, le bien aux vrais malheureux, ceux qui acceptent leurs épreuves avec dignité et ne sollicitent rien ni personne...

Mon père donc, était né en Algérie, où mon aïeul avait été débarqué après sa libération. Il avait, en effet, été condamné à sept ans de villégiature forcée à la Guyane pour avoir crié «Vive la République !». Ce fut le plus clair bénéfice qu'il eût retiré de sa trop active participation aux événements de 48 !

Papa, lui, avait bien les yeux du pays, qu'il m'a légués avec une intensité de caractère accrue : des yeux bruns, ouverts dans le sens de la longueur, vers les tempes ; des yeux «fendus en amande» comme on dit en Algérie. Sa bouche était riieuse et ses pommettes saillantes, que je retrouve dans mes propres traits. Il avait créé un service de corricolos qui assurait alors la liaison entre Rovigo et Alger, où ma mère allait souvent pour les achats de la maison ; au moment du retour, elle retrouvait l'une de nos voitures à une sorte de dépôt, situé au carrefour de l'Agha, au dessus de la gare - la dernière avant Alger, sur la ligne d'Oran. - Cette remise s'appelait alors le Caravansérail ; elle a fait place, depuis longtemps, à de hauts immeubles modernes. Autant qu'il puisse m'en souvenir, elle était vaste et populeuse. Dans l'immense cour qui en constituait le centre, on rencontrait tous les types d'indigènes, de même que les moyens de transport les plus variés semblaient s'y être donné rendez-vous. De petits chevaux arabes piaffaient, nerveux, dans l'attente du maître qui devait les ramener vers leur lointaine tribu ; les ânes des kabyles flanqués de «couffins», sortes d'immenses paniers tressés en paillason, portaient à la ville le charbon de bois fait dans la montagne, les chapelets de poule maigrichonnes suspendues cruellement par les pattes, ou les «peaux

de bouc», outres géantes gonflées d'une huile qui sentait le rance. Enfin, des mulets, que nous appelions «bourricots d'Espagne» servaient aux terrassiers, espagnols pour la plupart, pour le transport des matériaux de construction. On y voyait aussi, quelquefois, des chameaux ou des dromadaires, mais c'était une exception, car ils campaient plus généralement sur le champ de manœuvres, que nous retrouverons plus tard.

C'est dans ce cadre pittoresque et bruyant, que j'ai vu le jour, le 13 mai 188 .. Ma mère n'avait pas prévu ma naissance si tôt ; l'événement la surprit au cours d'un de ses voyages. Dans cette espèce de gourbi grouillant, bruyant, brûlant, retentissant de tous les échos de la ville, le premier bruit qui frappa mon oreille fut l'inlassable mélodie, sur le mode rituellement, mineur, des femmes qui roulaient la semoule dans leurs grands plats de bois pour faire le couss-couss. Il n'en manquait pas, autour de nous, de ces Mauresques, Berbères, venues du Sud ou des Haut -Plateaux ; elles m'ont laissé l'impression de vieilles fées - car les jeunes demeuraient au logis - peintes, voilées, bruissantes des multiples amulettes qui ornaient leurs cous, ou des non moins innombrables bracelets de métal qui emprisonnaient leurs chevilles. A certaines époques de fête, elles ajoutaient à ces ornements des guirlandes de fleurs de jasmin ou d'oranger qui réndaient autour d'elles de lourds mais délicieux parfum...

Ma mère quelques jours après ma naissance, m'avait emportée à Rovigo. Dès notre arrivée, les femmes des tribus environnantes descendirent dans la vallée ; selon l'usage, elles frappaient dans leurs mains en chantant, en criant plutôt d'inlassables mélodies et de monotones prières aux seuils des logis où un enfant vient de naître. Elles envahirent à grand fracas la maison maternelle et, ainsi qu'elles avaient coutume de le faire, me frottèrent énergiquement d'aromates et de musc, par tout le corps en répétant avec conviction :

- Comme tu sens bon, *s'rir'ti* (ma petite)

Le fait est qu'inondée ainsi de leurs parfums, lourds et violents, je devais empuantir l'atmosphère à dix lieues à la ronde ! Ma mère rn'a souvent rappelé en riant, les détails de cette curieuse cérémonie :

- C'est vrai, concluait-elle, tu as eu ton petit derrière musqué ! Expression algérienne qui, alors, désignait les personnes nées sous une étoile particulièrement favorable.

Je devais, tout au moins être prédestinée, de cet odorant point de vue car, quelque temps plus tard, mon frère et ma soeur en jouant, me déversèrent sur le crâne tout le contenu d'une énorme jarre d'essence de roses ! Cela aurait pu faire croître chez moi le goût des parfums. Eh bien ! Je ne puis en supporter qu'un seul, le mien, spécialement préparé pour moi par Houbigant, d'après ma formule personnelle, dont j'ai jalousement conservé le secret...

ROVIGO

Rovigo !... Oh ! rien de commun avec ses homonymes italiennes, riches en souvenirs historiques... un tout petit village, visible à peine...

Après la coquette et menue commune de l'Arba, Rovigo s'est installée, entre Blidah et Palestro, également célèbres par les gorges qui les avoisinent. La route sinueuse qui, par ses spirales incessantes, zigzague jusqu'à Rovigo, est toute bordée de peupliers, d'ifs, de mélèzes et de géraniums effrontés qui y prodiguent, avec leurs couleurs audacieuses, les parfums les plus capiteux. On n'y voyait alors passer, à grand renfort de sonnailles, que les inévitables corricolos, les petites voitures de maraîchers, de véritables caravanes de chevaux, ânes ou mulets venus des environs ou descendus de la montagne et d'interminables défilés de moutons affolés et bêtants, soulevant au passage une fine poussière blanche qui fut la première poudre de riz que je connus. La majeure partie du village appartenait alors à mon père ; le pays, gai et bon enfant, fit même à ce propos une chanson crue l'on se plaisait à entonner à pleine gorge; en l'accompagnant de clairs claquement de fouets :

*En arrivant à Ro-vi-go
On entre chez l'ami Bouchaud
Qui est en train de faire, etc., etc.*

Evidemment, la rime n'avait rien de millionnaire, mais enfin l'intention y était. Et je vous jure, d'ailleurs que j'ai, par la suite, chanté quelques refrains professionnels qui ne se haussaient guère plus haut comme éclat poétique, sans avoir les mêmes sympathiques excuses.

Rovigo ne comportait guère, alors, qu'une dizaine de constructions, quelques fermes et une petite église. Les maisons y étaient basses et ignoraient, à cause de la chaleur, le papier de tapisserie. Les murs, au dehors comme au dedans, en étaient uniformément blanchis à la chaux et la toiture s'y trouvait remplacée par une terrasse carrelée de rouge, où l'on étendait la «lessive» et où l'on paressait, parfois, le soir, au clair de lune, quand le siroco faisait des siennes. Loin d'être une spécialité du bourg, ce genre d'habitations constituait alors la classique demeure des Français d'Algérie.

La façade de la maison de papa était couverte de plantes grimpantes. Derrière la maison folâtrait un curieux petit jardin, en face du calme cimetière où repose maintenant mon père, parmi les floraisons d'orangers. Ce jardinet, c'était son empire : dans ses allées étroites, mais généreusement fleuries, je fis mes premiers pas, et mes premières chutes... Non loin coulait un *oued* (rivière, comme vous le savez) que la saison des pluies rendait par moments torrentiel. Cela ne durait pas longtemps, sous ce climat privilégié, mais c'était suffisant, cependant, pour tenter les bambins. J'avais à peine un an quand j'entrai en relations avec cet oued si attirant. Ah ! Ce ne fut pas long! En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je roulai dans ses eaux, alors rapide et grossies de tous les dévallements de la montagne. Heureusement quelqu'un m'avait aperçue : Ali, un des domestiques de mon père, fidèle et dévoué comme le sont les serviteurs indigènes quand ils s'y mettent. Il parvint à me retirer de l'eau à la seconde où le danger se faisait imminent et poussa même la bonté jusqu'à me sécher au soleil afin que mes parents ne connussent pas cette équipée. Ils l'apprirent

pourtant, Dieu sait par qui, et ce sont eux qui, depuis, m'ont souvent rappelé cette aventure, parce que moi, vous pensez bien...

J'ai revu Rovigo, il y a cinq ans. Des représentations données à l'Alhambra d'Alger m'avaient ramenée dans le pays natal et, de même que j'avais tenu à retourner au carrefour de l'Agha, j'ai voulu, aussi, faire un pieux pèlerinage au théâtre de mes premiers ans. Le village avait moins changé, certes, que mon coin du «Caravansérail», encore qu'il me parût plus cossu, moins «cambrouze». Je me présentai au maire actuel, qui fut très ému en me recevant, et m'accueillit de la plus touchante façon : enfant, il avait joué aux billes avec mon père, sur la «placette» !

Des amis me firent visiter les champs d'orangers qui, à perte de vue, entourent Rovigo. D'innombrables pétales d'ivoire jonchaient le sol, lui faisant un épais tapis blanc; la seule neige que connaisse cette terre fortunée.

Je retrouvai Ali, mon brave sauveteur ! Il avait bien vieilli depuis : c'est d'une voix cassée, mais avec un grand renfort de gesticulations, comme le font, ou presque, tous les Algériens authentiques, qu'il me raconta ses malheurs. Son fils avait été tué dans une rixe, à la Casbah, sans que l'on pût jamais découvrir le meurtrier, et le pauvre vieux coulait, depuis ce deuil, des jours tristes et résignés : il était, heureusement, à l'abri du besoin. Je fis en sa compagnie quelques promenades, évoquant avec lui les souvenirs de ma jeunesse j'éprouvais une sorte de fierté à trotter à ses côtés, autour de mon petit jardin, devenu vignoble, et dans notre humble cimetière, douloureusement agrandi... Quand vint le moment du départ, je demandai à Ali ce qu'il souhaitait, promettant de le lui envoyer dès mon retour en France. Je tenais vraiment à exaucer ses désirs... Mais que pensez-vous qu'il me demanda ? Je vous le donne en mille !... Du beurre de Paris. Oui, il mourait d'envie de connaître ce beurre crémeux qui, disait-il naïvement, devait être plus savoureux puisqu'il provenait des vaches ayant brouté les frais pâturages de France !
Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire :

- Mais, mon pauvre Ali, tu as beau me demander cela avec des larmes dans la voix, si je t'expédiais du beurre de Paris, il serait fondu avant d'arriver, voyons !... d'ailleurs, le beurre d'ici ne me paraît pas inférieur à celui que je pourrais t'envoyer !

J'aurais été désolée, pourtant, de ne pas lui laisser un souvenir durable de cette rencontre. Le dernier jour que je passai à Alger était un vendredi, jour du grand marché de Maison-Carrée, à quelques kilomètres. J'y allai, et fit l'emplette d'un solide bourricot que j'offris à mon vieux serviteur... Il parut touché de cette attention, mais je crois bien qu'au fond de lui-même, il était déçu que je ne lui parle plus du beurre de Paris !

Ah ! Brave, cher Ali !

MUSTAPHA

A la mort de mon grand-père, – je n'avais pas deux ans – ma mère manifesta le désir de quitter Rovigo. Papa y consentit et acheta pour nous un immeuble à Mustapha, annexée depuis à Alger, dont elle constitue un important faubourg.

Notre nouvelle demeure avait trois étages, ce qui me parut, à ce moment, gigantesque : je n'avais jamais vu de maisons aussi hautes. Le quartier de l'Agha, où j'étais née, en comptait fort peu et, d'ailleurs, je l'avais quitté trop jeune pour en garder un souvenir précis.

La maison était située tout en face du champ de manœuvre ; à droite se trouvait le chemin de la Fontaine bleue (quel nom charmant !). J'y trottinai à peu près à ma guise, avec les autres gosses du quartier. Quel coin adorable que cette route, alors raide en diable et à peine carrossable ! Des arbres trapus la bordaient dans son escalade vers Mustapha Supérieur : des oliviers gris, des tamaris pressés surplombaient, sur sa gauche, un immense ravin qui dévalait, parmi les fleurs aux couleurs vives, jusqu'aux populeuses cités de Belcourt. A droite, contre le coteau, s'ébattaient, parmi de très rares maisons, arabes pour la plupart, les agaves, les cactus, les aloès, généreusement saupoudrés de cette poussière blanche que l'on trouve partout dans les pays de soleil. Quelle route magnifique !..

J'aimais à rencontrer les Mauresques, soigneusement voilées de haïks immaculés ; elles cheminaient, à pas menus et pressés, chargées d'amulettes, de bracelets, et, lourdes de parfums. Le mystère de leur vie m'intriguait ; toute enfant du reste, je portais une attention passionnée à ce qui m'entourait ; je savais regarder autour de moi.

Derrière notre maison, dont la séparait seulement un mur assez rudimentaire, s'élevait une demeure arabe sur laquelle ne tardèrent pas à se concentrer toutes mes investigations. Une échelle, appuyée contre un gros palmier, me servait de poste d'observation. Des femmes, qui ne sortaient que très rarement, y passaient leurs jours, absorbées en de mystérieuses besognes de toilettes. Parfois, accroupies et étrangement silencieuses, elles pétrissaient de la pâte pour confectionner des quantités de petits gâteaux qu'elles étalaient sur de grands plateaux de cuivre dont mon imagination désordonnée faisait une authentique vaisselle d'or.

Un seul homme avait accès dans cette demeure ; je l'avais paré du titre de «Pacha». Des chuchotements soudains et une rumeur inaccoutumée me signalaient son arrivée ; il surgissait, mystérieux et imposant, vêtu d'un magnifique burnous blanc sur lequel sa barbe d'ébène faisait, comme un rabat étrange. Son cheval, harnaché de cuir rouge brodé d'or, l'attendait au dehors, tenu en main par un serviteur qui ne pénétrait pas dans la maison. Le «pacha», lui, entrait par une petite porte ronde et basse ; les femmes, parées, fleuries, maquillées et plus parfumées que jamais, l'accueillaient avec des «You ! You !» de déférente allégresse et le suivaient dans l'intérieur du logis, à ma grande déception, car je n'ai jamais, malgré des efforts dignes de moins d'insuccès, réussi à voir au-delà de ce seuil dont l'huis sculpté et incrusté de nacre demeurait obstinément clos...

Mon premier émoi date de cette époque : une nuit, à pas de loup, des rôdeurs arabes escamotèrent dans notre poulailler une quarantaine de volailles, sans que l'on eût entendu le moindre bruit. La découverte d'une volupté inconnue me donna d'ailleurs, bientôt, d'autres sujets de réflexion : au cours d'emplettes qu'elle allait faire à Alger, ma mère

m'avait emmenée, et elle m'acheta, au Square Bresson, un sou de ces gros berlingots vernis des plus chatoyantes couleurs, que fabriquent les indigènes. Je crois bien que la vue m'en réjouit plus encore que leur dégustation. Étaient-ils bons vraiment ?... Je ne m'en souviens plus, mais qu'ils étaient donc beaux !

C'est vers ce même moment que l'on me mit à l'école maternelle voisine, où je devais commencer à tracer ces bâtons qui ont, pendant un temps, constitué tout mon bagage d'études.

Parfois, tandis que j'arpentais, au retour de l'asile, le chemin ombragé de la Fontaine Bleue, je croisais des groupes de petits «bicots» rieurs et effrontés ; vêtus, à défaut d'une pudeur qu'ils ignoraient, d'une simple gandourah fort courte, ils la relevaient brusquement, à mou passage, exhibant avec sérénité leur petit «zoulou» gros comme une cacahuète et se sauvaient aussitôt en galopant avec des piailllements de moineaux effarouchés.

Ils avaient d'ailleurs, d'autres coutumes infiniment touchantes. Par exemple, s'ils trouvaient sur leur chemin un morceau de pain abandonné, ils ne manquaient jamais de le ramasser et après l'avoir baisé dévotieusement, ils le disposaient sur le rebord d'une fenêtre ou d'un mur, voire dans l'enfourchement d'un arbre, ce croûton fût-il le plus poussiéreux du monde.

Je me complais à ces menus détails de mes premiers ans parce qu'ils me semblent avoir eu leur importance sur la formation de mon caractère. Tant de races, en effet, ont alors tournoyé autour de moi, de telles relations en émanaient qu'elles ont dû imprégner mon âme naissante. Mozabites habiles au commerce et âpres au gain, Kabyles blonds aux yeux bleus, dégringolant du Djurjurah, laborieux mais volontiers querelleurs, Maures maigres, nerveux et racés, Maltais industriels et d'une tenace persévérance, Juifs calculateurs et ambitieux... Il en résultait parfois des chocs assez violents : querelles de quartiers, luttes de races en réduction, petites guerres de religions même... Ces natures combatives m'emplissaient alors d'une naïve admiration : n'y pris-je pas, dans mon inconscience de gamine, une initiation première aux grandes batailles de la vie ? Qui sait !...

Sur le champ de manœuvres, en face de chez nous, se trouvait une forge, constituée, à vrai dire, par une simple baraque en planches toiturée de tôle et de fer blanc. Je m'y arrêtais souvent : les reflets que, dans l'obscurité intérieure, mettait, aux joues des ouvriers la petite flamme bleue du foyer, me semblait un miracle de lumière. Et puis, il y avait là un grand diable, taillé en hercule qui, le torse à demi-nu, n'arrêtait de pousser à pleine voix la romance alors en vogue, et qui était tout indiquée en pareil lieu le «Forgeron de la Paix» :

*C'est pour la paix que mon marteau travaille !
Loin des canons, je vis en liberté...
Je façonne l'acier qui sert à la semaille
Et ne forge le fer que pour l'humanité !*

Ce refrain me causait une impression étrange ; je ne me lassai pas de l'écouter, et il me laissait pantelante d'émotion... J'y pressentais obscurément de grandes et nobles idées sur l'amour du prochain, l'inanité des guerres, qu'elles missent aux prises les peuples ou les individus... Toutes proportions gardées, je ne connais guère que deux ou trois grandes pièces qui m'aient donné un pareil émoi ... Au fond, n'était-ce pas la première chanson que j'entendais en entier ? C'est sans doute pour cela qu'elle me parut si belle !... J'eus l'occasion,

un soir, de la retrouver sur les lèvres d'un « artiste » authentique, dans un concert où mon père nous avait menés.

Quel lieu étrange que cette boîte à musique ! Installée à l'entrée du champ de manœuvre, au haut de ce qu'on appelait la côte de Mustapha, c'était, dans la journée, un café, vaste mais assez banal. Le soir, une cloison mobile le divisait en deux parties : celle du fond devenait alors une salle de beuglant, où le billard, poussé contre le mur, tenait lieu de scène. Je n'avais jamais autrement remarqué cet établissement, dans un quartier dont je connaissais pourtant bien les moindres boutiques. Je revois encore, au bas de la côte, un bureau de poste, obscur, bas et poussiéreux, puis, à gauche et à droite de cette rue de Contantine qui est devenue Sadi-Carnot, les enseignes familières : *Brasserie Tambaraud*, où se réunissaient les sous-officiers de train, *Pizani*, épicier, *Roucayrol*, coiffeur, *Alvarez*, boulanger, *Maysounave*, tailleur, *Gaillarde*, sellier... Ce dernier voisinait avec le concert. La clientèle, fort mêlée, en était assez singulière. Dans le café, des Berbères, des Espagnols bavards, de petits artisans juifs, quelques colons, des ouvriers, buvaient et devisaient, se livrant, mais rarement, aux joies du piquet ou de la manille. De l'autre côté, dans la salle de spectacle, c'étaient, les sous-officiers des casernes voisines qui constituaient le principal de l'assistance. Peu de civils, et pas de femmes. Tout ce monde écoutait en grignotant des cacaouettes, les différents types de chanteurs de l'époque.

Il y avait le diseur en habit, la gommeuse en jupes courtes, le comique troupiier, qui débitait, d'un air las, une interminable serinette, dont le refrain disait :

*Mam'zell Victoire,
Vous pouvez me croire :
foi d'Pitou,
j'deviens fou
quand j'examine
votre poitrine !...
Ah ! laissez-moi
z'y mettre un doigt !*

Evidemment, nous étions encore loin de ce délicieux Polin !...Et je ne pense pas que ce soit là que mon frère Edmond, qui devait devenir Dufleuve, se soit découvert une soudaine vocation pour le genre qu'il a adopté par la suite ! Le succès de la soirée allait à la «diseuse comique», une énorme créature au monumental chignon noir dressé en brioche, étroitement corsetée, couverte de bijoux en toc, et qui agitait frénétiquement sa robe pailletée en criant d'une voix faubourienne :

Qui qu'a tété du vin ?

Les spectateurs applaudissaient en riant. Du dehors des bravos répondaient aux leurs : un immense parc à fourrage se trouvait tout proche, et les chasseurs d'Afrique de garde, sous-officier en tête, venaient se délecter, quand la faction ne les réclamait pas, en écoutant, par la fenêtre ouverte derrière le concert, le répertoire des «artistes»... Moi, naturellement, je ne comprenais rien à ce que l'on débitait là, mais je n'en tapais pas moins fort dans mes petites mains. Mon père, amusé de me voir me démener, me soulevait en l'air par ma toison, me reposait, puis me relevait plus haut encore, au milieu d'un vacarme assourdissant de bravos, de rires, de cris et de renouvellement de consommations...

Tel fut mon premier contact avec la chanson... Je ne crois pas qu'il m'ait laissé d'autres impressions que ces souvenirs puérils...

MAMAN !

Ma mère avait donné le jour à onze enfants, dont plusieurs moururent en bas-âge. Je nourrissais pour elle une tendresse passionnée, et quelque peu jalouse ; je ne l'appelais jamais que «maman chérie». En dépit des épreuves physiques et morales, de ses nombreuses maternités, elle demeurait séduisante, toujours élégamment parée et soignée à l'extrême. Je ne connaissais pas ses secrets de toilette, mais je me souviens qu'elle exhalait de tout son être un parfum délicieux, indéfinissable, qui me grisait. Dans mes accès d'exaltation – j'en avais déjà – je me faufilais en cachette dans sa chambre et, saisissant à pleins bras le cher oreiller où elle avait reposé sa tête, je l'embrassais avec un farouche emportement...

C'est de cette mère adorée que me vint, pourtant, mon plus violent désespoir de gamine.

J'avais cinq ans alors. C'est à cette époque que mon père mourut, assez brusquement, d'une fièvre typhoïde qui nous l'enleva en onze jours ! Là commença, à tous points de vue, la torture de mon enfance.

J'étais née, comme l'on dit, dans un berceau doré et, soudain, le trépas de mon papa nous invitait à deux doigts de la misère ! Il administrait seul ses affaires, auxquelles maman ne s'était jamais intéressée. Quand elle se trouva seule, elle comprit et déplora cette négligence ; mais elle eut beau tenter de se mettre énergiquement à l'œuvre, elle fut incapable de lutter. Il ne manqua pas de gens pour profiter de la situation ; sans scrupules, ils fondirent sur cette proie facile, et notre ruine fut bientôt plus qu'aux trois quarts consommée...

Une fille, quel que soit le recul avec lequel elle considère certains faits, ne saurait, s'arroger le droit de juger sa mère, et moi moins encore que nulle autre, qui avais voué à la mienne une affection quasi-fanatique. Je suis obligée, cependant, de ne rien taire des événements qui, à cette époque, eurent sur mes destinées une influence sans doute décisive. Je souligne, en tout cas, que par deux fois le sort de ma mère détermina le mien : au moment où nous sommes, puis, hélas, quand j'eus l'immense douleur de la perdre, ce qui me jeta dans de nouvelles et non moins cruelles épreuves !

Demeurée veuve avec quatre enfants, déçue dans l'espoir qu'elle avait un instant caressé de prendre la suite des affaires paternelles, anéantie par l'engloutissement de la plus grande partie de ses biens, maman dut, en pensant à l'avenir, connaître des heures suffisamment douloureuses pour lui valoir l'absolution totale des erreurs qu'elle put commettre alors. Elle était jeune encore, toujours belle : peut-être envisagea-telle la possibilité de refaire sa vie, et d'assurer le sort, combien incertain maintenant, des enfants qui lui restaient... C'est ici qu'un beau gars, mi-Maltaise, mi-Tunisienne, un gaillard solide et brun, au teint basané, entre en scène. Il s'appelait Borgia, pas César, non, mais plus prosaïquement, Emmanuel, ce qui est tout de même, à tout prendre, un nom de souverain. Borgia, pour moi, cela n'évoquait rien à l'époque, mais lorsque, plus tard, je pus meubler mes mémoires de quelques détails historiques, je ne pus m'empêcher de frémir, chaque fois que j'entendais parler de la trop fameuse lignée des Borgia italiens. Celui-ci avait, comme ses illustres homonymes, une âme de condottiere insinuant, charmeur à sa façon, il joignait à son physique avantageux une voix assez agréable, et marquait un réel talent pour la plupart des instruments à corde, notamment la guitare et la mandoline, fort répandue, du reste, en Algérie. Il venait, chaque soir, donner sous les fenêtres de la chambre de maman des sérénades et fredonner de

langoureuses mélodies napolitaines. Comme avertie par un secret instinct, affreusement jalouse, aussi, de la tendresse que lui portait ma mère, je le haïssais ; ses manières cauteleuses, ses regards félins ne me firent jamais changer de sentiment à son égard... Est-ce cela qui le piqua au vif ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il se mit soudain à tourner autour de moi, à me guetter dans les coins, à me suivre... J'avais six ans !... Un soir, il tenta de me violer. Certainement il ne s'attendait pas à la résistance désespérée que je lui opposai ; en dépit de mon jeune âge, je me cabrai comme une bête furieuse ; toutes griffes dehors, ma toison hérissée comme celle d'un chat exaspéré, je lui tins tête, et l'obligeai à fuir, par peur du scandale que mes vociférations risquaient de provoquer... Je me suis souvent demandé, au récit de quelque forfait analogue, si ce ne sont pas les agneaux résignés qui créent les Soleillands... S'ils rencontraient tous l'accueil résolu que je fis à Emmanuel Borgia, peut-être y en aurait-il moins ! Combien en ai-je croisé, sur mon chemin, de ces satyres que la Justice ne soupçonne même pas...

J'avais l'habitude de ne rien cacher à ma mère ; cependant je ne pus me résoudre à lui avouer cette scène honteuse. Je savais qu'elle en éprouverait un immense chagrin... Peut-être aussi, dans ma tendresse si farouchement entière, ai-je craint qu'elle souffrit plus à cause de «l'autre» que pour moi...

Il ne renouvela plus ses tentatives, mais je sentais bien que ma présence le gênait ; il ne pouvait pourtant pas exiger qu'on m'exilât, tout au moins seule. Sans doute arriva-t-il alors à convaincre maman que nous lui étions tous les quatre d'un grand embarras, car elle nous annonça, quelque temps plus tard, qu'elle allait nous envoyer chez ma grand'mère, qui habitait l'Agha avec mon oncle et ma tante... Et un triste soir, plus triste encore d'être la veille de Noël, nous partîmes, mes frères, Edmond et Marcel, le plus jeune, ma sœur Lucile et moi...

Je n'avais, depuis longtemps, plus aucune illusion sur le mystère du soulier dans la cheminée, mais ce scepticisme, chez une enfant de mon âge, était insuffisant à étouffer la gourmandise. Or, j'adorais les pistaches, que, dans mon petit jargon, j'appelais des «piche-grues». Le plus cher de mes vœux eût été d'en trouver dans mon soulier. Hélas ! Le lendemain, je me précipitai avant que le jour fût levé et, dans ma minuscule chaussure, je n'aperçus, au lieu des chères friandises souhaitées, que des os de poulet... J'en éprouvai un violent désespoir. On eût beau m'expliquer ensuite que c'était là une leçon d'humilité souvent donnée aux enfants, en vertu d'une vieille coutume, je n'en eus pas moins de chagrin ! La souffrance morale que j'en éprouvai fut telle que le souvenir en est encore douloureux à mon cœur, comme au premier jour !

La présence de quatre bambins au logis de grand'mère constituait, pour la pauvre femme, une charge extrêmement lourde ; je ne fus donc pas autrement surprise que l'on nous dispersât bientôt. Pour ma part, on m'envoya chez mes parrain et marraine, qui étaient, marchands de parapluies à Alger, place de la Cathédrale, à côté de l'Archevêché, et en face du palais d'hiver du Gouverneur de l'Algérie. C'étaient de fort braves gens, et ils se montraient très bons pour moi. Ma marraine qui pratiquait avec une inflexible régularité ses devoirs religieux, m'envoyait, chaque matin, à la cathédrale lui chercher de l'eau bénite dans une petite bouteille. Pourquoi faire, mon Dieu ? Me disais-je. C'était pour moi une vraie corvée, et d'un accomplissement aussi malaisé. D'abord, pour entrer à la cathédrale par la grande porte, il y avait une impressionnante pyramide de marches à gravir, qui m'apparaissait comme une ascension interminable ; la descente m'en semblait plus périlleuse encore. Cependant, je trouvai vite le moyen de faire le tour par la rue du Divan où j'avais découvert, sur les bas-côtés, une petite porte à laquelle on accédait presque de plain-

pied. Mais, par exemple, je n'étais guère plus avancée : le bénitier était d'une telle hauteur que, même en me haussant sur mes petites jambes, je n'arrivais pas à atteindre l'eau consacrée. C'était un bénitier pour grandes personnes, comme ils sont tous. Jésus cependant a dit : «Laissez venir à moi les petits enfants !...» Naturellement, quand je rentrais avec un flacon vide, ou presque, je me faisais gronder. Enfin, un jour, une idée machiavélique me permit de sauver la situation: à côté de l'archevêché, il y avait une petite fontaine publique – elle y est toujours, d'ailleurs. Une première fois, j'y emplis ma bouteille, en me cachant pour qu'on ne me vit pas du magasin de parapluies et je la rapportai, rassurée juste à demi. Ma marraine exulta :

- Tu vois, dit-elle, que tu y arrives bien, quand tu veux !

Ma grande joie, à ce moment, résidait dans les ablutions auxquelles elle m'astreignait tous les soirs, dans une grande cuve de terre rouge, émaillée à l'intérieur. L'eau, en s'agitant sous mes mouvements, prenait des reflets de pourpre où mon imagination s'efforçait de retrouver la couleur des géraniums du chemin de Fontaine Bleue... Par exemple, nul ne songeait à m'envoyer à l'école et je dois avouer que je n'émis aucune protestation à ce sujet... J'en étais toujours, ou à peu près, aux bâtons que j'avais tracés à l'asile de Mustapha.

PREMIER CONTACT AVEC PARIS...

Les soucis de maman s'aggravaient chaque jour : Borgia, lui, se laissait vivre, étant de cette race de rêveurs indolents qui le bonheur, ou même sa simple apparence, tient lieu de suffisante occupation. Ma pauvre mère, trop connue partout où nous avons vécu, ne pouvait guère songer à demander du travail autour d'elle. Un beau matin, elle décida de s'expatrier. Mon plus jeune frère, Marcel, étant mort peu de temps après papa, elle rassembla ses trois derniers enfants et, flanquée de l'inévitable Emmanuel, nous emmena à Paris.

Un tel départ peut sembler tout simple aujourd'hui, où chacun, même chez les plus sédentaires Nord-Africains, s'est familiarisé avec la «bougeotte» caractéristique des temps nouveaux. Mais, à cette époque, si proche encore et pourtant si lointaine déjà, on n'allait guère d'Alger à Paris, voire à Marseille, que dans certains cas exceptionnels. Non que l'on n'eût pas, chez nous, le goût des voyages, au contraire, mais l'on bornait le plus souvent ses ambitions de vagabondage à Blidah pour les fêtes traditionnelles de la Pentecôte ou à quelque petit site côtier de la basse Kabylie. Sétif, à l'est, Orléansville ou Relizane, à l'ouest, constituaient de telles randonnées qu'on ne s'y risquait pas sans d'absolues nécessités. Sidi-Ferruch, même, aujourd'hui à dix tours de roue de notre blanche capitale, semblait alors, avec la vingtaine de kilomètres qui la séparaient, un mirage inaccessible à ceux que n'y appelaient pas d'impérieuses obligations. On conçoit donc que le fait d'«aller en France», comme nous disions, pût paraître, à l'époque, un déplacement considérable, propre à faire hésiter les plus entreprenants. Quand certains, pourtant, s'y engageaient, on n'expliquait leur résolution que par deux causes : ils étaient très riches... ou gravement malades ! Quant à moi, indépendamment de mon goût personnel pour les voyages, les pérégrinations qui m'avaient, dès les premiers ans, tirillée dans tous les sens, donnaient une saveur accrue à l'attrait de l'inconnu que représentait à mes yeux le plus infime déplacement vers une région nouvelle. Alors, vous pensez, Paris !

On était en 1889 ; l'Exposition touchait à sa fin. Les quelques échos qui en étaient parvenus à Alger laissaient à mon imagination enfantine des visions de contes de fées, de monuments miraculeux, et de je ne sais quels trésors de Golconde ! J'avais vu quelques cartes postales la Galerie des Machines, la rue du Caire... D'innombrables «Tour Eiffel» en réduction, argentées ou dorées, ornaient déjà, sous forme de pelotes à aiguilles, de canifs, de porte-plumes ou d'épingles de cravate, maintes intérieurs algérois... La perspective de contempler *de visu* tant de merveilles me faisait trépigner de joie et d'impatience.

Je ne fus pas longue à déchanter. Ah ! Cette première traversée, sur le pont, par une mer exagérément mouvante, l'âcre et lourde odeur de machines, pour n'évoquer que celle-là ! Je fus atrocement malade. Mon impression sur Marseille s'en ressentit : un vieux port grouillant et sale, des rues montantes et durement pavées qu'il me fallut gravir à pied pour aller rejoindre notre train. La gare Saint-Charles me parut immense, mais tellement bruyante que j'en fus péniblement assourdie. Tout cela accompagné des incessantes jérémiades du Borgia, que la présence des trois gosses exaspérait. Puis, ce fut le compartiment de troisième, bourré dès le départ au-delà du possible, dans un convoi désespérément omnibus, qui n'en finissait pas de s'arrêter aux moindres stations, flânant interminablement dans les grandes gares. Notre wagon, bientôt, commença de s'empuantir de fumée, de relents de saucisson à l'ail, de vin rouge à bon marché, et de fromages trop avancés pour leur âge. Le petit jour nous trouva entassés les uns sur les autres, sommeillant,

les membres engourdis de fatigue et de froid, parmi une abondante tapisserie de papiers gras brodés de peaux de cervelas... Quel voyage ! Emmanuel n'avait pas arrêté de geindre, d'autant plus que ma sœur aînée, Lucile, souffrant d'une formation difficile, n'avait guère cessé de toussoter lamentablement...

«Paris» Tout le monde descend !... On ne le fait pas répéter ! Je nous vois encore débarquer : mon beau-père et mon frère étaient coiffés de ces casques coloniaux blancs comme en portaient, alors, l'été, presque tous les colons algériens, et nous arborions tous des teints basanés qui faisaient se retourner les passants. Aujourd'hui, on ne fait plus guère attention à de tels détails : Paris s'est habitué à tout. Mais, à cette époque, les gens nous dévisageaient comme des bêtes curieuses. A vrai dire, je me rends bien compte, maintenant, que nous devions avoir l'air d'une anticipation de l'Exposition Coloniale. Quel tableau, mes enfants ! Ma sœur et moi, nous portions un petit châle, d'un rouge violent, sur une petite robe formant tablier, attachée derrière par un gros nœud rouge, dont une seconde édition rassemblait, sur le haut du crâne, nos épaisses toisons d'un brun fauve. Les casques coloniaux, les châles rouges et les nœuds vermillon dans ces extraordinaires cheveux de métisse, tout cela attirait l'œil des passants, qui nous considéraient avec un indéniable ahurissement. Ce fut là mon premier succès !!!

Les grandes villes ne sont jamais, quand on les voit pour la première fois, conformes à l'image qu'on s'en était faite. On y arrive par des faubourgs gris et sombres, sans autre éclat que la largeur inaccoutumée des rues et la hauteur des maisons ; mais l'on n'y rencontre pas assez vite les monuments célèbres que l'on y attend, et cela cause une certaine déception, qui réfrène d'abord la joie de l'arrivée. Telle fut, du moins, mon impression initiale sur Paris. Au hasard des recherches, nous trouvâmes tout de suite un petit appartement, avenue du Maine. Dès nos premières sorties, j'étais tenaillée par une impérieuse envie de voir la Tour Eiffel, cette incontestable «grande» vedette de l'Exposition. Je l'avais déjà aperçue, au cours de nos promenades, mais de loin et assez imparfaitement ; c'est en entier, et de près, que je voulais considérer ce prodige de ferraille. J'y fus enfin ; une sensation étrange me laissa, médusée et muette, devant l'incroyable équilibre de ses entrelacs de fer. J'en eus l'impression, assez étrange, d'un cri surhumain jailli brusquement de la terre, un cri métallique qui se serait soudain matérialisé, et qui, diminuant de force à mesure qu'il s'efforçait d'atteindre la nue, se fût éteint lentement dans l'azur.

Ma mère était allée en journée dès le lendemain de notre arrivée ; ma sœur, à qui son état de santé ne permettait guère de travailler, restait avec moi à la maison ; elle toussait, ce qui empêchait Emmanuel de dormir à ce qu'il assurait. Pour moi, qui couchais avec elle, avec ma continuelle turbulence, je me trouvais, le soir, accablé de fatigue. Seulement j'étais tout de même trop bruyante et maman contre son gré, j'en suis sûre, dut me chercher une place. On me mit chez une modiste, Madame Vial, 28, Boulevard des Italiens, dans l'immeuble même où se trouvait le Théâtre des Nouveautés. On y jouait *Champignol malgré lui*, avec Germain, dont j'entendis ainsi parler pour la première fois.

J'aimais beaucoup cette façade, pourtant simple du Théâtre des Nouveautés. C'est maintenant un cinéma... La promenade sur les boulevards m'attirait et j'y ai passé des heures délicieuses à regarder Paris... C'est ainsi que je découvris le Vaudeville sans me douter que j'y viendrais jouer plus tard... C'est aussi un cinéma, maintenant...

Au premier jour de sortie de maman, on demanda un congé pour moi, et toute la «smala» s'en fut à l'Exposition. J'eus la joie d'y retrouver quelques «abricots».

Le plaisir que nous nous promettions de cette journée toute entière réservée aux attractions du moment se trouva assez vite réduit à sa plus simple expression. Borgia se souciait sans doute peu de nous traîner à sa suite pendant tant à ma mère de nous sacrifier ainsi sans cesse, d'heures ; il ne tarda pas à se débarrasser de nous... Là encore, je ne pouvais tenir rigueur bien, que de nous trois je fusse celle qui en souffrait le plus. Je devinais confusément combien douloureux devait être son propre calvaire : dominée par son amour pour cet homme, en qui je ne voyais qu'un cruel et fat égoïste, torturée dans la tendresse qu'elle nous portait, maman dut connaître, sans jamais s'en plaindre, de bien cruels déchirements ! A plusieurs reprises, cette situation me valut d'amères épreuves, mais je ne l'en adorais pas moins ; je l'admirais, car j'avais compris, de bonne heure, quelle vie de martyre était la sienne.

Nous voici donc, tous les cinq, dans l'enceinte de l'Exposition : mes yeux écarquillés ne se lassaient pas de regarder autour de nous. Au bout d'une heure nous nous arrêtâmes devant une baraque où l'on donnait des spectacles de concert. Maman nous mena derrière, dans une espèce de courette improvisée où traînaient, parmi les défroques aux mille couleurs, des tambours, des instruments de musique, des poids de fonte, tous les accessoires d'un cirque. C'était, je le compris quelques instants après, l'entrée des artistes un début pour moi.

- Restez là, nous dit ma mère, et soyez bien sages. On viendra vous rechercher.

Elle partit visiter l'Exposition avec Emmanuel enfin débarrassé de nous. Des gens passaient, allant et venant affairés, parmi les costumes, les décors et le matériel varié qui nous entouraient. Au bout de quelques instants, on commença à s'inquiéter de nous voir là ; sans doute nous prit-on pour des «enfants de la balle» car, à la question qui nous fût posée, j'avais répondu avec assurance :

- On attend maman !

On n'insista pas davantage pour nous demander de justifier notre présence en ce lieu réservé ! Peut-être, aussi, ne connaissait-on pas encore les resquilleurs... Petit à petit, avançant timidement d'abord, puis avec un peu plus d'audace, nous arrivions bientôt dans les coulisses, spectacle nouveau et combien captivant ! Sans nous montrer, prudents comme de jeunes chats à l'affût, nous écoutions les numéros qui se succédaient sur la scène. Un couple de duettistes, chaudement acclamé, chantait !

*Nous jouons du xi, du xi,
du lo, du lo, du pho, du xilophone...*

en tapotant drôlement de leurs mains dans le vide, pour notre plus grande joie. Quand ils sortirent, nous applaudissions nous aussi, ce qui attira leur attention amusée. Ils ne virent peut-être en nous que les gosses de quelque nouveau camarade ; comme j'étais la plus petite, l'homme m'enleva dans ses bras et me couvrit de baisers... C'étaient les célèbres duettistes Bruet-Rivière, en pleine vogue alors, dont je devais plus tard connaître l'immense talent, et que la vie me permit de retrouver, en d'autres circonstances...

La matinée s'achevait quand maman revint nous chercher ; je ne sais si elle s'était amusée, mais, pour ma part, je ne regrettais pas mon après-midi... Le lendemain, il me fallut retourner chez la mère Vial. Quel souvenir, encore ! J'avais été engagée au pair, c'est-à-dire que, logée

et nourrie – si l'on peut dire ! – je ne recevais aucune rétribution. La maison employait deux ouvrières, qui partaient tous les soirs à six heures ; seules, la nièce de la patronne et moi restions au logis, telles des pensionnaires. L'inénarrable Mme Vial avait huit chats, pas un de moins ! Aussi ne tardai-je pas à l'appeler «la mère Michel». J'ai toujours adoré les animaux, mais ce régiment de chatons me parut pourtant excessif, d'autant plus que, chose à peine croyable, ils couchaient tous dans le propre lit de leur maîtresse, enfoui au fond d'une alcôve ! Comme ils ne sortaient jamais, je vous laisse à penser les relents qui pouvaient se dégager, le matin, dans cet étroit logis, à peine éclairé et plus que mal aéré !

Le travail qu'on exigeait de moi restait en rapport avec mon salaire ; il consistait uniquement à aller acheter, rue de la Michodière, le tabac à priser de la patronne, des biftecks de quatre sous et à ramasser des épingles, quand j'en ramassais. A ces moments, en effet, ma vue était toujours pareillement distraite par la déplorable façon que la mère Vial avait de s'asseoir. Juchée sur une haute chaise, assez semblable aux tabourets de bars actuels, elle ignorait résolument l'usage des pantalons, sans souci du spectacle éhonté qu'elle pouvait ainsi offrir à mes yeux de gamine. Cela me répugnait à un point dont vous n'avez pas idée et, la première fois que j'en fis la découverte – c'est le mot ! – j'en demeurai triste pour toute la journée. Cette étrange femme partageait avec ses chats les modestes biftecks que j'allais chercher, quant à sa nièce, tout comme à moi, elle nous donnait à manger, mon Dieu, quand elle avait le temps. J'avais depuis belle lurette appris à ne pas me plaindre, mais un jour que maman vint me voir à l'atelier, elle me trouva si maigre et d'une si mauvaise mine que je dus bien lui avouer qu'à part un peu de café noir, une pâle ressucée, lavasse infâme, indigne même du nom de «jus de chapeau», je n'avais pas fait un vrai repas depuis trois jours ! Pauvre maman : elle fut si indignée qu'elle faillit battre la mère Vial ! Elle se borna à m'emmener sur-le-champ ; le soir même, je regagnai la maison familiale, sans souci de ce qu'en pourrait dire Emmanuel. Cette fois, je vouai une gratitude éperdue à ma mère de n'avoir pas hésité ; au fond je me sentais surtout très fière de l'emporter, pour si peu que ce fût, sur mon insociable beau-père...

Hélas ! la joie de cette victoire ne dura guère ! Borgia s'était gardé de toute protestation devant moi, mais je suis sûre qu'il avait tout de suite pensé à me faire repartir. C'est, certainement lui qui dénicha, dans les petites annonces de je ne sais quel journal, que l'on demandait à Joigny, une fillette «présentée par ses parents», pour apprendre le commerce. Maman écrivit à l'adresse indiquée ; la réponse lui parvint par retour du courrier et le lendemain, après quelques heures de chemin de fer, nous débarquions dans l'Yonne. Sur le moment, je ne réalisais pas combien la séparation qui m'attendait allait, être, cette fois, plus effective ; toujours curieuse, je regardais autour de moi, mes yeux ouverts au maximum. J'admirai, en passant, le pont aux six arches qui franchit la rivière, et qui me parût être très ancien ; je grimpai, après de belles promenades plantées d'arbres, une voie longue et escarpée, qui était la principale de l'endroit et qui, de peur qu'on l'oubliât, s'appelait la Grande Rue. A peine le temps d'apercevoir, de loin, quatre ou cinq clochers qui me semblèrent fort beaux, et nous voici chez notre correspondant, dont les nom et qualité s'étaient, sur une large vitrine, en lettres jaunes bordées de rouge :

GOLDSTEIN
Confections pour Dames

Il nous reçut très cordialement et, l'accord vite conclu, retint maman à déjeuner. Je m'en réjouis intérieurement, puisque cela me laissait plus longtemps auprès d'elle. Maintenant que je n'étais plus distraite par la découverte d'un paysage nouveau, et que je me trouvais

au but du voyage, je commençais, en effet, à me sentir le cœur bien gros en pensant que ma mère chérie allait s'en retourner sans moi... Peut-être était-elle agitée d'un sentiment analogue car il me sembla que c'était avec joie qu'elle acceptait l'invitation. Nos hôtes étaient, au premier abord, assez sympathiques : lui, un gros rougeaud, à l'air bonasse ; elle, une brune, petite et forte. Deux enfants magnifiques, à peu près de mon âge, complétaient la table et la famille. Je me remémorai toutes les recommandations qui m'avaient été faites au départ, surtout pour la nourriture, chapitre sur lequel maman me savait assez difficile : j'aurais mieux aimé me nourrir de pain sec que de manger d'un plat qui m'eût déplu. Or, il y avait une chose que je détestais par-dessus tout : les rognons de mouton. Dans mes opinions enfantines, j'avais décrété que cela sentait «le pipi», et j'avais résolu de n'y jamais goûter. Et voilà que, comme entrée, je vois arriver quoi ! Des rognons de mouton ! Avouez que ce n'était pas veinard ! Ma mère flaira un désastre ; ayant vu ma mine se renfrogner à la seule apparition du mets exécré, elle me lançait des yeux suppliants. M. Goldstein entreprit de me servir :

- Oh ! Monsieur, m'écriai-je vivement, je vous remercie, mais je n'ai pas faim.

Mon nouveau patron, prenant cette défense pour de la délicatesse, complimenta maman sur mon excellente éducation, et je dus le laisser emplir mon assiette de ces rognons abhorrés. Pour comble, j'avais menti, car j'avais de l'appétit en retard depuis mon séjour chez la mère Vial, et un repas copieux eût fait joliment mon affaire... Oui, mais sans rognons ! Enfin, tandis que chacun dévorait à belles dents, et que la conversation se faisait plus vive, je profitai d'un moment où il me semblait que l'on ne faisait plus attention à moi pour lever prestement l'assiette par-dessus mon épaule, et en jeter le contenu à terre... Ouf !

- Oh ! Oh ! Admira soudain M. Goldstein, déjà fini ? Bravo !... Encore un peu de rognons ?

Je protestai énergiquement :

- J'ai mangé trop vite, expliquai-je... Je vous demande pardon, ce n'est pas très poli...

- Au contraire !... Les jours de marché, tu n'auras guère le temps de rester à table...

Je tremblais à l'idée que quelqu'un allait découvrir mes rognons sur le parquet ; je redoutais surtout, que la bonne, en desservant, ne mît le pied dessus. Heureusement un chien se trouvait là... Brave petit toutou, va !... Ah ! Il ne professait pas les mêmes aversions, lui, et il avait prestement englouti tout ce que mon dégoût, faisant inopinément fonction de Providence, venait de lui envoyer à portée du museau !

Le soir de cette première journée, je me retrouvai seule, dans le modeste réduit qui m'était dévolu. Une chambre où l'on couche pour la première fois m'a toujours semblée triste : elle n'évoque aucun souvenir... Dans mon petit lit de fer, très propre, je passai la nuit à pleurer et à appeler maman et ma sœur aînée, que j'avais laissée si malade ! Comme je me sentais abandonnée !

Petit à petit, je me mis au courant de la vente et des habitudes de ma nouvelle maison ; le patron, et surtout ses enfants, se montraient fort gentils pour moi. C'est même grâce à eux que je pus commencer à parfaire mon instruction ; elle en avait besoin !... Un matin, comme je passais par la chambre des petits, je vis leur père fort occupé à extirper un cor à sa fillette.

Je m'étonnais qu'elle pût en avoir déjà, lorsque M. Goldstein m'interpella :

- Tu dois aussi avoir des cors, me dit-il... Il ne faut pas garder cela, c'est dangereux !... Déchausse-toi, je vais te les enlever.

Certaine qu'il se trompait, je lui obéis cependant, considérant avec une folle inquiétude le rasoir qu'il tenait à la main, encore qu'il me parût le manier fort adroitement... J'ai toujours eu la terreur des lames, et celle-ci m'affolait... Mais le curieux homme devait professer une passion pour ce genre d'exercice, car il s'y appliqua pendant une heure, durant laquelle je ne cessai de trembler. Le pis est qu'il se crut obligé de renouveler l'expérience, au point d'en faire une habitude et une obligation. Chaque matin, il entra dans ma chambre, et j'étais forcée de lui laisser tripoter mes pieds tant que cela lui disait. Je finis par éprouver la sensation que j'avais affaire, tout simplement à un maniaque ; il n'était, certes, pas encore dangereux, mais il pouvait le devenir... A partir de ce moment, je ne vécus plus ; il me semblait qu'une catastrophe était imminente. Exaspérée et inquiète, j'avertis maman :

Si tu ne viens pas me chercher tout de suite, je me sauverai de cette maison, où je ne puis plus vivre...

Le matin, levée avant tout le monde, je filai par la cuisine jeter moi-même mon mot à la poste : hélas ! Maman était placée, maintenant, et il ne lui était pas possible de quitter son travail ! Mais elle envoya ma missive au maire de Joigny, en demandant que l'on me rapatriât sans retard, spécifiant que, dans le cas contraire, j'étais fort capable de faire un coup de tête. C'est ce que j'appris, quelques jours plus tard, lorsqu'un gendarme et son brigadier vinrent signifier à mon patron la mission dont ils étaient chargés. Force leur était de le mettre au courant de mon message à maman, aussi bien que des commentaires dont elle l'avait accompagné. Je n'avais pas prévu de telles complications et je baissai la tête devant mon patron, qui était devenu blême de fureur... On ne me demanda, du reste, aucune autre explication ; le brigadier m'informa que le train partait une heure plus tard, ce qui me laissait juste le temps de préparer mon baluchon. Ah ! Il fut vite fait ! Autant pour le maigre bagage qu'il comportait que par la hâte fébrile que je mis à réunir mes petites affaires. M. Goldstein ne me permit pas de saluer sa femme ni de prendre congé des enfants ; par contre, il me suivit jusqu'à la gare, avec les gendarmes : nous devions faire un bien curieux défilé... Ah ! Mes enfants, qu'est-ce qu'il me raconta, du haut de la ville au chemin de fer, le digne marchand de confections pour dames ! Il était congestionné, maintenant, et ne cessait de m'apostropher : «Tu es une petite gueuse ! criait-il... Tu ne feras jamais qu'une catin ! ...Et tu crèveras sur le fumier !». Je n'osais pas broncher, parbleu, mais, au fond de moi-même, je pensais : «Ce soir, je serai à Paris, près de maman chérie... et tu laisseras mes pieds tranquilles !...» Malgré tout, je tremblais un peu, incertaine encore sur le résultat final de mon aventure ; c'est seulement lorsque, paternellement installée dans un coin du wagon par mes deux braves gendarmes, le train se mit en marche, que je poussai un joyeux cri de soulagement : «Enfin !»

Comme ils marchent lentement les trains qui vous emportent vers un bonheur attendu !... Qu'ils semblent cependant rapides quand ils vous éloignent des êtres chers !... J'arrivai tout de même à Paris. Ah ! La joie d'embrasser ma mère chérie, de l'accabler sous mes caresses, sans même voir qu'elle était harassée de sa journée de labeur !... Brusquement, je constatai que ma sœur manquait à nos effusions :

- Lucile n'est donc pas là, maman ? Demandai-je en me sentant tout à coup un affreux pincement au cœur...

- Pauvre petite, depuis que je suis placée, il devenait difficile de la soigner ici... Alors, nous avons été forcés de la mettre à l'hôpital... Mais tu pourras aller la voir tous les jours.

J'y courus dès le lendemain, et lui fis régulièrement une visite quotidienne. Grâce à mon frère Edmond, je pouvais, de temps à autre, porter quelque menue friandise à la chère malade. Qu'elle était donc jolie, dans son petit lit blanc ! Elle avait un teint d'ivoire, comme les belles Mauresques d'Alger, un teint avec des reflets de nacre, dont on dit chez nous qu'il est particulier aux enfants qui mourront jeunes ; ses yeux, fendus en amandes, étaient profonds et doux, mais avec un regard un peu triste ; de longs cheveux noir d'ébène, abondants et bouclés, entouraient sa figure de madone. Son corps, trop svelte pour son âge, avait la finesse des plus purs Tanagras. Tous les médecins s'arrêtaient, chaque matin, autour de son lit, pour la contempler... Elle bavardait gentiment avec eux, faisant mille projets, tous plus beaux les uns que les autres, «pour quand elle serait guérie...». Hélas ! La formation normale, qui l'eût sans doute sauvée, ne se réalisa pas... Et elle mourut à seize ans !...

Ce jour-là j'arrivai à l'hôpital comme d'habitude. L'automne, qui approchait, mettait dans l'atmosphère des rues une teinte grise de Toussaint qui me fit brusquement, je ne sais pourquoi, penser aux allées mornes des cimetières. Un douloureux pressentiment m'envahit... C'est en tremblant que je tournai le bouton de la porte... Je demeurai sur le seuil de la salle, hésitant à porter mes regards vers le petit lit blanc d'où, la veille encore, Lucile guettait ma venue me souriant dès qu'elle m'apercevait... Le petit lit blanc était affreusement vide ; la place d'un corps y demeurait encore, bien qu'on l'eût hâtivement refait... Les regards apitoyés des autres malades et de l'infirmière m'apprirent, sans doute possible, ce que je n'osais pas demander... Je retrouvai ma sœur à l'amphithéâtre, et je m'écroulai, en sanglotant, sur les dalles froides, qui me semblèrent déjà le marbre d'un tombeau... Je courus, tout en larmes, avertir mon frère et ma mère, et nous revînmes ensemble à la maison, accablés de désespoir... Seul, Emmanuel me parut demeurer impassible quand nous lui apprîmes l'affreuse nouvelle... J'avais envie de l'injurier, de le battre, tant cette insensibilité pour tout ce qui n'était pas lui me révoltait... Plus tard, seulement, je compris sa nature spéciale : il n'extériorisait pas... Ainsi que disent les bonnes gens de chez nous : il pleurerait en dedans... Comme il a dû souffrir parfois !...

L'hiver, maintenant, arrivait à grand pas ; l'essai désastreux de la mère Vial n'était guère fait pour inciter maman à me chercher une autre place à Paris... Peut-être aussi, sans oser l'avouer, redoutait-elle pour moi les rigueurs de la saison glacée, dans cette capitale dont le climat ignorait les douceurs clémentes de notre belle Algérie... On décida de me renvoyer là-bas. Je fus désespérée, certes, à l'idée de quitter de nouveau maman, mais, cette fois, à la pensée que j'allais revoir ce soleil que j'adorais, et ma Méditerranée, que je ne chérissais pas moins, adoucissait en partie mon chagrin... Et puis, j'étais encore à l'âge heureux où je pouvais me réjouir au seul espoir de retrouver ces délicieux *zelabias* au miel, que les Mozabites vendaient rue Randon, dans des plats ruiselants d'huile chaude, ou encore cet alléchant nougat du pays, farci de noisettes grillées dans un caramel brun qui faisait plaisir, et les arbouses, et les jujubes, et les figues de Barbarie, et tout... et tout... et tout...

FAMILLE

Je débarquai à Alger à onze heures du soir... Personne n'était venu me chercher ! J'en éprouvais une affreuse tristesse, car j'étais sûre que maman avait annoncé mon arrivée...

Je ne pouvais cependant pas rester là, jusqu'au jour, sur les quais presque déserts, et aussi peu confortables que rassurants, en tous cas, pour y passer la nuit. Je connaissais le chemin pour aller chez ma grand'mère qui habitait, avec ma tante, rue des Lotophages ; je décidai de m'y rendre. C'est en courant que je gravis les rampes qui mènent du port aux boulevards ; je m'appliquais à suivre les balustrades, plutôt que de passer devant les voûtes, hautes et lugubres à cette heure, et dont le quart-de-rond qui les surmontait semblait un œil sombre ouvert sur la nuit vide... J'arrivai enfin place du Gouvernement, c'était alors le centre de la ville, et le mouvement des foules s'y prolongeait assez tard pour que je me sentisse moins seule. Quelle impression me causa cette esplanade, qui me semblait, voici quelques mois, vaste comme le monde ! Ce soir-là, à mes yeux encore pleins des visions de Paris, elle parut toute rapetissée et si menue que je crus un instant m'être trompée de chemin. Même sensation bizarre pour la rue des Trois-Couleurs, que j'abordai bientôt, et qui ne me fit plus que l'effet d'une impasse ! Enfin, j'arrivai à la rue des Lotophages, que je retrouvai avec un plaisir infini, car je l'avais toujours particulièrement aimée : une voie fraîche, même l'été, voûtée, dont les élégants arceaux se creusaient sous l'ardent soleil d'Afrique, avec, ça et là, des moucharabiehs qui, se faisant face, se rejoignaient au haut des maisons, laissant juste entrevoir un petit coin de ciel bleu. Elle aboutissait au boulevard des Palmiers, tracé sur des rocs mauves qui surplombaient la mer, à pic, au-dessus de l'antique palais arabe où siège l'Amirauté... Que c'était beau !

Je ne m'égarai pas longtemps dans ma rêverie : il fallait que je monte chez ma grand'mère. Nulle lueur ne filtrait aux fenêtres ni sous la porte ; je dus frapper à plusieurs reprises, du plus fort que je pouvais pour qu'on me réponde. J'avais réveillé tout le monde : décidément, l'on ne m'attendait pas ! Soudain, une voix rageuse cria :

- Qui est là, à la fin ?

- C'est moi, la petite Emilie...

Un sourd murmure, qu'il me fut impossible de comprendre, parvint jusqu'à moi ; j'entendis des pas lourds, et j'aperçus la lueur d'une bougie qui avançait vers la porte (on ne s'éclairait guère autrement, alors, à Alger ; le gaz, lui-même, était peu répandu, et les accidents qu'il avait déjà produits n'engageaient pas à en adopter l'usage régulier, d'autant plus que la cuisine se faisait au charbon de bois). L'on m'ouvrit enfin : ma grand'mère et ma tante, venues ensemble pour se rassurer mutuellement, me considéraient avec des yeux écarquillés.

- Comment, c'est toi ?

- Evidemment !... Maman a écrit pour annoncer mon arrivée, j'ai vu sa lettre.

- On en a reçu une, il y a quinze jours, qui nous disait qu'elle envoyait la petite, mais c'est tout... On pensait que c'était Lucile qui nous revenait...

Une révélation brusque les frappa :

- Mais alors, c'est donc Lucile qui est morte ?... Pauvre petite, mon Dieu !

J'éprouvai à ces mots une souffrance si aiguë que, dans mon for intérieur, je me pris à envier le sort de ma sœur. A cette minute, la malheureuse, au moins, était exempte de la douloureuse amertume qui m'étreignait. Mais je renfermai ces impressions au fond de mon cœur meurtri et, refoulant mes larmes, je me couchai, désespérée, dans le grabas pompeusement appelé lit qu'on m'avait dressé à la hâte, non sans maugréer... Dès le lendemain, on me fit comprendre qu'il me faudrait gagner ma vie. Je le savais bien, parbleu. Comme si je n'avais pas suffisamment vu et entendu, pour méconnaître les dures lois de l'existence que le sort m'avait imposées ! Ayant déjà quelques notions sur la confection des chapeaux, je pouvais, de plus, exciper de mon passage chez la mère Vial, à Paris, s'il vous plaît (à cette distance, on ne pouvait pas contrôler) ; on me permit donc de me présenter chez une modiste. Il y en avait deux ou trois dans la rue Bab-Azoum, qui était alors la voie élégante d'Alger (la rue d'Isly, lui a, depuis ravi ce titre flatteur) ; j'aurais été heureuse de travailler dans le «quartier chic». Mais ma famille ayant objecté que c'était un peu loin, je dirigeai mes recherches vers la rue Bab-el-oued, plus près – oh ! Si peu – de la maison. Dans la vitrine une pancarte manuscrite annonçait : «On demande une apprentie» ; je me présentai et eus la chance d'être agréée tout de suite. Les heures que je passai dans cette place me furent vite agréables ; d'abord, pour peu que je pusse gagner, on ne me reprocherait pas d'être «à charge», et puis là, du moins, j'étais traitée avec bonté. La patronne, douce et bienveillante, était une femme déjà un peu mûre, mais fort belle encore ; elle avait depuis longtemps une liaison avec un commerçant voisin beaucoup plus jeune qu'elle, un splendide garçon, élégant et soigné, du plus séduisant type juif de là-bas. Il n'y avait pas huit jours que j'étais dans la maison, que le gaillard se mit à me guetter et à me poursuivre dans tous les coins de l'escalier. J'étais littéralement affolée à l'idée que ma patronne, qui adorait cet homme, pourrait s'apercevoir un jour de son manège ; cela n'eût sans doute pas tardé. Et alors, bien que je n'eusse rien à me reprocher, on ne manquerait pas de me charger de toutes les responsabilités ! La maîtresse donnerait tout naturellement raison à son amant, qui se disculperait aisément sur mon dos ; et puis, n'avais-je pas «le masque du vice», déjà ! après Emmanuel, M. Goldstein, et maintenant celui-là ! Ah ! j'avais la main décidément ! Qui sait comment cela tournerait, si je n'y mettais pas fin par le seul moyen en mon pouvoir : partir !

Malgré mon réel désir de travailler, quelque fût mon goût pour les chapeaux, un beau matin, sous le premier prétexte venu, car je ne voulais rien révéler, je quittai ma place. A la maison, naturellement, ce fut l'orage des grands jours. J'entends encore ma tante vociférer :

- Tu ne seras jamais bonne à rien !... Tu ne pourras rester nulle part, avec ton sale caractère !

Mon «sale caractère» !... Parce qu'une délicatesse excessive, faite à la fois de prudence et de pudeur, me faisait taire tout ce que ne me paraissait pas bon à dévoiler, pas propre, je préférais ne pas discuter ; puisque, aussi bien, j'aurais tort, il me semblait inutile d'envenimer le débat...

LES BOSANO

Un hasard providentiel me fit, à ce moment, rencontrer une famille Bosano. Je n'eus pas à le regretter. J'étais tombée chez de très braves gens. Là, sans qu'on eût à me trouver un «sale caractère», je faisais tout ce qu'on me demandait, parce qu'on me le demandait affectueusement ; c'est en riant, en chantant, que j'accomplissais les menus travaux dont on me chargeait et qui n'outrepassaient jamais les moyens ni les forces de mon âge. Une mission de confiance m'incombait : accompagner les deux fillettes, Reine et Mathilde, à l'école où j'allais les rechercher aux heures de fin de classe. Elles étaient à peu près du même âge que moi, mais très amusée de mes fonctions, je n'en prenais pas moins de graves airs de chaperon.

C'est avec les Bosano que j'allai pour la première fois au théâtre, celui des «Nouveautés», situé dans une petite voie qui dégringolait en pente raide sur la rue d'Isly.

Un soir où nous allâmes au spectacle de cette rue d'Isly, on donnait les *Mousquetaires au Couvent*. L'impression la plus forte que je ressentis fut celle que me procura le ténor qui chantait Gontran. Quand il attaqua les couplets fameux du second acte :

*Il serait vrai : ce fut un songe,
Dont le réveil brise mon cœur...*

le cœur battant, la bouche ouverte et les yeux fixes, j'écoutais avidement le timbre caressant de cet organe vraiment enchanteur. Et lorsqu'il arriva au refrain :

Ses yeux semblaient déjà me dire : je vous aime... Sa lettre, hélas ! Me dit : je ne vous aime pas !

peu s'en fallut que je ne bondisse sur la scène pour embrasser mon beau mousquetaire. J'ignorais totalement son nom et l'idée ne me vint même pas de m'en informer mais, à mon sens, rien n'était plus beau que lui... Le ténor était, à cette époque, le béguin des dames : on ignorait le boxeur, l'aviateur et plus encore et pour cause, le jeune premier de cinéma : c'est le ténor qui récoltait les fruits de l'admiration.

J'aurais à ce moment donné n'importe quoi pour approcher «mon artiste» comme je l'appelais : je cherchais à tous les étalages l'occasion de voir un de ses portraits dans les rôles à succès. On ne vendait pas alors en grande série les effigies du moindre cabot : on se bornait à exposer chez les marchands de musique quelques photos des vedettes consacrées. On ne connaissait pas non plus les publicités tapageuses si fort à la mode aujourd'hui, ou le faire-savoir a trop souvent remplacé le savoir faire.

Je flânais maintenant quelque, peu en revenant d'accompagner les petites à l'école, de même que je parlais plus tôt pour les y attendre... Un jour, en attendant les enfants, je m'étais arrêtée, rue Dumont-d'Urville, devant un marchand de pianos : le portrait de «mon ténor» y trônait, précisément, dans son beau costume de mousquetaire. Qu'il était beau ! Un monsieur entre deux âges, très élégamment vêtu, à peu près chauve et fort ridé, se tenait derrière moi, amusé de mon attitude admirative : tout à coup il me mit la main sur l'épaule :

- Il est bien, n'est-ce pas, petite ?

Je bondis, aussitôt hérissée et, dévisageant le personnage, je lui éclatai de rire au nez, en m'écriant :

- Ah ! Vous, laissez-moi tranquille !... Vous êtes trop vilain !

Tandis qu'il s'éloignait, affreusement, vexé, un commis du magasin de musique, qui avait observé la scène, me dit :

- Savez-vous quel est le monsieur que vous venez de traiter ainsi ?

- Pas du tout. Et, d'ailleurs, je m'en fiche !

- Eh bien, c'est l'artiste qui est représenté là, en mousquetaire !

La foudre, tombant à mes pieds, ne m'eût pas paralysée davantage ; bras et jambes coupés, je m'en allai, furieuse et dépitée, doutant encore que le commis ne se fût pas moqué de moi... Je pus bientôt, hélas ! me convaincre qu'il n'avait nullement menti ! C'est ainsi que je perdis ma première grande illusion sur le théâtre...

Cette passion, toute platonique, ne tarda pas à être remplacée par une autre, qui prit tout de suite une grande importance, du moins à mes yeux. Je devins amoureuse, à ma façon, d'Alphonse, le jeune fils de Mme Bosano ! Il n'avait peut-être rien de ce que l'on appelle un beau garçon. Mais il était charmant ; toujours gai, aimable, il chantait agréablement des couplets légers et connaissait par cœur tous les airs d'opéras et d'opérettes, sans parler des refrains en vogue qu'il était le premier à avoir. Je ne sais comment cela m'arriva, mais je me mis tout d'un coup à ne plus penser qu'à lui ; joyeuse avec exubérance quand il était là, je devenais toute triste dès qu'il s'en allait. J'en rêvais la nuit, quand j'arrivais à m'endormir et, le jour, j'en perdais littéralement le boire et le manger, passant le plus clair de mon temps à le dévorer des yeux... Lui, naturellement, ne faisait pas attention à moi : il troussait toutes les boniches de la maison.

J'avais onze ans, – ce fut mon premier et dernier chagrin d'amour : j'avais compris que je ne pourrais jamais aimer comme j'aurais voulu aimer....

Plus tard, ses nièces, brillamment mariées, sont venues me voir à Paris dans ma loge ; quant à Alphonse, je ne l'ai rencontré qu'en retournant à Alger : il n'avait rien perdu de son charme... C'est avec une profonde surprise qu'il me considéra ; sans doute ne put-il pas retrouver en Polaire la «gamine» Emilie-Marie (j'y tiens !) Bouchard, qu'il avait connue agitée et trépidante, la gosse noire de la rue que les Arabes du quartier avaient baptisée «l'hirondelle».

MA «MÈRE» GOETZ

En même temps que les Bosano, j'avais eu la chance de retrouver une vieille amie de ma famille, qui devait, par la suite, jouer un grand rôle dans ma vie. Cette Mme Goetz, qui avait connu mon père, m'avait vue naître. Restée veuve avec deux enfants, complètement ruinée, elle avait dû se placer, comme cuisinière, chez de grands fabricants d'instruments aratoires, «Billiard et Cuzin», dont les bureaux, les ateliers et la demeure étaient alors situés, au-dessus de la gare de l'Agha, presque en face du Caravansérail où j'avais vu le jour.

C'est en allant, après mon départ de chez ma modiste de la rue Bab-el-Oued, flâner dans ce quartier de ma première enfance, que je rencontrai Mme Goetz. La pauvre femme, décidément vouée au malheur, avait connu de nouvelles épreuves, dont elle me fit le triste récit. Son fils, qui lui donnait toutes les satisfactions, avait été tué dans un accident de chemin de fer, au service de la Compagnie du P.-L.-M. algérien ; comme on ne pouvait pas établir que l'infortuné garçon, à peine âgé de dix-huit ans, subvenait à lui seul aux besoins de la famille, elle avait perdu tout espoir de recevoir la moindre pension. D'autre part, sa fille Rosalie, qui comptait tout juste quinze printemps, venait d'avoir un fils, hors du mariage, bien entendu. Je dois souligner ici la précocité des natures algériennes : les fillettes sont généralement nubiles entre huit et dix ans, et l'on connaît des mamans qui n'ont qu'à peine atteint leur quatorzième année, chez les indigènes.

Privée de son garçon qu'elle adorait, nantie d'un petit-fils qu'elle n'avait pas souhaité, la bonne Mme Goetz se désolait de la cruauté que lui témoignait le sort. Mes visites, assurait-elle, la réconfortaient ; elles ne m'étaient, du reste, pas moins agréables, puisque nous parlions de papa et des jours fortunés de ma prime jeunesse... Et quand il n'en reste plus que le souvenir, n'est-ce pas... Aussi allai-je souvent la voir, chaque fois que je le pouvais, et nous nous consolions mutuellement. Ses encouragements m'étaient précieux, car elle oubliait souvent sa propre détresse pour me parler de mon avenir avec espoir :

- Il faut avoir confiance, me disait-elle... Tu es trop intelligente pour ne pas avoir ton tour de bon temps... La vie te le doit bien !

Mon vœu le plus cher, dont je l'entretenais avec passion, était de revoir maman, dont j'avais peu de nouvelles maintenant, et dont la tendresse commençait à me manquer terriblement.

- Elle ne reviendra sans doute jamais en Algérie, opinait Mme Goetz... C'est toi, plutôt, qui iras la rejoindre... Ecoute, me dit-elle gravement, je suis sûre que tu finiras par retourner en France, plus tôt, peut-être, que tu ne le supposes... Eh bien, promets-moi de me rendre un grand service : si tu t'en vas, tu emmèneras Rosalie avec toi : ici, elle devient impossible à remettre dans le droit chemin, et je suis sûre qu'avec toi elle se tiendra plus sérieuse... Je m'occuperai d'élever son petit...

Ces conversations, si elles me causaient un vrai plaisir, eurent un résultat inattendu : à force de parler de maman, je finis par m'ennuyer d'elle plus que jamais. Il me semblait impossible que nous demeurions plus longtemps séparées... Les perspectives de départ que me laissait entrevoir maman Goetz me parurent peu à peu moins irréalisables... Et je me remis à penser à Paris... Ah ! Paris ! On a beau adorer son coin natal, même quand il est aussi plein d'attraits que notre magnifique Algérie, dès qu'on a vécu dans cette capitale si bien qualifiée de Ville Lumière, on a l'impression de ne plus pouvoir se plaire ailleurs...

Paris ! C'était pour moi – comme pour tant d'autres, bien sûr, une sorte de phare géant, dont les feux éclatants tournaient incessamment aux quatre points cardinaux pour appeler tous ceux que dévore la soif de l'inconnu, l'amour de l'aventure... Paris ! Enfer et Paradis, tour à tour !... Champ incomparable ouvert aux grandes luttes de l'esprit, aux initiatives les plus audacieuses, ville miraculeuse aux mille ressources comme aux mille misères !... Miroir aux alouettes ? Oui, sans doute, mais quelle irrésistible attraction il exerce sur les âmes et sur les cerveaux !...

Mme Goetz n'avait pas perdu de temps pour s'ouvrir à sa fille de ses beaux projets ; Rosalie, parbleu, s'enthousiasma aussitôt. Elle voyait là un moyen unique de fuir la tutelle maternelle, si indulgente, pourtant, et de vivre, enfin, à sa guise, sans contrôle et sans chaîne ! Elle vint bientôt m'en parler, me pressant de me décider :

- Tu verras, insinuait la perfide, comme ce sera amusant de s'en aller toutes les deux, seules... Quel beau voyage !... Et, tu sais, je sens, moi, que je ferai fortune à Paris !

Finalement, elle pour fuir sa mère, moi pour aller retrouver la mienne, nous nous embarquâmes, un beau matin, sur le pont de l'*Eugène-Péreire* (16 francs, sans nourriture), nanties d'un tas de bénédictions, d'un panier de vivres et d'un petit viatique qui devait non permettre de nous débrouiller à Marseille. J'avoue, quelle que fût mon affection reconnaissante pour les Bosano, que ma joie de revoir bientôt maman atténuait singulièrement mon sincère regret de les quitter. Cependant Alphonse torturait toujours mon cœur.

Qu'on ne s'étonne pas trop de me voir ainsi m'en aller, presque à l'aventure, pour un voyage qui, à l'époque, était long et fatigant. Ne l'avais-je pas, à mon retour, effectué seule ? De plus, la belle confiance que j'ai toujours eue en l'avenir me soutenait, autant que la joie que je me faisais d'embrasser maman. Ma nature précoce d'enfant d'Alger me permettait de réfléchir suffisamment aux suites possibles de cette équipée pour me garder contre les embûches.

Nous couchions donc sur le pont de l'*Eugène-Péreire* ; fort heureusement, cette nuit de septembre que nous vécûmes en mer était d'une douceur infinie, ce qui me parut d'un favorable augure. Pour moi, cependant, je ne dormais que d'un œil, sursautant à la moindre alerte, au premier bruit anormal. Autour de nous, étant donné le prix modique du passage, les voyageurs se trouvaient, assez mêlés : colporteurs allant tenter la fortune en France, zouaves, chass' d'Af, tirailleurs ou spahis permissionnaires, où se mêlaient des Maltais, des Italiens, des Espagnols et des Juifs...

Nous arrivâmes tout de même à Marseille sans anicroche. Un groupe de flibustiers, qui avaient fait la traversée avec nous, et avec lesquels nous n'avions pas pu éviter d'accepter la conversation, nous offrit un café au lait dans un estaminet de la Joliette. Ils nous proposèrent de se mettre à notre entière disposition, arguant de leur complète connaissance de Marseille. Rosalie entrevit là le début de cette fortune à quoi elle se croyait promise, et accepta tout ce qu'on voulut, et même plus encore... Pour moi, je trouvai à me caser chez une modiste de la rue Saint-Ferréol et, en me privant à peu près de tout, je réussis à économiser assez rapidement ce qui m'était nécessaire pour aller jusqu'à Paris. J'avais, durant mon séjour, partagé avec Rosalie ma petite chambre, mais je ne fus pas fâchée de les quitter l'une et l'autre car, pendant que j'étais à l'atelier, cette petite folle, complètement déchaînée maintenant qu'elle se sentait libre, transformait notre humble

demeure en maison trop ouverte... Je partis donc un soir, laissant l'héritière de la pauvre maman Goetz à l'étrange destin qu'elle semblait avoir choisi...

Du temps passa, sur lequel je m'excuse d'anticiper un peu, mais je veux vous dire ce qu'il advint de mes deux amies, la fille et la mère, celle-ci s'étant retrouvée dans ma vie au cours d'épisodes ultérieurs. En plein tumulte de ma vie parisienne, alors que, déjà lancée, je piaffais sur les planches des Ambassadeurs et de la Scala, je reçus la lettre suivante, dont le moins que je puisse dire est qu'elle m'emplit de stupeur :

Oslo, 18 Novembre 19..

Est-ce toi, ma petite Emilie, dont tout le monde parle, même ici ? Des journaux ont dit que la grande artiste Polaire s'appelait Emilie Bouchaud : serait-ce donc toi Polaire ? Il ne me serait pas possible d'en douter. Je t'écris à tout hasard. Je suis en Norvège, chez ma fille Rosalie ; tu sais qu'elle est mariée ? Mais oui : avec un riche industriel d'ici ; elle a quatre enfants... Ah ! que je voudrais retourner à Paris... Dis, veux-tu me prendre chez toi avec le petit Robert ? (Te souviens-tu quand je l'élevais chez les Mauresques ?) Tu me connais assez pour être sûre que je te ferais une intendante dévouée.

GOETZ.

Ma bonne maman Goetz ! Le premier moment d'ahurissement passé, je me hâtai de lui télégraphier d'arriver. Pauvre vieille, comme elle devait s'ennuyer, dans ce pays froid avec ses yeux et son cœur pareillement assoiffés de soleil !

Elle ne fut pas longue à rappliquer. Elle tomba chez moi en plein pillage : je ne suis pas née pour jouer les maîtresses de maison, et les préoccupations domestiques n'ont jamais été mon fort. Sa venue remit toutes choses au point : une diaconesse parmi les pirates ! Longue, mince, d'aspect sévère, elle en imposa vite à un personnel trop habitué à en prendre à son aise. Elle tint mon ménage pendant dix-huit ans, et avec quel cœur ! C'est pour cela que je ne l'appelais plus que ma «mère Goetz». Quand elle mourut, ce fut un signe précurseur du mauvais sort qui n'a cessé de m'accabler depuis...

Quelle curieuse chose, tout de même, que la destinée de cette Rosalie : débauchée à Alger, rouleuse à Marseille, elle mit un terme à sa vie orageuse en filant de la laine au foyer d'un industriel nordique, qui était sans doute froid, pudique, sobre et puritain !...

MES DÉBUTS ARTISTIQUES

Je débarquai, défaillante d'espoir et de fatigue. Sur le quai de la Gare de Lyon, je demeurai, un instant, songeuse, incertaine de ce que j'allais faire... Mains vides : même pas de baluchon. Une amusante expression d'Alger me revint en mémoire : «la malle dans le mouchoir, et le mouchoir dans la poche !». C'était bien mon cas, et j'y ai repensé souvent, plus tard, alors que je parcourais le monde avec tant de colis encombrants et de garde-robes qui n'en finissaient pas !

J'avais hâte de revoir ma mère, mais je n'osais pas me risquer à rencontrer Emmanuel. Par contre, je savais que mon frère Edmond, sous le nom de Dufleuve, venait de commencer une carrière de caf'-conc', qui ne s'annonçait pas mal. Sachant où le trouver, c'est vers lui que j'allai d'abord ; par lui j'aurais des nouvelles de maman, et je saurais bien m'arranger pour la voir, seule, sans la présence inquiétante de Borgia. Et puis, n'étais-je pas, maintenant, sous le même ciel que cette mère chérie, respirant comme elle, cet air de Paris où flottent mille fumées qui semblent faites de tous les espoirs qu'on y a laissés s'envoler... Les miens étaient tenaces encore : j'avais quatorze ans...

Avant de poursuivre, je tiens à affirmer que, de tous les événements précédents qui se rapportent plus ou moins à la chanson ou au théâtre, aucun n'a jamais eu, à ma connaissance, la moindre influence sur mes destinées artistiques. Je ne me rappelle pas avoir jamais eu cette fièvre impérieuse qui a poussé tant de mes camarades sur les tréteaux. Non, je ne puis pas dire, ni laisser croire que j'aie eu, à un moment quelconque, ce que l'on nomme le feu sacré, du moins avant mes premiers débuts, car après, j'y ai été prise, et bien prise, et alors je m'y suis donnée corps et âme ! Aussi est-ce une fois de plus, tout simplement, par un de ces coups de tête qui m'étaient familiers, que je grimpai, un beau jour, sur les planches.

Dufleuve, je le savais, chantait à l'Européen ; c'est donc là que je portais mes pas. Il me fit asseoir dans la salle, et j'assistai à la matinée ; heureuse de me sentir enfin libre, j'y pris un double plaisir. En sortant, je fredonnais tous les refrains que je venais d'entendre. Mes nerfs frémissaient à l'idée de l'indépendance conquise ; pour un peu, je crois que j'aurais dansé dans la rue, où mon frère m'avait dit de l'attendre. Car mon tempérament algérien continuait à dominer mes actes : dès que quelque chose m'exaltait, en bien ou en mal, une force irrésistible me poussait à extérioriser mes sensations. Soudain, je me heurte à la vitrine d'un marchand de musique où s'étaient toutes les chansons en vogue ; les dessins qui en ornaient la couverture m'amusaient. ...L'un d'eux attira plus spécialement mon attention, et le titre qu'il illustrait me sembla, je ne sais trop pourquoi, des plus attrayants : *De la flûte au trombone*. Pourquoi suis-je entrée là ? Je n'y vois aucune raison particulière : un coup de tête, vous dis-je !... Toujours est-il que, moyennant vingt-cinq centimes, j'achetai cette chanson, dans la lecture de laquelle Dufleuve, en sortant, me trouva profondément absorbée... (Grâce aux Bosano, et aussi à mon habitude de questionner pour m'instruire, j'étais en effet arrivée à lire à peu près couramment, et je commençais même à savoir quelque peu écrire...). Je ne laissai guère à mon frère le temps de s'étonner :

- Je vais chanter ça à l'Européen ! lui déclarai-je sans ambages.

Il ne s'étonnait jamais de mes caprices, mais cette fois, il protesta ; de mon côté, je lui représentai que c'était le meilleur moyen de rester facilement auprès de lui, ce qui me

paraissait obligatoire et, qu'au surplus, avec les relations qu'il avait déjà dans le métier, il pourrait facilement m'aider à aplanir les difficultés du début. Après tout, je venais de voir un tas de petites bonnes femmes «vendre leur salade», et il me semblait que j'en ferais bien autant !... Parbleu ! Est-ce que je doutais de quelque chose ? Algérienne, va !... Cependant, mon frère ne me sembla pas très convaincu.

- On verra ! répondit-il, assez évasivement.

Ouais ? Eh bien, pour moi, c'était tout vu !... A chaque matinée de l'Européen, il y avait des auditions ; je décidai de m'y présenter dès le lendemain, ce que je fis. Naturellement, j'ignorais totalement le détail de ce genre d'épreuves, mais je ne m'embarrassais pas pour si peu. Pffut !... Quand mon tour arriva, ayant vu que chaque artiste, avant de se produire, passait sa chanson au chef d'orchestre, je suivis l'exemple et tendit mon petit papier de cinq sous. Le maestro était ce brave Laurent Halet, mort récemment, après avoir composé, tant de succès populaires ; il me regarda, ahuri :

- Et votre grand format ? demanda-t-il ?

C'était de l'hébreu pour moi ! Je ne savais pas qu'il fallait un accompagnement de piano ; je cherchais une réponse acceptable, mais Halet questionnait de nouveau :

- Et les parties d'orchestre ?

Flûte ! Cela devenait trop difficile ! Il me fallait pourtant dire quelque chose :

- Heu, bafouillai-je... on n'a pas eu le temps de les finir !

- C'est bon ! Vous reviendrez quand vous les aurez ! A une autre !

En quittant la scène, affreusement vexée, je tombai sur Dufleuve, qui arrivait pour la matinée :

- Alors, tu n'as pas changé d'idée ?

Je fis, de la tête, un «non» obstiné.

- Mais comment as-tu pu oser te présenter ici sans même avoir appris ta chanson ?

- Je la savais !

Force me fut d'expliquer que le matin j'étais allée chez mon marchand de musique, pour lui demander de me jouer l'air de «la Flûte au trombone» ; amusé, il m'avait envoyé chez l'éditeur, faubourg Saint-Martin, qui, bien que ce ne fût pas l'heure habituelle, avait consenti à me donner une leçon, sur mon audacieuse affirmation que je débutais l'après-midi même à l'Européen : ma mémoire était rapide, et je sus vite mes trois couplets...

Dans ces conditions, mon frère, habitué depuis longtemps à en passer par où je voulais, accepta de me laisser risquer ma tentative. Grâce à lui, j'eus, le jour même, ce qui m'était nécessaire, et je me représentai à l'Européen pour l'audition. Fièrement, je tendis au chef, avec un petit air entendu, mon orchestration et mon «grand format» et je me lançai... Il faut

vraiment ne rien connaître du métier pour se jeter ainsi, tête baissée, dans une épreuve que redoutent souvent les professionnels les plus assurés ! Je n'y ai pourtant pas réfléchi une seconde ; ce n'est que beaucoup plus tard que je m'en rendis compte. Je demeurai alors stupéfaite moi-même de mon audace...

Je chantai donc mes petits couplets ; mon inexpérience me donna un cran qui surprit d'abord et me permit de me faire écouter. Je m'agitais beaucoup, comme la plupart des débutants, sans doute, mais aussi parce que c'était dans mon tempérament algérien : Dufleuve, de même, se fit une spécialité de la chanson volubile et gesticulante.

Par exemple, si je remuais déjà beaucoup, mon instinct évita, dès le premier jour, d'imiter les gestes des chanteuses que j'avais vues à l'Européen : ils m'avaient paru de la plus fâcheuse uniformité. Toutes, en effet, s'obstinaient, au long de leurs couplets, à remonter la bretelle de leur robe décolletée, laquelle bretelle ne s'entêtait pas moins à retomber aussitôt sur le bras nu. De même encore, relevaient-elles toutes pareillement le bas de leur jupe courte, dans le dessein d'évoquer un trottina trottinant... Quelques-unes, parmi celles que je vis par la suite, avaient trouvé mieux encore : c'est ainsi qu'une jeune chanteuse, imitant dans un refrain le chant des oiseaux, devait dire par moment : «Piou piou !». Eh bien, chaque fois, elle esquissait un salut militaire !... Une autre, dans une histoire de déjeuner sur l'herbe, citait la traditionnelle boîte de sardines, et, en parlant de «sardines» posait deux doigts sur son avant-bras pour rappeler des galons de caporal ou de sergent-major ! Il y avait aussi une gommeuse allemande :

*«C'est moi la boubée barisien-ne !
Au profil cho-yeux !...»*

puis encore un petit Marseillais :

*«En me voi-gnan-ne
Ça se voit bien-gne
C'est moi le titi parisien ...gne !»*

Tous ces êtres attendrissants faisaient alors la joie de Colette et de Willy que je ne connaissais pas encore.

Pour moi, dès mon début, je fis tout de suite ces gestes exaspés qui m'ont toujours été propres ; je ne cherchais pas le commentaire comique, et il ne m'est jamais venu à l'idée de joindre gravement les mains sur le cœur parce que j'évoquais l'amour, comme je l'ai vu faire tant de fois. Rejetant ma tête en arrière, je chantais en quelque sorte, avec mes cheveux battant au vent, avec mes narines frémissantes, avec mes poings crispés, et même avec mes doigts de pied, qui frétilaient dans mes chaussures de scène...

A la suite de mon audition à l'Européen, je fus appelée par le directeur qui m'exprima le désir de m'engager ; je n'en fus pas autrement surprise car rien ne m'a jamais «épatée»... Je signai donc mon premier contrat : trente sous par jour, matinées comprises.

Radiieuse et pleine d'espoir, je courus annoncer la bonne nouvelle à maman. A cette époque, ce n'est jamais avec enthousiasme que les parents voyaient leurs enfants s'engager dans la «carrière artistique», surtout quand il s'agissait de jeunes filles, et moi je n'étais encore qu'une gamine. Ma mère se réjouit à l'idée que je resterais ainsi près de mon frère Edmond

et ne chercha pas plus avant. Comme je ne risquais plus de m'incruster à la maison, et que j'étais assurée d'une place, Emmanuel ne me fit pas trop mauvaise figure ; je dînai donc, en famille, et passai la nuit chez nous. Le soir, alors que je rêvais, à la fenêtre, la pensée me vint soudain qu'il me fallait trouver un pseudonyme, en attendant de me faire un nom, si possible, ce qui n'était pas encore en question. Emilie-Marie Bouchaud évoquait une héroïne d'un roman à la Zola. Le nez vers le ciel sombre qui se cloutait d'étoiles, je songeai... Machinalement je dénombrais ces petits astres qui, un à un, venaient ajouter à l'éclairage nocturne de la rue... Il me semblait qu'un invisible fonctionnaire allumait là-haut, comme dans les grandes rues des villes, les réverbères célestes, un après l'autre... Je ne me piquais guère d'astronomie, mais le mystère de ces inondes lointains m'intéressait, depuis toujours, prodigieusement : «Voici l'étoile du berger, me disais-je... et l'étoile polaire... la grande et la petite Ourses...»

Et pourquoi, pensai-je soudain, une artiste ne prendrait-elle pas un de ces noms ! Après tout, dans le cœur de toute débutante, sommeille une étoile, du moins en espérance... Pour les Ourses, mieux valait, bien sûr, ne pas y penser... Mais ne pourrait-on s'appeler Mlle Duberger... ou Mlle Polaire ?... Polaire ! Cela me parut brusquement sonner clair, et à retenir ; je ne m'arrêtai pas une seconde à l'idée qu'un tel pseudonyme pourrait, de la part d'une petite débutante, une enfant à peine, sembler quelque peu présomptueux... Je vous l'ai dit : je ne m'étonnais de rien ! Quelque temps plus tard, cependant, un vieux manitou des Folies-Bergère, à qui l'on me présentait, me considéra et dit gravement :

- Polaire ? Oui, le nom est joli... mais il sera bien lourd à porter...

Me voici donc à l'Européen ; pour tout répertoire de début, la Flûte et le Trombone !... Heureusement, Dufleuve était là ; c'est lui qui m'aida à compléter et à renouveler mon maigre bagage selon les nécessités. Ah ! mon brave frangin, que ne lui ai-je pas dû, alors ! C'est lui qui m'avait trouvé, rue Biot, un modeste cabinet que j'appelais fièrement ma chambre ! Un réduit exigü au-delà de toute expression, mansardé à l'extrême, où le moindre mouvement forçait à l'acrobatie. C'était, le plus souvent, Dufleuve qui m'apportait mes modestes repas, et nous faisions la dînette. Naturellement, cette situation ne tarda pas à faire jaser, et les horreurs commencèrent : des camarades insinuèrent que je n'étais aucunement la sœur de mon pauvre Edmond ; ils l'accusèrent de masquer hypocritement sous cette étiquette fraternelle une liaison coupable avec une mineure ! Cela commençait bien ! Je m'en souciais d'ailleurs fort peu, me bornant à répondre aux attaques perfides par une dédaigneuse indifférence ; je mettais en pratique le vieux proverbe arabe : «les chiens aboient, la caravane passe»...

Et je chantais, tous les soirs, devant ce public curieux et disparate des Batignolles, fait de braves et dignes bourgeois du quartier, et de «gars du milieu» venus de Saint-Ouen. Des querelles privées les mettaient parfois aux prises : par exemple, la fille de l'épicier du coin enlevée par un joli cœur de «La Fourche»... Mais les deux dans n'en constituaient pas moins un public fort chaleureux qui ne venait pas là pour discuter son plaisir, et manifestait ferme dès qu'on l'avait intéressé, ému ou amusé, pour si peu que ce fût...

Ainsi, spectacles et répétitions suivaient pour moi leur cours normal...

Hélas ! Dès le début, j'avais été poursuivie par les assiduités des uns et des autres. Avertie comme je l'étais, j'eus tôt fait de flairer les pièges tendus aux débutantes, contre quoi me mettais en garde ce secret instinct qui m'avait défendue dès mes premières années. Cabrée,

agressive, la riposte prompt et cinglante, je ne cessais de me tenir sur mes gardes. Néanmoins, avec une prudente diplomatie que j'avais depuis longtemps devinée nécessaire, je m'efforçais de ne décourager personne, jetant, de ci de là, à la meute déchaînée, quelques grains espoir :

*L'espérance est un merle blanc
dont nous sommes la triste haie,*

avait déjà écrit Rollinat, bien que je ne dusse l'apprendre que beaucoup plus tard.

DES AMBASSADEURS A LA SCALA...

Je chantai trois semaines durant à l'Européen ; ce n'était pas, certes, une révolution mais, enfin, pour ceux qui savaient, comme mon frère et moi, de quoi il retournait, les choses semblaient ne pas aller trop mal. Seulement, je continuais à ne pas répondre aux sollicitations de mes admirateurs un marchand corse, notamment, m'attendait chaque jour, rue Biot, tant à mon arrivée qu'à la sortie. Avec des clignements d'yeux qu'il croyait peut-être irrésistibles, il me montrait, à un étalage voisin, des gâteaux parmi lesquels il m'invitait à choisir. Je lui riais au nez et je m'échappais en courant dans l'étroit escalier qui menait aux loges d'artistes.

«Quand on monte sur les planches, on doit savoir à quoi l'on s'expose !» En somme, se soumettre ou se démettre ? Bien qu'un tel ultimatum ne m'eût pas été signifié, je ne m'y trompais pas, et je préparai ma retraite... Ayant auditionné victorieusement alors que j'ignorais tout du métier, pourquoi hésiterais-je à renouveler l'expérience, maintenant que j'étais, tout de même, un peu moins gauche ?... C'est ainsi que j'allai, toujours avec la même inconscience, me présenter aux Ambassadeurs.

- Revenez dans quinze *zours* ! me dit Ducart, le directeur, dont le zozotement chronique faisait la joie de tous ses pensionnaires.

S'il avait espéré me décourager, il s'était trompé : à la date fixée, j'étais là ; rien, cette fois ne me manquait, j'avais mon «grand format» et mon orchestration complète ! Je tendis cet indispensable matériel au chef, avec des airs avertis et j'attaquai :

Quand j' passe près d' l'Ecol' Militaire...

Oh ! Elle n'était pas bien fameuse, ma chanson ! Ai-je d'ailleurs jamais eu une chanson vraiment dans mes cordes ? J'ai beau chercher...

A cette époque, si les auditions n'y étaient pas officiellement publiques – c'est-à-dire payantes – comme à l'Européen, les jardins des Ambassadeurs demeuraient cependant accessibles à quelques habitués, qui venaient y prendre le frais et l'apéritif. Quand des candidats à l'engagement problématiques se faisaient entendre, cela procurait à ces favorisés une distraction supplémentaire, et permettait, éventuellement, au directeur, de recueillir l'avis des fidèles avant de prendre une décision. J'ignorais alors le Tout Paris, et j'étais à cent lieues de me douter que j'auditionnais devant un parterre de marquis : il y avait là, en effet, les marquis de Chalagnat, de Castellane, de Lubersac, de Massa, le mécène Archdéacon, toute une vieille France, en somme, élégante et racée, dont on ne trouve plus guère, aujourd'hui que de bien rares représentants dans un Tout Paris trop facilement international... Je fus agréablement surprise d'entendre éclater des applaudissements dès la fin de mon premier couplet, cela n'arrivait que peu fréquemment en pareil cas. Encouragée, je poursuivis avec plus d'entrain que jamais, et toujours à grand renfort de gestes, bien entendu.

Je courus ensuite à Ducart :

- Alors, Monsieur, ça a marché ?

Des voix impérieuses me coupèrent la parole :

- Ohé, Ducart ! Viens entendre cette gosse ; elle est impayable !

Le digne patron daigna alors m'expliquer que, forcé d'accorder trente ou quarante auditions chaque jour, il n'y portait guère d'intérêt. Mais, sur l'insistance des habitués, il me demanda de «remettre ça», et poussa cette fois la bonne grâce jusqu'à s'installer au premier rang et à affecter la plus grande attention. Quand j'eus terminé, il me dit, toujours zozotant :

- Ce n'est pas mal, c'est même zentil... Ze vous engaze... Dix francs par zour...

Quoi qu'on en puisse supposer, l'annonce de ce chiffre aussi inespéré que fantastique pour moi – à l'époque surtout, – ne me donna aucune émotion. D'ailleurs, Ducart ajoutait aussitôt :

- Seulement, ici, les engagements se font toujours pour trois ans...

Trois ans, à dix francs par jour ? C'était le Pactole ; en tout cas, l'avenir assuré ! J'acceptai donc sans barguigner, mais tout naturellement.

Et ce fut la vogue, tout de suite, soudaine, presque brutale. La vogue ? Un coup de fouet, ou de foi subite, le plus souvent inexplicable, qui vous adopte en un clin d'œil... Il arrive que de tels engouements passent vite : feux de paille, tôt évanouis en fumée ! Marionnettes de la vie, ou du succès, qui font trois petits tours et puis s'en vont !... D'autres viennent, qui prennent la place, en attendant qu'on la leur ravisse à leur tour... Comme je plains ceux qui se laissent griser par ces caprices d'une monnaie passagère de gloire !

Moi, mon Dieu, je continuais à ne m'étonner de rien, plus amusée que troublée de l'intérêt que l'on commençait à attribuer à ma petite personne. Dès les premiers jours de mes débuts aux «Ambass», Aristide Bruant, cravaté de rouge, Jean Lorrain, fardé, tout constellé d'opales, vinrent m'entendre. Puis, ce fut, M. Marchand, directeur des Folies Bergère, de l'Eldorado et de la Scala, dont le fils, Léopold Marchand, est le jeune et brillant auteur dramatique que l'on applaudit aujourd'hui, et qui joint à son talent incontestable l'esprit le plus fin et le cœur le meilleur...

Mon costume, que les circonstances m'avaient imposé bien plus que je ne l'avais composé personnellement, fut certainement un des premiers attrait qu'on me trouva. A cause de mon jeune âge, je portais une robe fort courte, ce qui pouvait surprendre à l'époque, et je laissais aller au vent ma toison sauvage. C'est à tort, en effet, que l'on m'a si souvent représentée avec des cheveux crépus ; les miens, vraies «baguettes de tambour» n'ont jamais accepté de se prêter au pli des plus savants coiffeurs.

Je chantais, cambrée en arrière, les poings crispés, comme coupée en deux par cette taille flexible que l'on remarqua tout de suite, avec des mouvements nerveux, exaspérés.

C'est à ce moment que les journaux commencèrent à s'occuper de moi, et que les épithètes les plus variées se mirent à pleuvoir comme grêle sur moi. Willy, que je ne connaissais pas encore, assurant que je possédais «une taille capable d'enjalouser une abeille» ; dans ses *Propos de l'Ouvreuse*, il notait que j'étais trépidante comme une voiturette sous pression. Je

ne me fardais aucunement alors ; simplement tenant compte de mon teint, je me servais de poudre ocre.

Je ne tardai pas à exciter la verve des humoristes. Sem, que tous ses confrères imitèrent bientôt, me représentait avec un anneau dans le nez et des boucles noires de négresse. Toujours la même erreur sur mes cheveux : ils n'étaient nullement noirs ni crépus et je n'y obtenais des boucles qu'à l'aide de rubans roulés très serrés autour, un peu à la façon de ce que font les Mauresques pour leurs petites filles. Aggravant la rosserie, Sem ornait mon corps de rotondités à faire pâlir la Vénus hottentote ! Il paraît que c'est là le tribut à la gloire... Grand merci !...

Dans une de ses revues, mon gentil directeur Varna me faisait chanter :

«Quand je portais des cheveux courts
On m'a dit que c'était infâme...
Maintenant c'est la coiffure de toutes les jolies femmes.»
J'étais simplement de vingt ans en avance !
«Quand j'débutais au music-hall,
Ma taille tenait dans un faux-col...»

ce qui était, d'ailleurs rigoureusement exact plusieurs fois, des camarades s'amuserent à m'entourer la taille d'un faux-col de peinture normale : 41 ou 42. Ce détail, vite répandu, contribua à créer des légendes : des natures chagrines affirmaient, de la meilleure foi du monde, que j'avais les côtes écorchées, à force de me serrer !... Pauvres gens ! Enfin, les surnoms s'en mêlèrent, aimables ou fielleux ; pour les Arabes, à Alger, j'étais «l'hirondelle» ; Jean Lorrain m'appela «la cantharide d'or» ; c'est lui également qui lança à mon propos l'expression : «les yeux de *fellahine*».

C'était le moment de la grande vogue d'Yvette Guilbert qui obtenait chaque soir d'indescriptibles triomphes, avec un répertoire très fin, du reste, à peu près entièrement écrit par Xanrof et Aristide Bruant. Un beau jour, j'apprends qu'elle gagne 700 francs par représentation. Je partageais avec Yvette Guilbert, les faveurs du public, pour des raisons peut-être différentes, mais je n'avais que dix francs. Sans autrement réfléchir, je vais signifier à Ducart que s'il ne me refait pas un autre contrat, je lâche les «Ambass».

- Et combien voudrais-tu gagner ? demande-t-il.

- 500 francs !

- Par mois ?

- Non, par jour !

- Par jour !

Stupeur.

Marchand m'avait proposé 150 francs par représentation pour chanter aux Folies Bergère ; comparé aux trente sous de mes débuts, quatre mois plus tôt, ce n'était évidemment pas mal. Seulement, tant que mon contrat ne fut pas renouvelé par Ducart, je fis les deux

établissements dans la même soirée, touchant 150 francs dans l'un et dix dans l'autre. Marchand me demanda de m'engager à l'année : lui aussi me proposait trois ans, aux mêmes conditions, ce que j'accepta !... Quelques jours plus tard, les hommes-sandwiches dont la mode venait de se créer à Paris, annonçaient sur les boulevards :

Ce soir, aux FOLIES BERGERE,
à dix heures
POLAIRE

Aux Ambassadeurs, je lançai ce nouveau refrain : *Le p'tit frisson*, «chanson pour les petites femmes blasées» ; le grand succès allait à une nouveauté qui demeura longtemps populaire, et dont beaucoup, sans doute, n'ont pas tout à fait oublié la vogue : «Tamaraboum dihé !» Il était entonné tous les soirs par une artiste nommée Duclerc, bordelaise opulente, qui répondait assez bien au portrait de Mme Angot «pas bégueule, forte en gueule». Elle poussait cela comme un cri énorme, que la salle reprenait en chœur. Je pus découvrir plus tard que la musique de ce refrain était à peu près exactement celle de l'invocation de Werther dans le chef-d'œuvre de Massenet : «Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps»...

Or, voilà que Duclerc tombe malade assez sérieusement et se voit forcée d'abandonner momentanément la scène. Ducart me demanda d'interpréter le fameux et bruyant «Tamaraboum dihé !»... J'acceptai. Le mouvement endiablé de ce refrain cadrait assez avec le genre trépidant que j'avais adopté. Pour le reste, j'avais entendu suffisamment de fois l'air et les paroles pour n'avoir pas besoin d'une longue mise au point.

- Tu la çanteras, hein, ma petite cérie ? suppliait Ducart.

Et dès le lendemain, à la matinée, j'ajoutai ce numéro à mon programme ; j'en fus récompensée par un succès plus vif que jamais. Naturellement, je l'interprétais avec ma nature : ma taille exigüe et ma voix d'enfant cependant grave m'interdisaient d'irriter, l'épaisse et tonitruante créatrice. Je ne l'essayai d'ailleurs pas. Deux semaines durant, je chantai ce numéro supplémentaire et, ma foi, cela m'amusait autant que les jeunes fous qui l'entonnaient avec, moi. Seulement, dix jours après, Duclerc, à peu près rétablie, revenait prendre sa place ; sans discuter, je lui abandonnai sa chanson, estimant qu'ainsi tout s'arrangeait pour le mieux... Hélas ! c'eût été trop beau ! Quand elle attaqua son refrain, les étudiants se mirent à protester violemment «Polaire ! criaient-ils... Polaire !»... Et bientôt, ils hurlaient en chœur, sur un de leurs airs familiers :

C'est. Polaire, Polaire, Polaire
C'est Polaire qu'il nous faut !
Oh ! oh ! oh ! oh !

La malheureuse Duclerc, suffoquée de surprise et d'indignation, fut obligée de quitter le plateau, sans avoir pu se rendre compte de ce qui se passait. Ce ne fut que lorsque, une demi-heure plus tard, mon numéro achevé, on me réclama «Tamaraboum dihé !» qu'elle comprit la situation ; écumante de rage, elle se tenait derrière un portant, tandis que les étudiants déchaînés, réclamaient mon retour. J'avoue que j'hésitai quelque peu ; je ne tenais nullement à aggraver la peine de ma camarade, et je ne me souciais guère, d'autre part, de provoquer une dispute, genre de sport que j'ai toujours en horreur. Le public manifestait de plus belle, tapant des pieds et des mains, agitant les cuillers dans les tasses et cognant les

verres sur les tables. Le tapage augmentait, de seconde en seconde, aggravé de menaces directes de mise à sac de la salle, mêlées de bruits de chaises brisées. Ducart, dans la coulisse, s'arrachait le peu de cheveux qui lui restaient :

- C'est du zoli ! zézayait-il, ces zean-foutres vont tout saccager... Ah ! les zeunes zens d'auzourd'hui !... Elle me coûtera cer, cette petite !...

En vain, avait-il tenté de venir expliquer la situation à ce public épileptique ; plus vainement encore avait-il essayé de renvoyer Duclerc sur le plateau, après avoir donné l'ordre à l'orchestre d'attaquer fortissimo le refrain de la chanson. Toujours, les mêmes hurlements forcenés réclamaient avec obstination : « Polaire ! Polaire !... » il fallait pondant prendre une décision, sous peine de voir dégénérer le tapage en bagarre. Brusquement, comme les musiciens reprenaient inlassablement la ritournelle, j'entrai en scène en chantant à tue-tête « Tamaraboum dihé ! » aussitôt repris en chœur par la foule – soudain apaisée. Ah mes enfants ! Quelle ovation ! Je ne me souviens pas d'avoir jamais reçu un accueil aussi enthousiaste ! On ne me laissait plus quitter la scène, et j'ai bien rechanté vingt fois le même refrain... Cependant, tandis que je sauvais ainsi la situation, Duclerc, qui ne voyait dans ma conduite qu'un crime de lèse-priorité, ne décolérait pas ; positivement, elle écumait :

- Je la tuerai ! hurlait-elle... Ah la petite *pute*... Petite vache !... Je me la casserai en deux!

Ce pauvre Ducart s'efforçait, sans y parvenir, de la calmer. Comme le public, chantant éperdûment en chœur, faisait un effroyable tintamarre, les échos de cet orage ne parvenaient heureusement pas jusqu'à la salle. La pauvre artiste, finalement, piqua une crise de nerfs, et on l'emporta chez elle dès qu'elle parut un peu remise. Elle ne m'a jamais pardonné ! Et pourtant...

D'après le contrat qui me liait à lui pour trois ans, M. Marchand pouvait m'envoyer, à son gré, aux Folies Bergère, à l'Eldorado ou à la Scala. Dans chacun de ces établissements, je retrouvais un peu de ce Tout Paris qui fréquentait assidûment, alors, les salles de spectacle, et qui suivait avec une fidélité remarquable la vedette du moment.

A l'Eldo, je lançai un refrain qui devint tout de suite populaire, et dont certains se souviennent peut-être : « Max, Max ! » composé à propos du fils L..., jeune soldat multimillionnaire dont s'entretenait alors la gazette des salons et des coulisses. Ce fut un succès à peu près aussi vif que « Tamaraboum dihé ! » ; je chantais :

*Max ! Max ! qu' t'es rigolo !
Quel suc tu jett's en tringlot !
C'est pas qu' tu sois joli, joli garçon,
seul'ment, t'as tant, d'pognon !*

Chaque soir, ce fut une véritable frénésie. Le tout-Paris de l'époque venait entendre cette chanson. On ne parlait alors, en effet, que de Max L... surnommé « le petit sucrier ». Lui aussi venait chaque soir à l'Eldo ; il s'écoutait chançonner sans montrer d'humeur, mais aussi sans s'amuser outre mesure. Il m'a toujours paru que ce garçon gardait au fond de son cœur comme une secrète tristesse ; il semblait déjà désabusé, et je ne me souviens pas de lui avoir jamais vu marquer le moindre enthousiasme pour quoi que ce fût. Sa fortune même devait lui peser entouré d'amis dont la plupart n'étaient que des tapseurs, il sentait bien qu'on ne le flattait que pour sa richesse, qui était d'ailleurs inlassablement généreuse. Nombre de gens

vivaient à ses crochets. Je lui trouvais cet air «malheureux des enfants qui sont nés trop heureux» comme l'écrivait je ne sais plus quel poète de l'époque.

C'est à ce moment que je commençais à recevoir des cadeaux princiers qui ont souvent défrayé la chronique, encore que je n'en aie jamais fait étalage. Emilienne d'Alençon qui était, je crois la première femme à avoir officiellement une écurie de courses, m'envoya un soir un magnifique cheval tout, en fleurs, grandeur nature. Max L..., en souvenir de ma chanson, me fit, quelque temps après, porter par un de ses amis, un stock de perles et un énorme croissant de diamants. Le messenger qui me remit ces fastueux souvenirs, vous pouvez encore le contempler à Longchamp, les jours de gala, complet jaquette gris perle impeccable et haut de forme clair, c'est lui qui présente, devant les tribunes, le défilé des pur sang avant les grandes épreuves... Quant au brave petit Max, il mourut au régiment, alors qu'il venait à peine d'atteindre ses vingt-deux ans ! Des bruits extraordinaires coururent, comme toujours : on insinua que ce trépas n'était pas naturel, qu'il survenait trop inopinément pour ne pas faire l'affaire de quelqu'un, que sais-je encore ! Pour moi, ce malheureux était né trop riche, et c'est la vie désabusée qu'il menait qui l'a tué... Pauvre gosse !

A la Scala, on donnait les premières revues à grand spectacle, que commençait à lancer, avec une réussite foudroyante, ce grand artiste P. L. Flers, qui vient de mourir à Cannes, emportant les regrets de tous ceux qui, l'ayant connu, ont pu apprécier sa nature loyale, droite et courageuse. En dépit de son fige, il s'était engagé en 1914 et s'est héroïquement conduit. Je jouai une de ses revues : *En voilà de la chair !* dont le titre parut outrageusement audacieux. Et pourtant, l'on n'en montrait guère, de la peau humaine, dans ces scènes où l'esprit le plus fin le disputait à la fantaisie la meilleure ! Pour l'œil, qu'il fallait tout de même satisfaire, la Scala groupait tout ce que Paris comptait de jolies filles ; la plupart étaient moitié artistes, moitié demi-mondaines, mais quelle gerbe de beautés ! Et c'est Landolff qui les habillait ! Ceux qui se souviennent de ce costumier trop tôt disparu et jamais remplacé, ne manqueront pas, au seul écho de son nom d'évoquer les inégalables splendeurs qu'il prodiguait alors au music-hall. Mme Landolff était la plus précieuse collaboratrice de son mari ; elle composait des costumes incomparables, tant par la prodigalité des tissus que par le choix harmonieux des couleurs, sa fantaisie délicate et son souci d'exactitude documentaire. Elle avait ses préférées dans sa nombreuse clientèle : Lise Fleuron, Eve Lavallière et moi étions celles dont elle aimait plus spécialement s'occuper. Le jour des générales de costumes, elle me convoquait à onze heures du matin ; agitant avec passion des arcs-en-ciel de soieries, coupant, déchirant, drapant, épinglant, elle me composait des toilettes inouïes qui cadraient à merveille avec mes rôles autant qu'avec mon tempérament. C'est d'elle qu'on disait à l'époque qu'elle était une véritable fée des couleurs et je ne crois pas qu'une autre l'ait mieux mérité. Quelle artiste ! Quel génie !... après elle je n'ai trouvé qu'une femme digne de l'égaliser, Mme Renée Goetz, que la maison Patou a l'orgueil de posséder.

Après sa mort, la maison ne tarde pas à périlcliter : elle avait perdu son animatrice. J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce triste événement qui coïncida pour moi avec une mésaventure dont on a, à l'époque, beaucoup parlé.

Parmi les belles filles qui illuminaient la scène, la plus magnifique, sans conteste, était Lise Fleuron, une de nos meilleures commères de revue, en ce temps où il y avait encore des revues... et des «commères». Lise Fleuron, depuis, est devenue la femme de mon frère Edmond. Dufleuve a brillamment réussi, dans le genre qu'il s'était créé et a écrit, entre

temps, maintes chansons de café-concert dont quantités ont obtenu d'appréciables succès, telle, par exemple, la scie populaire :

Le lendemain, elle était souriante...

Je connus aussi, à la Scala, Angèle de Linières, une blonde délicieuse, dont les cheveux avaient des reflets dorés de la paille comme ceux de la mignonne Parisys. C'était une bonne fille, sans malice, dont on assurait qu'elle n'était pas avare de ses charmes. Dans la revue «*Voilà de la chair*», elle tenait l'emploi de commère et, suivant l'usage d'alors, avait à chanter un rondeau. C'était le temps heureux, aussi bien pour les artistes que pour la clientèle, où les revuistes étaient écrivains de théâtre, des lettrés qui ne dédaignaient pas de rimer et de soigner un texte que l'on pouvait vendre dans la salle. Paul Gavault, de Cotens, Eugène Héros, Henri de Gorsse, qui commencèrent leur carrière par ce genre qu'on aurait tort de croire plus facile, n'en ont pas moins, ensuite, brillé comme auteurs dramatiques. Mais ils n'avaient jamais borné leur effort à n'être que des «producers» !

Dans son rondeau, pour y revenir, Angèle de Linières avait à dire :

*J'ai pas vu la lune à un mètre
et, pourtant, c'était bien mon tour !*

ce qui amusait déjà follement les initiés. Mais elle mettait à chanter ce distique une si évidente application que toute la salle éclatait de rire. La brave fille, sans jamais comprendre exactement la véritable cause de cette hilarité se montrait très fière de l'effet produit.

C'est au beau milieu de cet appétissant essaim de beautés fraîches et potelées que je surgissais tout à coup, trépidante. Dès que j'apparaisais, une avalanche de violettes tombait sur la scène hommage traditionnel de mes fidèles étudiants, qui me suivaient depuis mes débuts, traînant après eux le refrain qu'ils affectionnaient :

*C'est Polaire, polaire, polaire,
C'est Polaire qu'il nous faut !...*

Emilienne d'Alençon et Otero faisaient quelquefois partie de la troupe. Souvent, je demandais à cette dernière :

- Pourquoi donc vous faites-vous appeler la «belle Ottéro» ?... On le voit bien que vous êtes belle !

Avec cet accent particulier qui l'eût fait prendre pour une enfant de Saint-Flour plutôt que pour une authentique fille d'Espagne, elle me répondait :

- Ch'est vrai, n'est-che pas ?

Plus tard, au théâtre Marjal, il lui arriva une aventure que je crois devoir rapporter pendant que j'y suis. Un soir, Otero perdit une perle. Elle s'en aperçut dès sa sortie de scène ; vous voyez d'ici son émoi et son inquiétude. Pour elle, les machinistes, seuls, pouvaient être les coupables, elle bondit sur l'un d'eux. Elle avait toujours été plutôt potelée mais, avec le

temps, elle sacrifiait de plus en plus généreusement à ce que Willy avait appelé «La légende des seins». Tout en se débattant, elle hurlait, éperdue :

- Chélerate ! Yo vais vous traîner chez le Commichaire de poliche !

C'est, en effet, au poste voisin que se dénoua la bagarre ; tout le théâtre l'y avait accompagnée, assez amusé d'une scène improvisée, où, pour une fois, les acteurs devenaient spectateurs. Le nom de cette femme impressionna sans doute le représentant de la loi : il fit déshabiller tout le monde, artistes, ouvreuses, machinistes et habilleuses. Malgré les investigations les plus subtiles, on ne découvrit aucune «perlouge» comme disait la plaignante. Fort embarrassé le commissaire eut une idée soudaine :

- Etes-vous bien sûre, madame, demanda-t-il, que votre perle n'est pas tombée dans votre propre costume ? Au point où en sont les choses, je vous serais reconnaissant de vous dévêtir aussi...

Otero, dans sa hâte à porter plainte, était demeurée en robe de scène ; après s'être quelque peu fait prier, elle consentit enfin à se rendre à l'invitation... Miracle ! A peine eut-elle dégrafé son corsage pailleté, que la fameuse perle apparut, mollement écrasée contre une poitrine opulente. Douillettement réfugiée là, elle semblait défier le danger : une double forteresse la protégeait : le corset, modèle 1900, qui avait arrêté la perle au passage, et un confortable capitonnement d'appas encore appréciables. Le drame s'acheva chez un bistro voisin aux frais de la «victime»... Ce que les gens du poste de police ont pu s'amuser !...

Mais je reviens à mes souvenirs de la Scala. Si l'Eldorado, dans le monde artistique, était alors désigné sous le nom de «Temple de la Chanson», la Scala passait pour en être la Comédie Française. Les deux établissements présentaient en effet l'un et l'autre une troupe d'un attrait incomparable, recrutée pour chacun d'eux à la suite de patientes et judicieuses, sélections.

A la Scala, on je retrouvai Yvette Guilbert, le programme comprenait le délicieux Polin, Anna Thibaud. Parmi les autres : Mayol, Sinoël, Boucot, Max Dearly et le regretté Moricey ont réussi, de leur côté, des destinées appréciables...

PREMIERES DECEPTIONS SUR LE THEATRE

Comment me vint l'idée de quitter le concert pour le théâtre ? Je ne saurais trop le dire. Cette fois, pourtant, ce n'était pas, comme pour l'Européen, hasard ou coup de tête. Ma réussite au café-concert m'avait donné une certaine confiance ; puis j'avais eu l'occasion, depuis, de voir la plupart des pièces représentées à Paris.

Du moment que j'envisageais la possibilité de m'essayer au théâtre, vous pensez bien que je ne fus pas longue à le tenter. A l'époque, le maître incontesté de l'art dramatique était André Antoine ; qu'il s'agît d'une pièce ou d'un artiste, ses jugements étaient sans appel, et son veto décisif ; un seul mot de lui consacrait une réputation. Dans le monde artistique c'était, littéralement, le bon lieu ! Aussi, m'inspirant du dicton : « Mieux vaut s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints », est-ce lui que je m'en fus trouver.

Mon nom ne devait pas lui être inconnu, pensais-je, puisque, tout au moins, j'étais affichée en lettres énormes à deux pas de son théâtre, que je fusse à la Scala ou à l'Eldo. Il me fit l'honneur de me recevoir, ce que mon optimisme considéra comme un premier succès, et m'accueillit avec ce ton bourru dont il semblait s'être fait une règle. En manière de préambule, j'émis cette hypothèse, assez plausible en somme, qu'il m'avait peut-être déjà entendue :

- Je n'ai pas le temps d'aller au café-concert ! coupa-t-il assez sèchement.

Sans doute, son labeur énorme ne lui en laissait-il guère le loisir ; cependant, des comédiens illustres comme Lucien Guitry, des auteurs à succès, tel Tristan Bernard, ne dédaignaient pas de venir à la Scala, poussant même l'indulgence jusqu'à m'assurer qu'ils n'y allaient que pour moi... Puisque Antoine ne me connaissait pas, il fallait que je lui fisse apprécier mon désir d'évoluer jusqu'à la comédie et de me consacrer à des rôles correspondants à ma nature.

Il ne pouvait être question pour moi d'auditionner dans une scène quelconque, classique ou moderne ; je tentai donc de m'expliquer. Je dis les jours bouleversés de mon enfance, je contai mes débuts, parlai de ma réussite foudroyante, exposant avec exaltation, presque en m'emportant, que je sentais en moi des ardeurs inexprimées, que j'étais sûre maintenant de pouvoir mieux faire que de chanter de petites chansons d'un intérêt artistique discutable... Comme toujours, je m'agitais frénétiquement, je parlais trop, et trop vite, mais une flamme intérieure me dévorait.. Antoine, à califourchon sur sa chaise, me considérait avec des yeux effarés, essayant vainement de placer un mot : quand je suis partie pour dire quelque chose que je tiens à dire, on m'interrompt plutôt difficilement ! Enfin, il se leva, repoussa son siège et s'écria :

- Savez-vous que vous êtes effrayante ?... Positivement, vous m'effrayez !...

Et il disparut, son éternelle cigarette collée au coin des lèvres... Les camarades à qui je narrai mon équipée m'expliquèrent que, dans sa passion pour le réalisme au théâtre, Antoine se sentait plutôt attiré dès l'abord, par les postulantes d'aspect fruste, aux allures « peuple » ; c'est possible. Je n'ai pourtant jamais cherché à me donner des airs de grande dame ; j'ai la nature bien trop primesautière, on ne m'eût pas prise au sérieux ! Et je ne pouvais même pas déplorer de m'être mise sur mon trente-et-un pour la circonstance : petit costume de

sport, et chapeau «Jean-Bart» enfoncé sur mes boucles voltigeantes. Mais j'avais dû gesticuler terriblement : selon leur habitude, mes pieds dansaient tout seul dans mes chaussures... Ainsi, c'était bel et bien un échec. Peut-être cet homme m'avait-il prise pour une folle, tout simplement !

N'est-ce pas lui, cependant, qui eut le premier l'initiative quelques années plus tard, d'appeler à l'Odéon des artistes de café-concert, et dans le répertoire classique, encore ? Dieu sait l'émotion que suscita dans le monde des subventionnés, ce que l'on appela alors un «sacrilège» ! Dranem y joua pourtant le *Médecin malgré lui*, et l'on n'a pas oublié la parfaite réussite de Vilbert, ce comédien-né, dans *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire* et *Monsieur de Pourceaugnac*...

Antoine, me dit-on encore, avait pour principe qu'une femme trop élégante était rarement une artiste véritable. Peut-être n'avait-il pas tout à fait tort, mais il y a cependant des exceptions ! La recherche dans sa tenue, le soin que l'on prend de sa personne témoignent généralement d'un certain respect de soi-même, et j'en connais de biens miséreux qui, Dieu sait par quels prodiges, se présentent toujours d'impeccable façon. Quant au reste, mes premières années avaient suffi à me conférer quelque aptitude à faire la lessive, cirer un parquet et même préparer la cuisine. A moins d'être une parfaite «nouille» ou un «mollasson», n'importe quelle femme digne de ce nom peut en faire autant. Pour moi, je le saurais tout aussi bien que j'ai su, en scène, avec trois méchants couplets ou trois actes, donner ma sincérité, mon cœur, ma vie au public, qui est mon seul, mon unique amant !

Quelques années plus tard, j'eus l'occasion d'aller de nouveau solliciter Antoine ; il me reçut de façon charmante, dans son appartement de la place Dauphine. Je voulais lui soumettre le manuscrit d'un ami, Didier Gold, auteur méconnu en dépit de son talent réel, être délicieux et bon, qui mourut à la peine, voici peu de temps, sans avoir réalisé ce dont il était capable, épuisé d'avoir trop travaillé pour ceux qui avaient su l'exploiter. Sa pièce s'appelait *Cœur de chien* ; je conviens que tel titre manquait un peu d'allure, encore qu'il répondît bien au sujet. Sachant qu'il fallait aller droit au but, instruite par l'expérience, je résumai à Antoine le thème de cette comédie, dramatique et poignante. J'ajoutai que j'étais prête à l'interpréter, tant le rôle que j'y voyais pour moi m'enthousiasmait... J'avais pourtant déjà fait plusieurs créations remarquables, ce qui, avec l'emballement que je manifestais, pouvait constituer, me semblait-il, d'appréciables références... Antoine n'en fit pas moins la moue, déclarant que «ce genre était bien périmé»... Il est vrai que le théâtre, alors, commençait cette évolution qui devait modifier si profondément ses destinées, et dont je ne suis pas tellement sûre qu'il y ait lieu de se féliciter...

Pareille mésaventure arriva, à peu près dans le même temps, avec Gémier à qui Nozière avait fait lire le manuscrit de *Marie Gazelle*, cette admirable pièce, la meilleure peut-être du célèbre auteur dramatique... Gémier me déclara qu'il n'y trouvait rien... L'a-t-il vraiment lue ? Je gardais pourtant en ce chef-d'œuvre une foi inébranlable ; lasse de le promener inutilement d'un directeur à l'autre, c'est dans un théâtre de quartier, à Montparnasse, que j'arrivai enfin à le créer. La générale ratifia mon enthousiasme: un succès triomphal accueillit cette pièce bien faite, émouvante, et si soigneusement écrite. François Porché et Simone vinrent l'applaudir, et Antoine l'écouta attentivement.

- Tout de même, dit-il, cette petite Polaire !

Peu de mots, comme toujours, mais qui voulaient peut-être signifier bien des choses ! Se rappela-t-il la première visite que je lui avais faite, vingt ans plus tôt ?... Evoqua-t-il le plaidoyer, si ardent, qui lui avait exprimé mon débordant espoir ?... Je ne sais, mais je suis sûre que s'il m'avait alors fait confiance, avec les dons que je devinais obscurément au fond de moi-même, dans les mains d'un tel animateur, j'eusse certainement réalisé davantage ! Ces hésitations, ces craintes, ces erreurs, même de la part d'hommes comme Antoine ou Gémier, n'ont-elles pas, quelquefois, étouffé des talents qui ne demandaient qu'à s'exprimer, de toute leur âme ? Et, me bornant à noter mes impressions sans prétendre juger autrui, je me demande si la situation actuelle de l'art dramatique n'a pas, à la base de ses origines, quelque carence de ce genre... Quand il s'agit d'hommes comme les deux maîtres dont je parle, l'événement a prouvé qu'ils pouvaient, malgré leur foi et leurs moyens, se tromper, hélas ! tout aussi bien que d'autres. Mais il est venu, depuis, de nouveaux directeurs : le sont-ils tous, vraiment ? Coucheries, commandites et combines, le théâtre ne connaîtrait-il donc plus que cela ? On ne le considère plus dans l'ensemble, que comme un commerce pareil à la première épicerie venue et, comme l'épicerie, il a ses mercantis, ses intermédiaires, et même ses fraudeurs. Crise des théâtres ? Allons donc : crise de directeurs, pour la plupart des cas.

Celui-ci ne cherche que la belle fille qui lui amènera des capitaux ; celui-là déclare cyniquement qu'il est prêt à engager le dernier des clochards à des appointements princiers, si la présence de ce phénomène fait monter de quelques centaines de francs son bénéfice quotidien ! N'a-t-on pas vu un directeur – si j'ose dire ! – projeter d'engager, au moment du fameux procès, l'une des « fiancées » de Landru ? Mais si celui-ci eût été acquitté, on l'eût installé sur les planches ! Des exemples récents prouvent que je n'exagère rien... Des hommes de théâtre, ça ? Pendant ce temps, des artistes sincères, pleins d'ardeurs et de dons, crèvent de faim...

CLAUDINE

Je venais d'avoir dix-huit ans quand je créai *Claudine à l'école*, qui me permettait enfin de m'évader de mes petites chansons. Cependant, de taille élancée et compte tenu d'une formation tardive qui ne m'avait pas encore permis de me développer beaucoup, j'avais toujours l'air d'une gamine, surtout avec mes cheveux courts. Entre temps, j'avais joué une revue à la Scala, où je représentais notamment la célèbre danseuse japonaise Sada-Kako, puis à l'«Epatant», cercle des plus mondains, une charmante opérette : *l'Île de Tuli-Patan*. A part la bonne Mme Daynes-Grassot et moi, il n'y avait guère au programme que des artistes de la Comédie-Française. Je dois avouer que les comédiennes officielles me considéraient sans aménité dame ! je n'étais que dit «Caf' Conc». Tandis que nous bavardions dans les coulisses, Daynes-Grassot et moi, un sociétaire avec qui elle était amicalement liée, passa et, par plaisanterie, lui pinça les... enfin, vous me comprenez. La vieille artiste, minaudant d'irrésistible façon, lui dit sur un ton de reproche : «Oh ! Tu ne m'as pas laissé le temps de les faire dures !»... Elle avait alors soixante-dix ans !...

J'avais, comme tout le monde, lu les romans de Claudine : «à l'école», puis «à Paris». Quel choc ce fut pour moi ! Il me semblait retrouver là-dedans mes petites réflexions et, sans songer une seconde que l'on en tirerait un jour une pièce, et surtout que je pourrais être appelée à la jouer, trouvant de plus en plus que je ressemblais à cette gamine moderne trépidante et ironique, je finis, ma foi, par m'identifier peu à peu avec elle. Au hasard d'une conversation d'amis, j'exprimai un soir mon admiration pour les deux romans, en expliquant comment il me semblait, parfois, que je m'y retrouvais moi-même. Dès la première occasion, les frères Castera, amusés, me présentèrent à Willy ; il habitait alors rue de Courcelles, et m'accueillit aimablement. Il était d'ailleurs infiniment préférable à tout ce que l'on a raconté de lui ; plus tard, cependant, je crus comprendre qu'il ne détestait pas, pour sa petite réclame personnelle, qu'on lui fit une réputation de débauché, quelque peu vicieux. Peut-être, dans ce sens, a-t-il été un précurseur ? Mais, parfois, les élèves auraient largement dépassé le maître...

Je fus reçue dans une pièce dont le jour était tamisé et verdi, grâce à un amusant effet de culs de bouteilles qui filtraient curieusement la lumière ; une longue table et des bancs, le tout de chêne soigneusement ciré, des cuivres, des étains, des faïences villageoises, donnaient à cette salle un aspect des plus pittoresque : Willy a été un des premiers à sentir le charme des ameublements rustiques. Il riait fréquemment, d'un rire aigu, comme les gosses. Colette avait alors une curieuse petite frimousse pointue ; elle parlait peu, mais que d'expression dans ses regards ! quelles intentions dans ses moindres silences ! Vêtue d'un petit tailleur correct, elle avança un banc vers moi, et me dit, avec cette pointe d'accent qui faisait rouler les «r», dans sa gorge :

- Mettez votre derrière là-dessus !...

Nous devînmes vite les meilleurs amis du monde. Naturellement, au bout de quelques jours, tout Paris parlait déjà de ménage à trois ! l'on donnait même les plus extravagantes précisions. Quelles débauches éhontées ne nous prêta-t-on pas ! On évoqua à notre propos «la maison à l'envers» : peut-être les gens étaient-ils encore impressionnés par le souvenir de cette maison à l'envers qui venait d'avoir son succès à l'Exposition de 1900. Pour tous, la rue de Courcelles devint la «rue aux cent mille secousses» ; et allez donc ! Ce qui aggrava le cas, c'est que Willy, ayant soudain découvert je ne sais quelle obscure ressemblance entre

Colette et moi, eut un jour l'idée de nous faire porter à toutes deux un costume identique. Il avait toujours aimé à se singulariser : ses chapeaux à bords plats lui constituaient déjà une partie de cette célébrité qu'il méritait pourtant par tant d'autres titres, moins discutables. Il était d'une érudition surprenante, et dissertait de tout avec une assurance et une documentation qui me plongeaient dans la plus vive admiration. Je puis dire que dans le développement de mes petites facultés, je dois plus au ménage Willy qu'à toutes mes autres fréquentations, avant ou après *Claudine*. C'est uniquement pour assurer quelque publicité à cette pièce, qu'il pensait déjà à faire jouer, que Willy nous décida, Colette et moi, à porter des tailleurs – fort à la mode à cette époque – de même coupe et choisis dans le même tissu. Au fond, il nous promenait un peu à la façon dont on sort un couple de lévriers ou de danois ; cela attisait une curiosité déjà allumée par ses fameux couvre-chefs. Les gens, pourtant, n'en jasaient que de plus belle : «On ne peut plus les distinguer l'une de l'autre, ma chère !» s'indignait-on ... «Elles s'affichent... Ce n'est pas surprenant que Willy arrive à s'y tromper !»... Et ces défenseurs d'une morale qui n'avait jamais été moins en péril, assuraient, avec quelles mines scandalisées, que l'on nous «trouvait tous trois débraillés, pirouettant sans trêve», que sais-je encore !... C'est tout juste si ces prudes et vertueux bourgeois ne se signaient pas en nous croisant, ou en passant devant la maison de la rue de Courcelles... Quelles misères !

J'ai toujours pensé que c'est une sorte de sadisme hypocrite qui pousse les gens à s'occuper ainsi de sujets scabreux : ne faut-il pas déjà penser au mal, le connaître, même, pour s'en inquiéter avec une telle insistance ? Le fait d'en parler tient peut-être lieu de sensations à ceux qui doivent se contenter des seules voluptés de l'imagination ! Dans cette atmosphère de pudeur exagérée, la création de *Claudine* fit l'effet d'une fusée pétaradante ; sans doute y avait-il des natures en mal de langueur, car les réactions furent nombreuses, et rudes !

Quand Willy eut suggéré à Sylvestre, directeur des Bouffes, que l'on pourrait, des deux romans alors en pleine vogue, tirer une pièce et m'en confier le principal rôle, la proposition fut accueillie avec enthousiasme. Seulement, il fallait que l'on mit en répétition au plus tôt ; et il n'y avait pas une ligne d'écrite ! Willy s'en ouvrit à son ami Lugné-Poë, lequel, dirigeant le Théâtre de l'Oeuvre, ne devait pas avoir souvent l'occasion de rigoler dans le commerce constant qu'il avait avec Ibsen et Bjoernstjerne-Bjoernson. Lugné-Poë s'engagea à réaliser dans le temps voulu les quatre tableaux demandés... et courut en parler à son tour, à Charles Vayre, un sympathique bon vivant qui, après être passé par le Conservatoire avec Gémier, de Max, Lutiné et quelques autres, venait de lâcher la comédie pour le roman populaire, où il ne réussissait pas trop mal. Je crois bien que c'est lui qui, en moins de huit jours, écrivit la pièce. Elle fut signée Willy et Luvay, deux des collaborateurs ayant réuni les premières syllabes de leurs noms.

Les répétitions commencèrent bientôt ; Lugné mettait en scène, avec son sûr instinct du théâtre, Willy, plein d'espoir, faisait des mots, et Charles Vayre riait dans sa grande barbe d'un noir bleu qui lui donnait l'air d'un Landru avant la lettre, mais en moins dangereux. Dès que les communiqués annoncèrent l'événement, les potins reprirent leur cours : naturellement, les bonnes âmes se refusaient à admettre que le succès pût accueillir une telle œuvre, dont beaucoup prétendaient qu'elle était échafaudée sur le vice mais que tous lisaient, plus ou moins en cachette ! Tout de même, *Claudine à l'école*, n'est-ce pas, en somme, exactement «Jeunes filles en uniforme», film tiré d'une comédie allemande, et à quoi se pâment aujourd'hui les bourgeoises les plus pudibondes ! Il est d'ailleurs commenté, à l'écran français, par un texte, naturellement exquis, de Colette, qui avait apporté à la

collaboration de «Claudine» beaucoup plus qu'on ne le sût alors, et qui n'a pas dû manquer, en écrivant cette adaptation, de se remémorer quelques souvenirs...

Certains pronostiquaient un désastre. Cent cinquante représentations suivirent et l'on eût aisément dépassé ce chiffre, si Arthur Meyer qui avait un ours à caser, dont il faisait les frais, ne s'était montré impatient d'obtenir le four noir qui le devait accueillir. Combines, déjà ? Mon Dieu, oui ! mais elles étaient alors rarissimes, et Sylvestre se trouvait précisément être un de ceux qui ne les dédaignaient pas.

Le grand soir arriva, clans un affolement de répétitions insuffisantes et précipitées, des décors bâclés, la moitié des accessoires oubliés, même les plus essentiels. Dans ma grande scène avec Marcel – la première «*nièce*» portée au théâtre – on avait simplement omis de lui remettre le portefeuille révélateur que je devais fouiller ! Je m'en tirai, heureusement : tournant le dos au public, j'affectai, avec une attention fiévreuse, de me livrer aux investigations prévues... dans un calepin imaginaire. Quelques-uns s'en aperçurent, Nozière, par exemple, qui murmura :

- Pour une gosse qui n'a jamais fait de Conservatoire, et qui débute dans la comédie, ça promet !

Je ris encore quand je pense à la gêne que j'éprouvais dans mes scènes avec ce Marcel, outrageusement fardé, ondulé, oxygéné, et paré de cravates trop vives... Dire que tant de légendes ont pu s'échafauder sur moi, alors que je n'ai jamais pu comprendre les mœurs anormales !...

La générale me réservait d'autres surprises ; au dernier acte, je devais m'abattre furieusement sur mon lit : comme, déjà, je ne ménageais pas ma fougue, le meuble qu'on avait installé en scène – hâtivement improvisé, comme la plus grande partie du spectacle – s'écroula sous mon élan ! J'eus cependant la présence d'esprit de paraître ne pas m'en apercevoir, et je demeurai, tout le temps qu'il fallut, effondrée sur ce lit qui ne l'était pas moins. Quand l'action me permit enfin de me relever, je vous jure que j'avais quelque peu mal aux reins, et aux genoux, donc !

On sait comment se déroulaient les tableaux successifs de la pièce : le premier représentait le préau de l'école de Montigny, avec ses agrès de gymnastique. Le second, c'était le bureau de papa, «docteur ès-malacologie» : pyramides de bouquins énormes et tombereaux d'escargots ! Que ce pauvre Garbagni était donc comique, dans son inénarrable composition de Maria !... Puis, venait l'intermède fameux du Cabaret de la Souris convalescente où, naturellement, on me faisait chanter. ...En a-t-on vu, depuis, au théâtre, de ces boîtes de nuit, avec leurs joueurs d'accordéon, leurs poules de luxe et leurs gigolettes en sarrau noir, col blanc, une mèche rabattue sur ! Gril ! Et, même, quand je considère les modes actuelles, je garde l'impression d'avoir, moi aussi, été un précurseur, en grande partie, du moins : les cheveux courts, les sourcils obliques, les chapeaux de sport, les dessous réduits à leur plus simple expression, les robes courtes alors que la mode imposait les falbalas abondants et compliqués, sans parler de la lingerie, multiple et empesée, des bandeaux et des nattes épaisses à la Maeterlinck ! Seulement comme, à cette époque, les femmes n'osaient pas encore copier servilement les «actrices», je pus conserver assez longtemps cette sorte d'originalité, toute spontanée.

Enfin, l'on arrivait au dernier tableau : la grande séance dans ma chambrette de Claudine, mes angoisses, mon trouble après les aveux publics sous l'influence du champagne, l'exaltation, trop longtemps contenue, de mon profond amour pour Renaud... Les répliques fusaient et portaient, comme des balles ; le public s'amusait franchement, ce qui semblait le changer un peu de tant de pièces à l'eau de roses... Ce fut une ruée dans ma loge : mes amis pleuraient et riaient à la fois ; Willy exultait, tandis que Lugné, à son habitude, demeurait impassible. Quant à Charles Vayre, il triomphait avec son robuste optimisme de méridional, il ne doutait jamais de la réussite aussi bien pour *Claudine* que pour tout ce qu'il entreprenait. Heureux homme !... A propos de la tendresse d'une gamine de dix-sept ans pour un de plus de quarante, on se cabra un peu, mais on évoqua «La souris» de Pailleron.

On daigna écrire que Mlle Polaire, connue dans les music-halls pour ses chansons excentriques et ses dessous suggestifs, célèbre pour ses 42 centimètres de tour de taille, faisait ses débuts dans la comédie avec le rôle de Claudine... «Montrant de l'intelligence et de la finesse, elle a très agréablement réussi». ...Ah ! Nous n'étions pas alors en proie à l'actuelle maladie des superlatifs, où abondent si complaisamment les talents «formidables», les compositions «de premier ordre», les créations inoubliables, géniales, fantastiques» et tant de super-spectacles et d'hyper-acteurs ! En tout cas, chacun eut son succès dans la réussite de *Claudine*, surtout cette brave Madeleine Guitty qui se montra si cocassement émouvante dans le rôle de ma nourrice Mélie !...

Toutes les représentations se déroulèrent dans une atmosphère délirante ; venus le plus souvent aux Bouffes par seule curiosité, parfois un peu gênés même de s'y montrer, les gens finissaient par être pris : tour à tour amusés et remués, ils marchaient comme un seul homme. Si l'on parla beaucoup de moi à ce propos, ce ne fut pas toujours, certes, avec bienveillance les uns demeuraient aussi haineux que les autres se montraient adorables. Que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'ai jamais pu inspirer un sentiment modéré ! Courant tour à tour de flamme ou de glace, on m'aimait ou me détestait ! Le succès n'en allait pas moins croissant, pour la plus grande joie de Willy, celui qui en exultait le plus. Chaque soir – s'étant, d'un coup d'œil qu'il s'efforçait de rendre détaché, renseigné sur la recette – il venait dans ma loge, où il s'amusait à décacheter et à lire mon courrier. Je n'en avais guère le loisir, avec ce rôle écrasant et les changements de costumes qu'il m'imposait ; et puis, ce n'est pas au théâtre que j'attendais beaucoup de messages privés. J'étais habituée, et n'ignorais pas ce que l'on m'y envoyait : des lettres d'adorateurs, parbleu ! Cependant, à partir de là, il vint s'y mêler, et de plus en plus, des missives, combien enflammées ! d'admiratrices. Willy, très amusé, me les montrait, avec un sourire goguenard. Une jeune fille m'écrivait :

Mademoiselle,

Je venais jusqu'à, ce jour vous admirer secrètement au Palais de Glace, mais cela m'est devenu impossible : maman s'est fâchée et a donné des ordres pour que je n'y aille plus aux mêmes heures. Je suis désolée : comment pourrai-je vous voir, maintenant ? Je vous en supplie, écrivez-moi !... Je voudrais tant vous respirer, ne fût-ce qu'une minute...

Simone P...

J'allais, en effet, tous les jours au Palais de Glace, où sévissait la première vogue du patinage. Je m'adonnais avec frénésie à ce sport, de même que je pratiquais tous ceux qu'il m'était possible d'aborder ; au volant d'une auto, j'éprouvais, déjà, l'impression de faire, comme l'on disait alors, de l'aéroplane. Il est authentique que la direction du Palais de Glace reçut

les doléances de quelques douairières, scandalisées de la curiosité dont j'étais l'objet. Non mais, des fois ! allait-on aussi me priver de ma liberté ?

Une autre adoratrice, mariée, celle-là, m'adressait ce message :

Je vais tous les soirs vous applaudir dans Claudine ; mais mon mari, qui m'a suivie, a fini par me surprendre. Furieux de me voir tant vous applaudir, il m'a broyé le petit doigt... J'ai loué un petit entresol rue de Courcelles (ah ! cette rue décidément !) ; je vous en supplie, venez demain, mardi, à cinq heures...

A. de P...

La pauvre détraquée était en effet l'épouse d'un Russe, qui se montrait fort jaloux, et extrêmement brutal. L'aventure du doigt broyé ne tarda pas à défrayer la chronique, et prêta à de nombreux échos.

En ai-je reçu, alors, de ces lettres enthousiastes, ardentes ou simplement folles ! Les unes, qui m'exaltaient du seul point de vue artistique et m'encourageaient à poursuivre mes efforts, me touchèrent profondément ; elles me consolèrent, en tout cas, de celles que de malheureuses «tapées» m'écrivaient, bien que je n'y répondisse jamais. Seulement, n'est-ce pas, on avait chuchoté que *Claudine* était une pièce à scandale. A l'époque, l'œuvre parut osée ; est-ce pour cette raison qu'on fit, un tel succès au livre et à la comédie ? En tout cas, je trouve amusant de considérer cela avec le recul actuel, en notre temps où les «nièces» les «prisonnières» et autres amateurs d'interventions et de désordres stupéfiants s'affichent ouvertement.

J'aurais beau jeu, en cette année 1906, si j'avais voulu m'indigner de l'exploitation volontairement ignominieuse qui s'organisait autour de *Claudine* ; il arriva en effet un moment où l'audace ne connut plus de limites. Dès le début, mon personnage avait été populaire, au bon sens du mot tout d'abord. Mais, bientôt, les entremetteuses s'en mêlèrent ; quel défilé, Seigneur ! Il n'était pas de jour, pas de soir où l'une d'elles ne vint me solliciter, celle-ci de la part de tel grand magnat de quelque chose, richissime, naturellement, cette autre au nom de je ne sais quel duc ou prince, comme si les gens de qualité avaient besoin de ces proxénètes ! L'une d'elles tenta de me persuader :

- Venez donc, mon enfant, vous n'aurez pas à le regretter... Si vous saviez quelle élite je reçois : rien que des femmes du monde !

- Je ne suis pas une femme du monde !

- ...les plus jolies artistes !

- Ce ne sont pas des artistes !

La «*Claudine*» était l'article à la mode ; toutes les marchandes d'amour ambitionnaient d'une de se la procurer. Seulement, s'il est facile de trouver, pour ce hideux commerce, la négresse traditionnelle, il l'était moins de me pousser malgré moi dans une déchéance qui me répugnait par-dessus tout ! Alors, mon Dieu, c'est bien simple : on lança des ersatz ! Parfaitement : les boîtes de nuit, les lieux de rendez-vous, les bouges mêmes, jusqu'aux plus misérables, eurent chacun leur «*Claudine*», sarrau noir, large col blanc et lavallière rouge,

sans oublier les cheveux courts. Willy, qui fréquentait ces endroits en dilettante, pour observer des caractères ou noter des détails susceptibles de lui servir dans quelque roman, m'assura qu'il y avait souvent rencontré un de mes portraits, alors vendus n'importe où, à quoi une figurante s'efforçait de ressembler le plus possible. Un industriel danois, à l'époque, versa dix mille francs à une matrone pour une nuitée avec une malheureuse prostituée, dont il adora jusqu'au matin les «grands yeux de fallahine». Celui-là, évidemment, retourna dans son pays assuré que je lui avais accordé mes dernières faveurs ; celles qu'il avait payées si cher ne valaient pas cent sous, au premier des coins de rue...
Pauvre homme !

Vous vous rendez compte s'il est commode de défendre sa réputation avec de pareilles histoires !... Aujourd'hui encore, il se trouve des godelureaux qui ne m'ont jamais connue, qui, n'étant même pas, alors, à Paris, en admettant qu'ils fussent nés, n'en soutiennent pas moins avec assurance les légendes qui couraient jadis, et dont ils ont le front de garantir l'authenticité !... Willy, lui, s'amusait beaucoup : dame, ça le flattait au fond ; en tant que père de *Claudine*, il se montrait même assez fier de cette vogue, quelles qu'en fussent les manifestations.

Sur ces entrefaites, Arthur Meyer, qui enrageait de voir retarder la création de son ours par le succès persistant de *Claudine*, finit par montrer les dents. Sans doute fit-il valoir à Sylvestre des «arguments irrésistibles», car le changement de spectacle fut bientôt décidé. Le résultat devait en être désastreux : à peine huit représentations, alimentés en grande partie par les amis de l'auteur. Sylvestre pensa bien à reprendre *Claudine*, mais on avait offert à Willy une intéressante série de représentations à Marseille, et, sans hésiter, il nous avait tous emmenés là-bas... Pendant, qu'aux Bouffes on montait en hâte une opérette : *Madame la Présidente*, nous voguions vers les rives phocéennes : la Provence, la Méditerranée.

AVEC JEAN LORRAIN, AU PAYS DE MARIUS

Jean Lorrain vint nous retrouver à Marseille dès notre arrivée. Il n'habitait plus Paris depuis longtemps, et s'était réfugié dans le Midi. A cette époque, il séjournait à Nice, devant le vieux port ; de curieux bibelots, animaux de cristal, de porcelaine, de jade, de porphyre, ornaient curieusement sa pittoresque et charmante retraite. Naturellement les opales, dont il était féru, et à quoi il n'attachait aucune des superstitions courantes, y abondaient, dans leurs variétés les plus rares.

Plus tard, lorsque, disposant de quelque loisir, j'allais me reposer dans ma villa d'Agay, il vint souvent m'y chercher, et m'entraînait en des balades merveilleuses, que ne soupçonnent certainement pas les neuf dixièmes de ceux qui ne voient dans la Côte d'Azur qu'un rendez-vous de snobs réclameurs et un prétexte à se rôtir le derrière, à grand renfort d'exhibitions anatomiques. C'est ainsi qu'il me fit découvrir des coins insoupçonnés, tels que le village troglodyte de Touet de Beuil. Devant ces habitations creusées à même la montagne, je me croyais transportée aux premiers âges de l'humanité. Il m'initiait de même aux miracles de la nature, dont nous trouvions des manifestations au cours de ces enchanteresses promenades qu'il organisait, et conduisait avec le goût le plus délicat. Grâce à lui, tout prenait intérêt, les plus humbles détails s'enrichissaient de poésie ; son commentaire conférait au moindre paysage une surprenante intensité.

Il se plaisait à me raconter aussi toutes les petites farces qu'il faisait à ses amis, et Dieu sait s'il s'amusait à ce jeu, cruel parfois. Son jugement était en effet impitoyable ; il trouvait des formules incisives pour frapper ceux qu'il n'aimait pas. Ses mots à l'emporte-pièce faisaient image, et suffisaient, souvent, à ridiculiser à jamais les infortunés qui les inspièrent. C'est lui qui, parlant d'une actrice à la mode, dont le talent semblait quelque peu surfait disait, au lendemain d'une création incertaine : «Mme... a remporté un *insuccès très personnel*». Un jour, il avait dû subir, au théâtre Sarah Bernhardt, une générale désastreuse ; l'auteur, dont je tairai le nom, était une femme, charmante d'ailleurs, et de ses amies. Il se trouva donc doublement embarrassé pour la remercier des places offertes et lui exprimer les félicitations d'usage. Finalement, il lui écrivit ces lignes :

Ma toute bonne, je ne sais si mon humeur assauvagée a perdu l'us ou le goût de se reconnaître dans le brouhaha des générales parisiennes, mais je me sens hors d'état de vous traduire, sans risquer de vous trahir, les impressions que vous me faites l'honneur de me demander si gentiment. Je retournerai donc entendre votre pièce un de ces prochains soirs : un soir où il n'y aura personne...

Pensez donc, il avait quitté sa chère retraite de Nice exprès pour cette circonstance, il n'en décolerait pas ! Il redoutait d'autant plus de se montrer à Paris que, dès qu'on y connaissait sa présence, on se l'arrachait, parmi ses nombreuses relations, pour qu'il vint, par son esprit étincelant, animer tous les dîners où l'on pouvait l'attirer : «Un clown» ! rageait-il... Je vous dis qu'ils me prennent pour un clown !» Un jour, à l'occasion d'une de ces réunions mondaines dont la perspective l'assommait plus particulièrement, il envoya, à chacun des convives qu'on lui avait annoncés, un pneumatique qui disait, à peu près uniformément :

Cher, vous feriez sagement de vous méfier : il y aura ce soir, dans les gens auxquels on vous mille, votre ennemi le plus intime. Sachez voir et écouter, vous décèlerez certainement le traître...

Naturellement, il avait mis un camarade dans la confiance, et je vous laisse à penser si cette soirée – pour les deux complices tout au moins – put être amusante ! Par contre, le dîner fut affreusement morne, tous les invités s'épiaient les uns les autres, et l'amphitryonne vit sa demeure désertée pour un moment !

C'est à Marseille, donc, que nous retrouvâmes ce délicieux Jean Lorrain : un déjeuner, bruyant et joyeux, nous réunit chez Basso, «le roi de la bouillabaisse». Willy, selon qu'il l'avait fait à Paris, nous avait parées, Colette et moi, d'un même tailleur écossais à col blanc, et de canotiers rigoureusement identiques. Cela changeait évidemment avec ces chapeaux compliqués, surchargés de petits nids enrubannés, de fleurs, de mouettes, d'hirondelles, qu'aggravaient encore d'innombrables papillons de feuillage ou d'étoffe ! Et je ne parle pas de ces encombrantes lingerie raides comme du fer blanc, des manches bouffantes, jupons innombrables, jupes abondamment étoffées, que sais-je encore ! Les élégantes d'alors avaient l'air, robe et chapeau, d'être enfouies sous des abat-jour tarabiscotés !... Dire qu'il a fallu plus de vingt ans pour que les femmes, harassées par la ridicule tyrannie de mules surannées, se décident à se vêtir d'une façon commode et pratique !

Claudine connut, à Marseille, les mêmes triomphales soirées qu'à Paris. Madeleine Lély y fut une Luce exquise et le «beau Castillan», Renaud de grande allure, ne connut guère de rebelles. Souvent, les gens du crû prenaient Colette pour moi :

- Hé *Côlaudine* ! criaient-ils.

- Que non, fada ! protestait un autre : puisque je te dis que la vraie, elle est en scène depuis une heure !

Au cours du spectacle, Willy aimait à se mêler au public populaire, observant ainsi avec exactitude les réflexes de la foule. Aux Variétés, un soir, il recueillit, pendant ma grande scène de pleurs, des réflexions suggestives. Comme je m'interrompais de sangloter pour prier Mélie de jeter quelques sous à un vieux mendiant, un titi phocéén murmura :

- Hé ! M... Elle fait l'aumône au milieu de ses larmes !

Un autre, crachant à terre pour témoigner de sa sincérité, déclarait :

- Hé bé ! quand elle est entrée, je me suis pensé : c'est une pute !... Et maintenant, voilà que c'est une vierge pour de bon !... Brave petite !..

Un soir, pendant l'entracte, on frappe à la porte de ma loge ; une voix fluette, quasi-enfantine, demande à entrer... J'ouvre : je me trouve devant un hercule du port, un énorme gaillard, pansu, moustachu, mais aux yeux magnifiques, qui balançait, au bout de ses mains énormes de lutteur, en faisant des grâces, des lilas qu'on l'avait chargé de m'apporter :

- Je suis Baptistine, dit-il en minaudant : Titine, la fleuriste de Marseille.

«Titine», puisqu'il faut l'appeler par ce nom, connaissait, en effet, dans la ville, une sorte de célébrité spéciale. Il ?... Elle ?... Je ne sais trop comment dire... Enfin, il crut devoir m'apprendre que j'avais fait une impression énorme sur le public et m'exprima son admiration personnelle en termes exaltés :

- Sais-tu que tu es follement bien ! disait-il.

Aussitôt, il expliquait :

- Ne fais pas attention si je te tutoie, hein ?... Toutes les *filles* font pareil !...

Car il parlait de lui comme s'il eût été vraiment de l'autre sexe : tous les adjectifs qui le concernaient adoptaient résolument le féminin. Il était d'ailleurs fort amusant et, bien que sans grande éducation générale, ne manquait pas d'un certain esprit dans la conversation, que son accent et la truculence de ses expressions rendaient Particulièrement pittoresque. Un soir qu'en entrant dans ma loge il y rencontra un ami, garrotté dans un de ces faux-cols hauts de neuf ou dix centimètres qu'on portait alors, il s'écria :

- Houillouillouille !... Mais c'est le voyageur des «Cent mille chemises», pas moinsse... Mon Dieu, qué malheur !...

Comme je recevais, chaque représentation, de multiples gerbes de fleurs, «Titine» bavardait quotidiennement avec moi, en toute intimité j'étais sa meilleure cliente ! Petit à petit ; il se laissa aller aux confidences, me contant, par exemple, comment, alors qu'il n'était qu'un jeune adolescent en visite chez un vieux dépravé, la complicité d'un fauteuil avait contribué à son premier faux-pas :

- Alors, achevait-il, tu te rends compte sur des roulettes, quoi !

Pour l'instant, il nourrissait une ardente passion pour «son ami», prénommé Gaston, lequel était marié et père de famille :

- Tout de même, protestait parfois la fleuriste, il «ésagère» !... Je les entretiens tous, peuchère, et c'est moi qui habille les gosses !

De fait, tout ce que «Titine» gagnait dans son commerce de fleurs, qui était des plus fructueux, il le prodiguait en achats ruineux pour Gaston : chaussettes ou chemises, pareillement de soie, cravates mirobolantes, bottines de prix, friandises pour les enfants. Cette histoire, presque invraisemblable alors, mais racontée avec une franchise si ingénue faisait ma joie ; d'ailleurs, avec le pittoresque accent que l'on garde à Marseille, et les amusantes expressions dont s'y émaille le langage, les choses les plus attristantes finissent par prendre une allure comique. Un soir, pourtant, «Titine» faillit m'enlever cette illusion : il avait les yeux pleins de larmes en arrivant :

- Figure-toi, me dit-il, que ce Gaston, pendant que je l'attendais devant le «Café Riche», il était *avé* une petits poule, à l'intérieur !... Il me trompe, ce vilain !... Pour comble, comme je menaçais de faire «escandale», voilà-t-y pas qu'un monsieur va se plaindre à l'agent du Cours Saint-Louis !... Bonne mère !... Il parlait de me faire coffrer !... Mais le sergot n'avait pas l'air d'entendre et le bonhomme insistait, en me montrant... Alors, tout d'un coup, l'agent se retourne et, en lui jetant la main, comme je te fais, tu sais, quand je dis : «Je vais te lancer un cil» ! il répond, d'une toute petite voix : «Mêlez-vous donc de vos affaires, vous !»... Zou ! Ma chère : il en était, le flic, comme une reine !... Alors, tu penses si je m'ai payé de bon sang !

A cette époque, il n'y avait pas encore à Paris de bars officiels de «nièces» ; Titine m'amusait : drôle comme il savait l'être parfois, avec sa bonne nature qui forçait l'indulgence, je suis sûre qu'il aurait eu partout le même succès qu'à Marseille. Souvent, je lui conseillais de tenter sa chance dans la capitale :

- Boudiou ! protestait-il ; est-ce que j'emmènerais Marseille dans ma valise !

Willy et Jean Lorrain, qui étaient là et qui gloussaient de joie, m'assurèrent que Danton n'avait pas certainement dû mettre plus de dignité patriotique dans une réponse similaire faite à ceux qui l'engageaient à fuir... Un nouveau drame, d'origine moins sentimentale, ramena bientôt Titine dans ma loge :

- Oh ! Soupirait-il, qu'est-ce qui m'arrive ?...

Le monsieur, tu sais, qui m'achète tous les jours dix louis de fleurs pour toi ?... Eh bien, il m'a bien, il m'a lancé un coup de pied dans mon «gagne-pain» !... Oh peuchère, qu'il m'a fait du mal !

- A quel propos ?

- Té, pardi ; il est furieux que tu ne veux pas venir souper *avé* lui !... Tu comprends, pour ne pas perdre le client, moi je lui avais promis que tu irais !... Ici ils n'ont pas l'habitude qu'on leur refuse ; surtout que ça n'engage à rien... Tu as peut-être tort, tu sais : c'est un commerçant tout ce qu'il y a de plus riche... Il serait sûrement généreux... Il donnerait même une petite épingle de cravate à monsieur Willy...

Mon Dieu ! le rire aigu qui secoua Willy à cette affirmation me résonne encore à l'oreille ; quant à Jean Lorrain, c'était un véritable délire... Ah ! Marseille !... Plus tard, il m'arriva souvent de repenser à Titine quand je constatai la vogue qui accueillait à Paris le bar de «nièces» de la rue Duperré. Celui-ci avait été fondé par un juif algérien, taillé en hercule et magnifiquement beau. Des hommes se battaient chaque soir pour lui... Des hommes ?

Le pauvre Jean Lorrain devait mourir quelques années plus tard, alors qu'il venait à peine de dépasser une cinquantaine qu'il portait allégrement. Il s'était promis d'écrire pour moi des pièces dont il m'entretenait souvent. J'avais déjà joué, occasionnellement, son drame *Thécla*, dans une baraque de la fête de Neuilly, pour une soirée organisée au bénéfice de «l'Ecole des petits forains». Il m'avait aussi parlé d'une œuvre plus importante : *la Route* et qui m'eût passionnée, d'après ce qu'il m'en disait : hélas, il s'éteignit sans avoir pu l'achever : le premier acte, seul, était écrit... Il avait également composé le livret d'un ballet, *Erôs vainqueur* ; dans les affres de l'agonie, il en revoyait les personnages : il rendit l'âme en évoquant tous les mirages de cette dernière œuvre. Parmi les dieux et les nymphes, tout un Olympe, issu de sa poétique fantaisie, lui ferma les yeux...

DEDICACES

Je n'avais guère moisi sur les bancs de l'école ; je ne m'en suis jamais cachée. Willy, avec une remarquable patience, s'appliquait à rectifier mes erreurs de syntaxe ; il avait parfois fort à faire ! Ce fut toujours un bon papa pour moi, et je suis heureuse de lui en rendre l'hommage posthume. La fréquentation du couple, si artiste, qu'il formait avec Colette, me fut précieuse à plus d'un titre. On a beaucoup glosé sur nos relations d'alors ; en regard de mes deux amis, l'on m'a même surnommée «le trait d'union» ! On nous voyait toujours ensemble ? La belle affaire ! J'avais des compagnons charmants, et précieux devais-je me séparer d'eux pour satisfaire une opinion publique qui ne se complaît qu'à la médisance, et dont je ne me suis jamais plus souciée qu'un éléphant d'un pyjama ? D'ailleurs, on n'eût pas manqué de soutenir, en ce cas, que les racontars m'avaient touchée, et l'on en eût fait une preuve contre moi ! Edmond Rostand l'a fort justement exprimé dans *Chantecler* : on n'empêche pas les «crapauds» de baver ! Hé quoi, à force de s'astreindre à vivre pour les autres, on ne vivrait plus pour soi ? Flûte, alors !

Quoi que l'on en pense, j'ai tenu à consacrer une place à part aux dédicaces, charmantes et affectueuses, dont Colette et Willy ont bien voulu, en les signant, décupler à mes yeux le prix que j'attachais déjà à leurs oeuvres. Voici mon petit reliquaire :

Claudine à l'Ecole :

Pour Claudine-Polaire, qui a immortalisé ce type de pauvre petite fille amoureuse, son reconnaissant et tendrement dévoué.

WILLY.

Claudine à Paris :

Pour notre petite «Lily», qui a joué ce rôle merveilleusement, puisqu'elle l'a joué comme l'a compris lui même

WILLY.

Claudine en ménage :

A Claudine-Polaire, j'offre cette histoire d'une amoureuse fourvoyée telle que «Lily» ne sera jamais.

WILLY.

Claudine s'en va :

Pour la chère petite polaire, dont la silhouette fine a porté bonheur à ce livre mélancolique, et si las !

Son «Papa»

WILLY.

Poissons d'Avril :

Polaire, ma chérie, ne fréquentez pas les «poissons» : ils ne sont plus frais depuis longtemps !

WILLY.

A manger du foin :

N'est-ce pas, ma Claudine, au lieu d'en manger, il vaudrait mieux en avoir dans ses bottes !

Tendresses de
WILLY.

Maîtresse d'Esthète :

A ma chère petite Claudine, ces souvenirs d'une époque d'esthètes, de pipes, qu'elle n'a pas connue.

WILLY.

La Seconde :

A ma chère Polaire, qui est toujours la première avec ma «Seconde»,

Tendre, amitié,
COLETTE

Ces Plaisirs :

A ma chère Polaire, ce livre qui n'est qu'une galerie de vieux péchés, avec ma tendre et fidèle amitié, ces plaisirs !

COLETTE.

Dialogue des bêtes :

A la plus charmante des bêtes.

COLETTE.

CHEZ LES FOUS...

Je jouai, au Théâtre des Mathurins alors dirigé par Jules Berny, *l'Arbalète* d'Albert Flament. Ce délicat écrivain avait avant tous les autres, compris ma nature sentimentale ; il savait que mon âme, pour ardente qu'elle fût, demeurait propre en dépit d'apparences trompeuses. Sa pièce portait d'ailleurs un sous-titre : *l'Arbalète*, ou «la Petite Fleur bleue» ; on en pouvait encore parler sans crainte du ridicule... L'œuvre était vraiment faite pour moi, et l'on eût dit que l'auteur, qui me connaissait si bien, m'avait prise pour modèle. Il s'agissait d'une petite femme de caf' conc' que des fêtards grisaient, un soir, pour s'en amuser, et qui déconcertait ses compagnons par ses réflexions ingénues. Louise France, dans le rôle d'une mère alcoolique, y était admirable de réalisme et d'émotion.

Un soir, Albert Flament et le directeur d'un grand quotidien vinrent dans ma loge, accompagnés d'un de leurs amis ; Ernest F..., qu'ils me présentèrent, ainsi que sa jeune femme, fille du directeur d'un puissant établissement financier. Ils devaient souper ensemble au Café de Paris et me demandèrent d'y aller avec eux. Sur leurs affectueuses instances, j'acceptai. Durant le repas, Ernest F... ne cessa de me regarder avec une telle insistance que j'en étais gênée ; sa femme, comme toutes les femmes intelligentes, semblait ne pas y faire attention.

Dès le lendemain, E. F. crut devoir donner une suite à cette rencontre : m'ayant fait envoyer des fleurs, il se présenta dans ma loge... Il renouvela sa visite, et prit peu à peu l'habitude de venir me saluer tous les soirs en se faisant toujours précéder d'un somptueux envoi de roses. Je finis bien par deviner parbleu, que c'était un soupirent de plus mais, comme il observait la plus parfaite correction, il m'était vraiment impossible d'en prendre ombrage. Tout le monde, cependant, ne pensait pas de même...

Un beau matin, son père, le Premier Président F... me fit appeler, assez mystérieusement, chez un de ses amis, le grand avocat Ch... Ph... Il m'apprit que son fils avait fait des dettes considérables. A certaines réticences, à quelques questions assez bizarres, qu'il me posa, je compris qu'il me rendait responsable. Quand ses griefs parurent se manifester plus clairement, je me cabrai. Je lui signifiai que je n'avais jamais demandé d'argent à son fils. Si je recevais des fleurs, comme la plupart des actrices, je n'avais pas à m'inquiéter de la bourse qui les achetait. J'ajoutai qu'au surplus, n'ignorant pas qu'Ernest F... était marié, à une femme qui m'avait, du reste, semblé charmante, il n'était pas dans mes habitudes de désunir les ménages. Que son fils eût fait des dettes, c'était possible, mais je n'y étais pour rien. Je gagnais largement ma vie, et n'avais ni le goût ni le besoin de demander des ressources supplémentaires à ce qui n'était pas mon métier de comédienne ! Devant la véhémence de ma protestation, le Premier Président parut se radoucir ; il invoqua ses inquiétudes paternelles. Son fils, me dit-il menait une vie quelque peu dérégulée, et sa santé commençait à s'en ressentir. Il donnait même des signes évidents d'anémie croissante ; aussi, importait-il qu'on lui fit donner sans tarder les plus grands soins... Il me révéla enfin qu'un séjour dans une maison de repos s'imposait ; seulement, le jeune exalté avait déclaré formellement qu'il ne consentirait à y entrer que si l'on obtenait de moi l'engagement formel d'aller le voir tous les jours...

Je n'ai jamais failli à une promesse librement engagée ; je me rendis donc, quelques jours plus tard, à Passy, où se trouvait la «maison de santé». L'adresse qu'on m'en avait donnée – n'était-ce qu'un hasard – était assez vague ; je finis néanmoins par la découvrir, tout au bout

de Passy : un ravissant pavillon Louis XVI, au fond d'un jardin. Il y existe encore. A peine eus-je prononcé le nom de F... que le portier, me dévisageant d'un air soupçonneux, me déclara tout net qu'il était interdit de le voir, à toute personne non munie d'une autorisation de la famille. Je commençais à entrevoir une troublante machination, mais ce n'était pas pour me faire reculer, au contraire. Je le pris donc d'assez haut, et, m'étant nommée, exigeai que l'on me mit en présence du directeur de l'établissement. C'est à un administrateur que l'on me conduisit. Sournois, mais doucereux, il me reçut dans son bureau, et me renouvela la consigne que l'on venait de nie signifier, ajoutant qu'elle était formelle, et ne pouvait souffrir aucune exception, même en faveur d'une artiste aussi célèbre, aussi... etc... Comme l'on dit parfois, cet homme me semblait trop poli pour être honnête ; je flairai dans tout cela un mystère qui commençait à m'intriguer étrangement. Bien résolue à le tirer au clair, d'autant plus décidée à passer outre qu'on prétendait s'y opposer, je protestai avec énergie, assurant audacieusement que la santé du «malade» courrait de grands risques si l'on ne m'autorisait pas à le voir, ainsi qu'il l'avait lui-même obstinément demandé. Comme je menaçais, par surcroît, d'ameuter la presse, l'administrateur daigna m'apprendre que le malheureux Ernest F..., interné comme fou, sur un rapport médical régulièrement signé de trois sommités, ne devait, pendant la période d'observation, recevoir aucune visite...

- Fou ? m'écriai-je... Il y a quelques jours à peine, il n'était pas plus fou que vous et moi !

- Ils disent tous ça ! railla le fonctionnaire avec un sourire ambigu, en écartant les bras pour attester qu'il n'avait pu que s'incliner devant des ordres donnés dans toutes les formes requises...

Cette fois, le doute n'était pas permis ; malgré les protestations de cet exécuteur des basses œuvres, je vociférai d'une voix si retentissante qu'on devait m'entendre dans les parties les plus reculées de cette surprenante «clinique». Je criai ma résolution, si l'on ne me menait pas tout de suite vers celui que je venais voir, d'aller immédiatement crier dans la rue mon indignation.

Le sourire de l'administrateur se fit nettement ironique :

- Oh ! répondit-il, pour sortir d'ici quand il y est entré selon les garanties légales, un dément doit être réclamé par son épouse... ou, s'il est veuf ou célibataire par ses propres ascendants...

L'air de triomphe qui souligna ces derniers mots ne m'avait pas échappé, et, cette fois, toute une affreuse vérité me fut révélée ; le Premier Président avait lui-même demandé l'internement de son fils ! Cela n'était pas, certes, pour me faciliter la tâche, mais, loin de me déclarer vaincue, je me mis à protester de plus belle, tant et si bien que l'on se décida, non sans mauvaise grâce, à me conduire enfin à une sorte de parloir installé dans le fond du jardin et solidement grillé... Quelques instants plus tard, Ernest F... arrivait. Comme il était changé, déjà ! D'une voix blanche, avec l'air inquiet d'un enfant apeuré, il me confirma qu'il était, effectivement, dans une section d'aliénés. Pas une fois, cependant, au cours de ce douloureux entretien, il se laissa aller à la moindre rancœur, même pas contre son père, dont il évitait de parler, par un scrupule de délicatesse véritablement héroïque :

- Jusqu'à quand vais-je demeurer ici ? se lamentait-il... Mystère !... Si cela dure, je finirai certainement par devenir vraiment fou... Car je ne le suis nullement, vous savez !... Quelle existence atroce !... Un de mes compagnons qui se prend pour un oiseau, passe son temps à

grimper aux arbres, et agite inlassablement ses bras comme des ailes, en poussant des cris affreux... Un autre envoie des baisers aux quatre coins de la cour, persuadé que son amie, la blanchisseuse, s'y montre à chaque instant. Tout à l'heure, il étreignait amoureusement le tronc d'un accacia qu'il couvrait de tendres caresses...

Ceux-là, sans doute, étaient d'authentiques déments ; je me débattais en pleine épouvante ! Je promis au reclus de venir le voir le plus souvent possible, espérant bien qu'on ne s'opposerait plus à mes visites. De grosses larmes roulant sur ses joues amaigries, il me remercia avec une émouvante gratitude... On m'autorisa, en effet, à bavarder encore quelques fois avec lui ; à chaque visite, je le trouvais plus déprimé... Une terreur me vint : s'il allait vraiment perdre la raison ?... Il y avait trois semaines que le pauvre diable était ainsi retiré du monde, un jour, je n'y tins plus :

A mon tour, je convoquai chez Charles ?... le Premier Président ; il vint immédiatement..

- Monsieur, lui déclarai-je sans ambages, en voilà assez ! Un innocent, et vous savez lequel, est séquestré depuis vingt jours sous une injustifiable prévention de folie... Si vous ne rendez pas immédiatement sa liberté à ce malheureux, je vous préviens que je révèle, moi, cette affaire à tout Paris !... Ceux qui me connaissent savent que je suis incapable du plus léger mensonge ; à plus forte raison, ils comprendront que je ne lance pas sans motif une accusation dont je ne me dissimule pas la gravité... Donc, vous allez me promettre de faire le nécessaire, en sortant d'ici, sinon, dès ce soir, en scène, je commence mes révélations !

Effaré, impressionné, peut-être par mon attitude déterminée, le magistrat, ayant protesté d'abord que, malgré les apparences, son fils avait effectivement besoin d'une longue cure d'isolement, s'engagea à mettre fin à sa réclusion :

- Je vais l'envoyer en Italie, dit-il... Toutefois, promettez-moi que vous ne chercherez pas à le rejoindre !

J'éclatai de rire :

- Moi ? Et pourquoi faire, grands dieux !... Je me soucie bien de cela !

- Mais alors, fit-il, ébahi ; pourquoi vous occupez-vous de lui avec une telle ardeur ?

- Parce qu'il s'agit d'un malheureux, et qu'une iniquité a été commise !... Ce sont deux choses qui me révoltent pareillement !... Du moment que la Justice l'emporte et que le pauvre garçon revient à sa vie normale, mon rôle est terminé !

Le Premier Président F... me considérait avec ahurissement. Il dût lire en mes yeux ma profonde sincérité car, dans le regard qu'il m'adressa en se retirant, je crus deviner comme une vague admiration un peu stupéfaite. Quand il fut parti, je m'écriai en gambadant :

- Celui-là, je crois que je viens de lui «en boucher un coin» !

Ernest F... fut en effet dirigé peu de jours après sur la Sicile. Ce fut la fin de l'aventure, dont le souvenir s'effaça peu à peu...

Le Premier Président devait pourtant encore entendre parler de folie dans son entourage ainsi qu'en témoigne l'anecdote suivante, heureusement plus gaie, mais non moins savoureuse en son genre ; elle fut rapportée par le même illustre avocat Ch... Ph..., qui s'y trouva également mêlé.

Donc, le Président M. F... avait épousé en secondes noces une provinciale fort riche.

Comme disait une de mes chansons : elle n'était pas jolie jolie...

Je me garderai d'en tirer la moindre conclusion, mais son mari, depuis cette union, se trouvait souvent appelé en province pour «affaires graves».

Un jour que le Premier Président invité par le Chef de l'Etat, participait aux chasses de Rambouillet, il reçut un télégramme de Paris, qui le détermina à regagner précipitamment la capitale. Voici ce qui s'était passé :

Quelque temps avant les tirs officiels, notre homme s'était rendu dans le Midi pour une de ces «affaires graves» par quoi il expliquait ses escapades de plus en plus fréquentes.

Mme F..., qui avait gardé de son éducation première de vieilles habitudes provinciales, surveillait elle-même, en pareil cas, la confection et le déballage des valises. Or, tandis que son époux était à la chasse, et tout en se préparant elle-même à l'organisation d'une prochaine vente de charité, l'innocente bonne dame découvrit dans les bagages de son mari une petite boîte emplie de menus sachets de baudruche qui lui parurent fort curieux, mais dont elle ne parvint pas à s'expliquer l'usage. Tout naturellement, c'est auprès de son seigneur et maître qu'elle se documenta :

- Qu'est-ce donc que cela ? demanda-t-elle.

- Heu ! fit-il d'un air dégagé... de petites blagues à tabac japonaises, dont se servent les priseurs, là-bas... Oui, des pièces à conviction, pour une «affaire grave» de trafic de stupéfiants...

Satisfait de son explication, il était parti, sans s'être aperçu que sa femme mettait soigneusement de côté quelques-uns des petits sachets... Le jour de la vente de charité arriva. Avec une candeur charmante, Mme F..., trônant à son éventaire, un des mieux achalandés de la kermesse, proposait aux visiteurs, parmi un lot abondant de délicieux colifichets, les fameuses «blagues japonaises» :

- Ce sont des objets particulièrement rares ! assurait-elle ; je suis certainement la seule à pouvoir en offrir !

Le premier ahurissement, bien compréhensible, des assistants, fit bientôt place à une gaîté croissante. Les belles dames se chuchotaient l'histoire derrière leurs éventails, tandis que les hommes, sans presque s'en cacher, en faisaient des gorges chaudes... Un ami intime de la famille F..., convaincu qu'il se passait quelque chose d'anormal, courut à son tour vers l'étalage, qui provoquait maintenant une «rigolade» générale. Avec son plus gracieux sourire, la marchande l'interpella :

- Voyez mes petites blagues japonaises : une rareté !... Vous ne pouvez pas me les refuser, vous !...

Le pauvre homme, éperdu, bondit à la poste, et expédia au Premier Président le télégramme qui devait le ramener à Paris. La dépêche lui annonçait :

Madame F... subitement frappée d'aliénation mentale.

Malgré les efforts que l'on tenta pour étouffer ce petit scandale mondain, l'histoire fit le tour des salons de la capitale. C'est égal, en recevant un tel message, le magistrat a dû croire à une manifestation de la Justice immanente !

LE FRIQUET

Gyp habitait déjà Neuilly ; notre commune affection pour les bêtes, qu'elle appelait des «humains à quatre pattes» nous rapprocha dès la première visite. Elle vint me voir à la Scala, parmi les «gommeuses» pailletées aux immenses chapeaux perchés sur des chignons volumineux :

- Cette petite Polaire, fit-elle, on dirait un cygne parmi les oies !

Comme je l'aimai tout de suite, son *Friquet*, et avec quel cœur je travaillai ce rôle, si bien fait pour moi ! Les répétitions se déroulèrent dans une joie exaltée les interprètes étaient charmants, et de choix. Le rôle d'Hector fut tenu, fort bien, par Rameil... qui devait devenir plus tard Ministre des Beaux-Arts. Une compétence, pour une fois ! Les 4 tableaux ; la roulotte des forains, le salon de mes protecteurs, l'atelier de Calmettes, ami fidèle chez qui je me réfugiais, et enfin ma loge d'acrobate, où le drame se dénouait dans le sang, furent acclamés. Cette fois, nous avions tous partie gagnée ! La critique fut unanime ; les plus sévères convinrent que je m'étais «promue comédienne par l'énergie de ma volonté». D'autres me trouvèrent «*coup sur coup gamine, émouvante, étrange, instinctive, farouche, féline, passionnée*». La même opinion avait été hautement exprimée dans les couloirs par l'illustre Le Bargy, dont l'enthousiasme qu'il manifesta me laissa aussi fière qu'émue. Maizeroy écrivait : «Son masque bistré et doré de danseuse égyptienne, ses jambes fines et nerveuses de gazelle, sa taille, d'une invraisemblable minceur, ses grands yeux profonds et mystérieux, comme des citernes sombres où tremblent les étoiles, la prédestinaient à ce rôle où elle a pu se livrer tout entière. Elle dit juste, et je ne crois pas qu'on puisse avoir plus de naturel, de sincérité, plus d'espièglerie, s'incarner aussi complètement dans un autre personnage»...

Après le *Friquet*, dont la carrière fut magnifique, me voici aux Variétés, pour cette triomphale *Revue du Centenaire*, de P. L. Flers, Paul Gavault et Eugène Héros, où Samuel «le Magnifique» prodigua la plus fastueuse de ses mises en scène. Je représentais tour à tour une «élève du Conservatoire», «la Désenchantée de Loti» et la «Matchiche». La distribution, étincelante, comme toujours, réunissait les noms prestigieux de Germaine Gallois, Spinelly, Brasseur et Max Dearly, que je retrouvai là, pour la première fois depuis la Scala. Max Linder qui n'avait pas encore tâté du cinéma, alors à peine balbutiant.

Une de mes plus grandes joies : mon engagement à la Renaissance, dirigée par le grand comédien Lucien Guitry, pour jouer à ses côtés *les Hanneçons*, de Brieux, avec ces prestigieux artistes qu'étaient Guy et Arquillère ! Le rôle me plut tout de suite, mais c'est la confiance que me témoignait mon illustre directeur et partenaire qui m'emballa le plus.

L'année suivante, je créai, aux Capucines *Le Coq d'Inde*, une délicieuse opérette-bouffe de Rip – alors un moins de trente ans ! – et Claude Terrasse, avec Mérindol, Alice Bonheur et Charles Lamy... Et ce fut, pour les journaux l'occasion de reparler de «mon corps onduleux et lascif» et de «mes longs yeux égyptiens»...

Hélas, en faisant le tour des ans enfuis pour y glaner ces quelques notes, je m'aperçois que s'allonge encore, aux noms que j'évoque, la liste de ceux qui ne sont plus, quelques uns nous ayant quittés tout récemment : Lucien Guitry, Max Linder, Guy, Samuel, Claude Terrasse, Mérindol, Eugène Héros, Brasseur, Alphonse Franck, Nozière, P. L. Flers, cette délicieuse

Gyp !... Dououreux palmarès de la mort, aveugle et impitoyable sélection par quoi, lorsqu'on remet un peu d'ordre dans ses souvenirs, pour si peu lointains qu'ils nous paraissent, il semble que l'on effeuille, au mur du passé, tin calendrier funèbre, dont chaque page s'envole en arrachant un nom qui nous fut cher...

MON VOISIN

Avenue des Champs Elysées, j'avais un voisin charmant : Paul L... Il habitait avec sa mère un hôtel particulier, dont elle occupait les deux premiers étages, ayant relégué son fils au troisième, le dernier. Cette ravissante demeure était mitoyenne de la mienne qui abrite actuellement les automobiles Renault ; c'est une des rares qui subsistent encore de l'harmonie, chaque jour plus fuyante, de cette voie unique. Les autres, hélas, disparaissent peu à peu, pour faire place à ces blocs modernes, casernes affreuses, sans intimité, comme sans grâce !... Ah ! Comme on se rend compte, en comparant leurs architectures, des différences de mentalité entre deux époques pourtant si proches l'une de l'autre !...

Paul !... que notre voisinage me faisait rencontrer souvent, s'était pris pour moi d'une fervente amitié. Peut-être son sentiment était-il en réalité plus tendre, mais il se gardait de le manifester. Ce garçon, du meilleur, monde, était spirituel et fin ; je n'avais aucune raison de ne pas le trouver charmant. Nous sortions souvent ensemble, avec une bande de ces amis sûrs et corrects, comme on en avait alors. Son plus vif désir eût été de me recevoir chez lui, mais sa mère s'y fût opposée. Non point, certes, que l'excellente femme, pour intraitable qu'elle se montrât sur les principes, nourrît la moindre prévention contre le monde artistique ; seulement j'étais, parmi les comédiennes en vogue, celle qu'elle jugeait la plus susceptible de donner de l'inquiétude aux familles... trop de sex-appeal, comme on dit maintenant. Ces dignes personnes avaient pareillement tort, mais je n'y pouvais rien : cataloguée femme troublante, je subissais les effets de cette réputation, quelque excessive qu'elle fût.

Je finis cependant par rendre visite à mon gentil voisin ; il avait imaginé un mode poétique et charmant de correspondance : quand le vestibule du petit hôtel était parsemé de pétales de roses, cela signifiait «Maman est sortie, vous pouvez monter».

Un jour, la fantaisie me prit de lui jouer un four... Il venait à mon intention de joncher de fleurs son seuil ; je grimpai à pas de loup jusqu'à son troisième étage. Là, au lieu de frapper, je me faufilai et me cachai derrière une petite porte que j'ignorais être celle de la salle de bains. Je n'y étais pas depuis deux minutes que mon voisin en sortit nu comme un ver...

Comme lorsque je jouais à cache-cache, je poussai un cri avant qu'il m'eut aperçue et m'écriai : «Ah ! Là là ! Ousqu'est mon mât de cocagne !» Je n'en avais encore vu que sur les places foraines à Rovigo et à Mustapha...

Le plus drôle c'est que ce fût moi la plus attrapée. L'histoire avait fort amusé Paul L... qui s'empressa de la conter à ses amis ; j'étais d'ailleurs la première à en rire.

Bien qu'il eût à peine dépassé vingt ans, mon charmant voisin était presque complètement chauve ; avec son esprit habituel, il s'en amusait, tout le premier. Une après-midi, nous étions en bande au Pré-Catelan ; un des Rothschild y arriva :

- Tout de même, murmura Paul L..., ça ne le gênerait pas, celui-là, de me donner quelques-uns de ses millions... Je n'en demanderais pas beaucoup : un par cheveu... Je n'en ai plus que trois !

Il écrivit plus tard des œuvres délicieuses : *Les Jouets de Paris... Bise*. Il m'envoya celui-ci avec, comme dédicace : «Bise, à Polaire»... Et puis, les années ont passé... La dernière fois que j'ai rencontré Paul L... c'était au casino de Saint-Raphaël, quelque temps avant mon désastre... Je ne l'ai plus revu !... Qu'est-il devenu ?... Se souvient-il seulement de la confiante amitié qui nous unissait ?... Tout cela s'est peut-être envolé avec ses trois derniers cheveux.

YVES MIRANDE ET «MA GOSSE»

La «Valse chaloupée» avait, en 1907, fait courir tout Paris au Moulin Rouge, dans la *Revue de la Femme*, de Lucien Boyer et Bataille-Henri. Ce dernier, qui signait alors, selon son état civil, Henri Bataille, était en butte aux protestations du dramaturge Henry Bataille – dont on venait précisément de créer, à la Renaissance, ce même «Scandale» qu'a récemment repris la Porte-Saint-Martin – et qui prétendait interdire à son jeune homonyme l'usage public des noms et prénoms auxquels il avait droit. Des lettres aigre-douces avaient été échangées ; le revuiste, néanmoins, pour témoigner à son brillant confrère la respectueuse admiration qu'il lui portait, s'astreignait, à demeurer courtoisement correct. C'est ainsi qu'il lui écrivit un jour : «On ne se trompera jamais, voyez-vous entre nous deux. En ce qui vous concerne, nul n'ignore que votre nom de Bataille n'est pas un nom de guerre, mais qu'il est synonyme de victoire...» A quoi l'auteur de la «Marche Nuptiale» répondit aussitôt : «Vous vous trompez vous-même, Monsieur ; Victoire, c'est le nom de ma bonne !»... L'autre préféra ne pas insister et décida, à partir de ce jour, de signer Bataille-Henri.

Ce petit point d'histoire fixé, j'en reviens à la vogue que le succès de la «Valse chaloupée» venait de redonner au monde des apaches. A dater de là, on en vit partout : pas de revue sans ce que l'on appelait «la scène du bouge», où l'on produisait des personnages, des couplets et des danses pareillement crapuleux. C'était la folie du jour, et Francis Carco ne faisait encore que balbutier innocemment dans la littérature ! De même que Nozière avait songé à railler la comédie tragico-romantique. Yves Mirande, qui s'était déjà brillamment signalé par plusieurs petits actes gais, entreprit, le premier, de tirer des effets comiques de cet engouement pour les «mecs» et les gigolettes. Son humour paradoxal, dont il avait déjà témoigné tant de fois, faisait qu'il était le seul à pouvoir risquer une semblable satire ; jusque là, ses pièces les plus amusantes évoluaient autour de la mort : *Octave*, qui eût pu s'appeler le Mort vivant, *Le petit trou pas cher*, dont toute l'action se déroulait dans un caveau de famille, au Père-Lachaise, et, plus tard, cet exquis *Pour vivre heureux*, en collaboration avec le regretté André Rivoire, et que créa si finement le délicieux comédien Abel Tarride, devenu directeur de la Renaissance.

Dans *Ma gosse*, il mettait donc en scène ces amateurs de bouges, choisis dans la plus haute société. Ils assistaient, mi-inquiets, mi-pâmés, aux discussions entre filles et marlous, heureux de les frôler, les invitant même à leur table, et ravis de se faire bousculer par un «taulier» brutal et grossier. Cela se terminait par une violente bagarre : les couteaux luisaient sous les lampe fumeuses, un «mec» tombait, ensanglanté, sur qui se précipitait sa «gosse», hurlante et désespérée. Les gens du monde, incapables d'en supporter davantage, fuyaient sans même ramasser leur monnaie... Aussitôt, le ton changeait à l'intérieur du bouge : les barbeaux et les radeuses redevaient subitement de bons petits bourgeois rangés, venus là pour gagner leur vie. Le mourant se relevait et s'époussetait soigneusement, la «môme» parlait de son audition du lendemain à l'Odéon, tandis que le «taulier» offrait à ses artistes de les reconduire en auto. Rien ne manquait à cette troupe de figurants-apaches, pas même la «nièce» classique désormais : la Boiteuse, que jouait Footgers, avec une verve irrésistible. Chaque fois qu'il entrait en sautillant, criant : «Mon Dieu, qué malheur !» j'avais peine à ne pas rire en évoquant Titine, la fleuriste de Marseille. Je tenais le rôle, adorable et multiple, de la «gosse» ; c'est là que je lançai des couplets devenus fameux par la suite :

J'aim.' pas les typ's qu'a des manières

à fair' du flafla...

Lorsque j'eus, plus tard, à faire un tour de chant, dans quelque gala, j'y incorporai cette chanson, qui fit fureur, et me valut un soir une aventure grand-guignolesque dont je garde encore le souvenir, et que je conterai en temps voulu. Les deux marlous qui se battaient pour moi étaient ce pauvre Gaston Sylvestre, fils de mon ancien directeur, un garçon pourri de talents, que la mort enleva en quelques jours à la fleur de l'âge, et Fernand Rivers qui préside maintenant aux destinées de l'Ambigu. Parmi les gens du monde, il me semble piquant de souligner la présence de Charles Cluny, qui s'initiait par la vie des planches à son métier d'auteur et dans la figuration, de Raoul Marco, qui est devenu un de nos meilleurs comédiens.

Le succès qui accueillit cette bouffonnerie, créée au Moulin Rouge, en août 1909, nous stupéfia nous-mêmes : ce fut une révélation ! C'est à cette occasion que, pour la première fois, un acte se trouva intercalé dans une revue sous le nom de sketch, dont on a, depuis, quelque peu abusé. Par exemple, loin de calmer le furieux snobisme qui m'attachait à ce monde trop spécial, plus fait pour les tribunaux que pour le théâtre, *Ma gosse* parut ranimer cette aberration : on le joua partout, même en Angleterre, on en tira un film, fort bien accueilli... Vingt ans durant, ce fut une frénésie de couplets à la gloire du «mec» et de la «racleuse», le triomphe des «bâches» et des foulards rouges. Une littérature particulière se créa peu à peu, qui célébra, elle aussi, le «rade» et le «tapin» et, enfin, la musique s'en mêla, donnant le jour à ces obsédantes javas, qui n'ont pas encore, actuellement, fini de tourbillonner. Le plus drôle, c'est que Mirande, sans s'en douter, fut un précurseur : maints cabarets de filles que l'on montre aux bourgeois en goguette ou aux étrangers, ne sont que, des spectacles organisés, qu'on règle et qu'on répète comme une pièce.

Mirande, âme créatrice et prodigue, a semé ainsi mille idées, voire des actes charmants qu'il n'a jamais signés, mais qui ont fait la fortune de quelques autres : tout le monde n'est pas aussi insouciant que lui. C'est le meilleur cœur du monde, trop peut-être, car il n'a jamais su dire non à qui que ce fût. Ainsi a-t-il parfois, semé à son insu des espoirs qui ne devaient jamais se réaliser... Ah ! Mirande ! Mirande ! Quel ami charmant !... Charmant et terrible ! Lorsque, l'an dernier, il revint d'Hollywood, triomphateur somptueusement pourvu de dollars, il apprit la ruine qui venait de s'abattre sur moi. Il m'offrit un chèque... J'aurais préféré un rôle... Il doit d'abord m'en confier un. Il m'en a donné sa parole... mais comme dit

Colette : «Polairre charrmante, comme il n'en a qu'une, il faut bien qu'il la reprenne pour la donner à d'autres...».

Ah ! Mirande ! Mirande !...

QUELQUES AUTEURS, QUELQUES PIÈCES

Par quel étrange concours de circonstances fus-je demandée un jour pour aller, entre deux trains, jouer à Biarritz, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, le rôle de Suzanne de Villiers ? Toujours est-il que Nozière ; qui se trouvait là par hasard, assista à la représentation. Après le spectacle, il confirma l'appréciation encourageante qu'il avait émise à mon propos pour «Claudine» ; quelques jours plus tard, il écrivait que, sincèrement, à cette époque, il ne voyait pas, à la Comédie-Française, une artiste susceptible d'interpréter, avec les infinies nuances qu'il exigeait, ce personnage de l'espiègle et mutine petite-cousine de la Comtesse de Céran. Je lui vouai une gratitude éperdue, quoique je n'eusse jamais nourri la moindre ambition d'entrer dans la Maison de Molière. Certes, s'il n'avait été question que de passer par le Conservatoire, j'eusse volontiers sacrifié quelques années à y travailler d'arrache-pied ; cela n'eût pas manqué de m'aider à parfaire une éducation intellectuelle jusque-là abandonnée à mon seul instinct. J'étais encore assez jeune pour n'avoir pas à redouter que le temps consacré à ces études nécessaires fût perdu pour mon avenir. Seulement, je n'ignorais pas que le chemin à parcourir, loin d'être aussi droit qu'on le souhaiterait, comporte trop souvent de surnois sentiers de traverse. Dans mon cas, mes précédents séjours au music-hall, les potins qui avaient entouré la création de «Claudine», sans parler de ce fameux «masque» que l'on continuait à évoquer, n'eussent fait qu'aggraver les choses. Les encouragements flatteurs d'hommes éminents comme Lucien Guitry ou Nozière suffisaient donc à me persuader qu'en dépit des racontars, je n'étais pas sur une trop mauvaise voie.

Je n'avais cependant qu'un mot à dire pour m'assurer de précieux concours, de puissants appuis parmi la foule des adorateurs qui s'obstinaient autour de moi. L'un d'eux, notamment, futur potentat de la République, me poursuivait d'assiduités qui, par simple impression, m'étaient pénibles. Gros, brun, boursoufflé, il dirigeait une feuille, aujourd'hui disparue, et avait débuté dans la politique avec deux millions de rentes ; ainsi m'offrait-il à la fois la force de son argent et celle de son influence, déjà grande. Sans prétendre que je devinais, à cette époque, la lamentable fin qui devait terminer sa carrière d'abord éblouissante, un obscur instinct me fit repousser cependant cet homme, qui me faisait l'effet d'un monstre, et dont le seul aspect me causait un indéfinissable malaise, que je ne parvenais pas à dissimuler. Avec l'assurance dont il faisait preuve, l'audace qu'il mettait dans la pratique de ce qu'on a appelé plus tard le système D..., je presentais qu'il parviendrait aux Plus hautes situations :

Un jour à une générale de la Comédie-Française. Pendant l'entr'acte, je m'étais jointe à un aimable groupe de critiques et de comédiens quand notre Excellence vint à passer :

- Mon cher Ministre, lui dit Nozière, permettez-moi de vous présenter notre Polaire...

Craignait-il qu'en rappelant certains détails du temps où il me serrait de trop près, je fisse trébucher sa majesté présente ? Ayant salué d'un geste rapide, il s'éloigna de nous à grands pas. Pauvre homme ! Comme il a eu tort de s'inquiéter ; c'est plutôt moi qui me serais trouvée gênée, à l'évocation de tels souvenirs, en me retrouvant devant lui ! En tout cas, je fasse certainement restée muette en sa présence, polir plus d'une raison... Il ne faut ouvrir ses yeux et son cœur que devant ceux qui sont les lumières de la vie.

Personne n'avait compris cette étrange dérobade du financier-Ministre, pas même Nozière, si perspicace pourtant. Mais il savait, parmi les artistes, discerner celles qui ne sollicitaient que son talent. Nos relations ne furent jamais obscurcies par ces arrières-pensées qui gâchent les meilleures amitiés. Il travailla pour moi, à plusieurs reprises. Un jour, en déjeunant, je lui racontais ma vie, lui parlant des difficultés de mes débuts. J'exhalais mes regrets, malgré la chance inouïe qui m'avait d'abord favorisée, de pouvoir passer franchement du music-hall à la véritable comédie. Je lui dis mon extrême lassitude d'entendre sans cesse parler, uniquement de ma taille miraculeuse, de mes yeux d'arabe et de mon teint basané.

- Comprenez-moi, lui criai-je, je suis sûre, ainsi qu'on dit en argot de métier que j'ai «quelque chose dans le ventre !»... Je voudrais «sortir mes tripes !».

La véhémence que j'avais mise à m'expliquer, l'enthousiasme qui débordait de tout mon être, firent grande impression sur Nozière ; lui au moins m'avait comprise. Avec quelle rapidité il écrivit pour moi cette *Marie Gazelle* dont j'ai déjà eu à parler. J'y retrouvai tout ce que j'avais exhalé de moi-même, certaines répliques étaient exactement les phrases dont je m'étais servie. C'était peut-être, je l'ai dit, la meilleure oeuvre de cet auteur délicieux, certainement la plus émouvante. Et lieu sait, pourtant le mal que nous eûmes à la faire jouer !

Si Nozière ne me tint aucune rigueur de n'avoir jamais voulu être pour lui qu'une camarade et une interprète, il n'en fut pas, hélas ! de même pour d'autres ! Mon rêve, après les succès du *Friquet* et des *Hannetons* eût été de créer *la Femme et le Pantin*. Je venais d'en lire le roman qui avait exalté en moi un enthousiasme délirant. Je m'étais fait de Pierre Louys une image et une opinion personnelles, à la façon un peu naïve dont les enfants se représentent Dieu ou les saints... L'auteur des *Chansons de Bilitis* nichait alors à Passy dans une sorte de curieuse tanière au fond d'un petit jardin, presque au pied de la pente abrupte de la rue de Boulainvilliers. Enfouie sous les acacias, sa demeure, avec ses marches vermoulues et ses petites vitres sournoises, ressemblait à ces gîtes campagnards et maudits dont parle Barbey d'Aurevilly.

Ma première impression sur cet écrivain de génie ?... Ah ! ces grands yeux bleus, froids, qui semblaient jeter des regards de faïence, cette nonchalance, comme efféminée, de la démarche, cette lenteur dans la conversation ! Cet homme semblait de glace, et pourtant, à chaque visite qu'il exigeait de moi, je sentais, sous cette indifférence peut-être affectée, une sourde flamme qui grandissait, m'enveloppant peu à peu, comme si elle eût voulu m'embraser, m'étreindre, me consumer. Je feignais de ne m'intéresser qu'aux progrès de la pièce :

-J'y travaille !... j'y travaille, rassurez-vous, répétait-il... Mais je tiens à utiliser tout l'apport de votre si curieuse nature... Aussi faut-il que je vous voie souvent... que je vous connaisse sous vos moindres aspects... que je m'imprègne de vous...

Je n'avais, hélas, que trop bien compris ; quel que fût mon désir de créer le personnage de Concha Perez, due je sentais si profondément pour moi, c'était devenu pour moi un véritable martyr que de me rendre à la petite maison de Passy. J'y étais pourtant admirablement accueillie, et traitée avec les plus grands égards ; j'y déjeunais souvent en compagnie de Mme Pierre Louys, femme adorable, trop belle, trop fine... Comme je me sentais près d'elle, et comme j'aurais été heureuse qu'elle me comprît telle due j'étais ! Mais

tout de même, je ne pouvais pas attendre de cette épouse torturée qu'elle ne souffrît pas de l'angoisse constante où on la tenait... C'est elle, cependant, qui me dit un jour, avec une douceur infinie :

- Que voulez-vous, il ne peut pas travailler quand vous n'êtes pas auprès de lui,.. Seulement, quand vous y êtes il ne travaille plus !..

Dans ces conditions, il était évident que la pièce, si fièvreusement attendue depuis deux ans, ne serait jamais achevée ! Et je n'y pouvais rien !.. Il n'a jamais été dans mon caractère de poser à la vertu mais, que voulez-vous quand ça ne vous dit pas ! Et puis, peut-être avais-je trop d'admiration pour l'écrivain. Arrive-t-on à aimer ceux qui vous semblent d'une telle supériorité ? Pas moi ! Une sorte de respect quasi-mystique m'étreint, en ce cas, qui me rendrait plutôt timide. Et puis, il y a des profanations que je n'ai jamais pu envisager : je suis de celles qui parent leur enthousiasme d'une auréole immaculée, conception fort éloignée des misérables lois de la nature physique... Bref, je finis par faire mon deuil – avec quelle amertume – du beau rôle un moment entrevu... Porel, qui devait monter la pièce au vaudeville, se lassa à son tour d'attendre vainement : il mit en répétition *Maison de danses*, 4 actes tirés du roman de Paul Reboux par Nozière et ce pauvre Charles Muller, une des premières victimes de la guerre...

Nous étions presque à la veille de la générale. Un beau matin, à mon appartement des Champs-Élysées, se présenta un jeune homme dont le nom, tout d'abord, ne me dit pas grand'-chose : Pierre Fraudet – qui devait, par la suite, prendre le pseudonyme de Pierre Frondaie. Il arriva comme une trombe (il arrive toujours comme une trombe) et, sans autre préambule, me dit d'un ton autoritaire (il a toujours un ton autoritaire) :

- Je viens de terminer la *Femme et le Pantin*, d'après le roman de Pierre Louys... La pièce est reçue par Gémier, et vous créez le rôle de Concha Perez... Cette pièce admirable vous est destinée : vous allez incessamment entrer en répétitions.

Je me doutais bien, parbleu, que si l'œuvre dramatique répondait aux qualités du roman, elle ne pouvait être que remarquable.

- Mais, objectai-je, vous me semblez ignorer que j'ai attendu cette puce pendant deux ans, que je répète *Maison de danses* au Vaudeville, et que nous passons dans quelques jours à peine !

Tout cela n'était pas pour l'embarrasser :

- Aucune importance ! assura-t-il, plus péremptoire encore... Vous n'avez qu'à lâcher Porel et *Maison de danses* et venir au Théâtre Antoine : on vous attend...

- Excusez-moi ; monsieur, mais je n'ai pas pour habitude de manquer à mes engagements... Faites-vous donc une raison : *la Femme et le Pantin attendra* ; voilà tout !

- A moins qu'on ne la fasse créer par une autre ! riposta-t-il rageur.

Effectivement, ce fut, on s'en souvient, Régira Badet qui joua le rôle de Concha, mais la pièce n'en passa pas moins un an plus tard. Elle eût du succès, et suscita même le blâme du sénateur Béranger, qui s'indigna que l'interprète, en dansant, osât montrer un sein nu...

Maison de danses fut créé le 13 novembre 1909 ; l'interprétation comprenait, entre autres, Aimée Tessandier et Rose Caron, Arquillère, Louis Gauthier et Lérand. Cette fois on ne me discuta plus, et j'eus quelque droit de me montrer heureuse d'une critique unanime à déclarer que j'avais «joué le personnage d'Estrella avec une passion saccadée, mais avec tous les élans, toutes les ondulations de mon corps élastique, et le perfide sourire de ma bouche peinte»...

En 1925, revenant d'une longue tournée durant laquelle je n'avais guère eu l'occasion de lire les journaux, le hasard me fit repasser dans les vieux quartiers de Passy, qui évoquait pour moi une multitude de souvenirs. Un soudain désir me prit d'avoir des nouvelles de Pierre Louys. Je sonnai donc à sa grille, qu'un grand diable de concierge vint m'ouvrir. Comme je m'informais, il m'annonça goguenard :

- M. Louys ? Voilà deux semaines qu'il est mort...

Je sursautai à cette nouvelle inattendue :

- Oh ! Ajouta dédaigneusement l'escogriffe, on allait d'ailleurs le mettre à la porte le 15 !

Une violente émotion me serra la gorge ; c'est d'une voix étranglée que je répondis :

- Il n'a pas attendu votre congé !

Ce fut là toute l'oraison funèbre de cet insolent serviteur pour l'immortel poète des *Chansons de Bilitis* !

Quant à Pierre Frondaie, bien que notre premier malentendu ait été, somme toute, plutôt grave, il ne m'en tint pas longtemps rigueur.

Il me lut un jour *Montmartre* et je fis accepter cette œuvre au Vaudeville par Porel. Il m'en confia le principal rôle, le personnage de Marie-Claire.

La pièce connut une réussite considérable c'était un peu comme une «*Dame aux Camélias*» moderne.

J'ai interprété *Montmartre*, tant à Paris qu'en province ou à l'étranger, près de sept cents fois, toujours avec un égal succès. Beaucoup de gens, même, ne séparaient plus mon nom de la pièce. «Il faut voir Polaire dans *Montmartre*» disait-on. Loin de s'en réjouir, l'auteur sembla, prendre ombrage d'une réussite, qui ne pouvait, cependant, que contribuer à la fortune de son œuvre. Il ne me pardonna pas ce qu'il considérait sans doute comme une injure à son prestige personnel ; il se laissa aller à quelques petites mesquineries, indignes de son talent, auquel, du reste, son caractère revêche a souvent nui. La dernière reprise de *Montmartre* eut lieu à la Porte Saint-Martin, quelques années après la guerre, mais, cette fois, c'est une autre qui reprit ce rôle de Marie-Claire, que je m'étais habituée à considérer un peu comme mon bien... Rencontrant Pierre Frondaie dans les coulisses du Théâtre, je lui en fis un soir le reproche amical. Je l'entends encore me répondre d'une voix bourrue :

- Hé ! Que voulez-vous, ma chère Polaire vous n'avez plus vingt ans !

Gros malin, va ! Je le savais bien, que je n'avais plus vingt ans ! Aussi ne crus-je rien devoir rétorquer à une déclaration si peu courtoise. Seulement, je m'amusais, en moi-même, à l'idée que l'interprète qu'il avait choisie pour me remplacer avait déjà mis sa fillette au inonde quand je débutai à Paris !... Je n'établis aucun rapport entre cet incident et l'insuccès notoire de la reprise ; je note seulement que Maurice Lehmann, tout nouvellement directeur de la Porte Saint-Martin, arrêta les frais au bout d'une douzaine de représentations alors qu'avant, en semblables circonstances, nous arrivions toujours à la centième, quand nous ne la dépassions pas. Maintenant, peut-être la pièce avait-elle épuisé sa vogue, ou cessé de plaire, pour je ne sais quelle impondérable raison...

Pendant que j'égrène ces souvenirs sur quelques auteurs, je reviens en arrière et vous livre cette parenthèse ; J'habitais alors mon hôtel de la rue Lord Byron à la fin de 1913, lorsque je reçus la visite d'un secrétaire de Gabriele d'Annunzio ; il me dit que j'intéressais beaucoup le Maître et que celui-ci souhaitait l'occasion d'un entretien. Deux ou trois jours plus tard, l'illustre écrivain me fit, en effet, l'honneur de sa visite. Il me parla longuement d'une pièce qu'il projetait, assurait-il, d'écrire pour moi : *la Hache* et nous devisâmes assez longuement. La conversation avec lui était du reste agréable et d'autant plus facile que je me bornais à l'écouter : il ne s'interrompait que fort rarement, mais c'était un charmeur. Peut-être ne trouva-t-il pas dans le tour que prit notre entrevue l'issue qu'il espérait... En tout cas, on joua, la saison suivante, son *Chèvrefeuille* à la Porte Saint-Martin, sans que j'eusse même entendu parler de la distribution.

J'ai rencontré à nouveau Gabriele d'Annunzio vers la fin de la guerre, dans l'avenue des Champs-Élysées. Il me parut toujours aussi jeune, aussi expressif et pareillement enthousiaste, comme le sont les Italiens en général et cet étonnant génie en particulier...

«LE VISITEUR»

Un soir d'hiver, à l'occasion d'un gala de bienfaisance, j'allai au théâtre de Belleville chanter mes refrains trépidants avec une chanson que j'avais créée dans *Ma Gosse*, écrite sur la musique déjà populaire de «J'ai perdu ma gigolette».

*J'aim' pas les typ's qu'a des manières
A faire du flafla,
C'qu'il m'faut, c'est l'rôdeur de barrières
Un gonz' qui soit là !
Pas b'soin qu'il m'dis' des sucreries
Sur mes chass's, mes tifs
J'veux qu'il m'empoigne et qu'on s'marie
Sur l'herb' des fortifs...*

Pour le public que j'avais devant moi, c'était exactement ce qu'il me fallait : parmi quelques boutiquiers du voisinage, des pierreuseuses fardées, couvertes de bijoux en toc, des gars en casquette et espadrilles, «des vrais de vrais» et des marchandes de quatre saisons. Assistance houleuse, vibrante, d'un enthousiasme communicatif...

J'étais passée à la fin du spectacle et je me hâtai de revêtir ma toilette de ville. Brusquement, la lumière s'éteignit dans ma loge : panne d'électricité. Dans le noir, j'eus toutes les peines du monde à rassembler mon attirail de scène, mon sac, mes bijoux. J'en oubliai même de reprendre ma musique. J'avais avec moi une gentille camarade : la petite Kersaint. Peureuse, elle frissonnait déjà en invoquant le froid pour s'excuser et croisait nerveusement, sur ses épaules maigrichonnes, un léger manteau.

Le théâtre se trouvait au fond d'une cour, qu'il nous fallait traverser pour atteindre la grille, sur la rue de Belleville. Tout était plongé dans la plus profonde obscurité, réserve faite de deux pâles réverbères, d'ailleurs mis en veilleuse depuis un moment. Avec cela, un opaque brouillard nocturne où les moindres ombres prenaient un aspect fantasmagorique, et vous pouvez penser si nous étions à notre aise !

Traînant ma compagne qui claquait des dents, j'atteignis enfin la rue à tâtons ; j'avais noué autour de ma taille mon fameux collier de diamants de Cartier : sept rangs, de quarante-deux centimètres.

J'abordais hâtivement la pente, assez raide, qui mène aux boulevards extérieurs, avec l'espoir de rencontrer un taxi attardé, car ils étaient plutôt rares dans ces parages. Soudain, un coup de sifflet strident déchira la nuit ouatée, et d'autres y répondirent, tout autour de nous...

Quatre ou cinq silhouettes surgirent de la brume, et s'approchèrent : nous étions cernées. La malheureuse petite Kersaint, crevant littéralement de peur, murmurait déjà des implorations ; je lui serrai les doigts à les briser :

- Tais-toi, soufflai-je.

Un grand gaillard, ce qu'on appelle là-haut le «gars bien balancé» s'était planté devant moi, sa casquette rabattue sur les yeux et me considérait en riant silencieusement. Impétueusement je m'élançai vers lui :

- Oh ! m'écriai-je, quelle veine ! Vous tombez à pic ! je vous reconnais : je vous avais remarqué tout à l'heure, au théâtre ; vous étiez là-haut, dans le coin...

Je parlais plus précipitamment, que jamais, avec de grands gestes ; il me regardait toujours fixement mais, maintenant, campé devant moi, il nous empêchait d'avancer :

- Je ne suis pas tranquille, dis-je, avec ces types, derrière nous... Secourez-nous, hein ?... Vous avez l'air d'un bon zig, vous : j'ai deviné ça tout de suite... Accompagnez-nous, que nous trouvions un taxi !

Visiblement, mon petit discours l'avait surpris : maintenant, il semblait réfléchir. J'en profitai pour m'élançer en avant : mais les poursuivants avaient l'œil : ils bondirent sur nos talons et nous nous mîmes, un groupe suivant l'autre, à dévaler la rue de Belleville au triple galop. Je sentais les regards de torts ces gaillards hypnotisés par mes bijoux avec des ricanements goguenards, ils gagnaient du terrain, et je les sentais déjà sur moi. Une brève discussion s'était engagée dans mon dos :

- Oh ! ça va, glapit soudain une voix traînarde, passe la main, toi !... La poule va se débîner !...

Le boulevard de Belleville était en vite ; il y avait encore du monde dans les cafés illuminés, mais je me doutais que leur clientèle ne m'eût été, à pareille heure, d'un secours très efficace. Je me retournai vers celui que j'avais interpellé, et qui me semblait parler en chef :

- Tiens, vieux, lui dis-je, voici ma carte... Viens me voir un jour à la Scala où je joue la revue je te ferai placer, et nous bavarderons... Je te recevrai avec plaisir...

Haletantes, bondissantes, nous courions toujours ; je les entraînai tous à ma suite, sans cesser de leur tenir mille propos que je me forçais à rendre joyeux... Mes plaisanteries devaient pourtant sonner à faux !... Un taxi passa, rapide comme l'éclair, d'un cri aigu je le hélai... Il avait à peine eu le temps de ralentir que j'y avais poussé ma compagne, m'installant précipitamment à ses côtés. La voiture ne s'était même pas arrêtée qu'elle nous emmenait déjà... Nous disparûmes aussitôt tandis que, par la portière, je faisais de la main des derniers signes d'adieu. La petite Kersaint tomba raide inanimée et j'eus toutes les peines du monde, avant de la reconduire chez elle, à lui faire reprendre ses sens dans une pharmacie du faubourg Montmartre, heureusement «ouverte toute la nuit»...

Le gars ne manqua pas de se rendre à l'invitation que je lui avais faite : c'était un fort beau garçon, solidement râblé, et qui s'exprimait, quand il abandonnait son argot du faubourg, avec une sincérité qui me surprit : un dévoyé, très certainement. Il en arriva à m'attendre chaque soir à la sortie ; sans doute entendait-il se faire payer la protection qu'il nous avait assurée ; seulement ce n'était pas de l'argent qu'il attendait de moi. Je le traitai avec une gaîté un peu agressive, mais, au fond, il m'inquiétait d'autant plus qu'aucune de mes manœuvres ne parvenait à l'éloigner. Puis, il se mit à m'écrire ; je dois reconnaître que ses lettres me troublaient parfois, assez étrangement. Il me parlait de sa vie manquée, assurant qu'il fût devenu un autre homme si quelqu'un se fût occupé de lui ; une femme, à défaut d'une famille, qui lui avait manqué trop tôt... Mais il dût se rendre compte de l'effet qu'il

avait produit sur moi, et soudain, il se fit, maladroitement, plus pressant : aux prières succédèrent les reproches, les injures, les menaces arrogantes... Il en vint à rire soumettre de véritables ultimatums... Alors, non sans avoir longtemps hésité, j'avisai un soir le commissaire de police de service... Nénesse n'insista plus, et j'ignore, depuis ce jour, ce qu'il est devenu... Puisse-t-il, ma foi, avoir enfin trouvé une femme susceptible de le comprendre.

Cette angoissante aventure, où je connus toutes les émotions, me fournit, plus tard, le sujet d'un sketch, qui s'intitula «Le Visiteur» et que je jouai en Angleterre et en Amérique avec le plus grand succès...

«AU PAYS DES DOLLARS»

Après mes créations de *Maisons de Danses* et de *Montmartre*, au Vaudeville, M. Butt, directeur du Palace de Londres, me demanda d'aller jouer chez lui un sketch de mon choix. Je pensai aussitôt à *Ma Gosse*, mais une artiste anglaise, miss Melon, en avait, je ne sais trop comment, acquis le privilège – que Mirande m'avait cependant promis. – Je dus donc chercher autre chose, et c'est là que l'idée me vint de porter à la scène l'anecdote du Théâtre de Belleville que je viens de raconter, et que Georges Baud adapta très adroitement. J'aurai lieu de revenir sur ma vie à Londres, car j'y fis, par la suite, un nouveau séjour dont j'ai gardé mille souvenirs, émus et charmants. Cette fois, avec *Le Visiteur*, je ne passai guère qu'une quinzaine dans la capitale anglaise. J'y fusse, certes, demeurée davantage, car les propositions d'engagements ne me manquèrent pas mais, dès le premier soir, un succès triomphal ayant accueilli mon début, l'impresario américain Maurice Gezt était venu m'offrir pour les Théâtres Hamestein, à New York, un contrat des plus avantageux que j'avais, ma foi, presque aussitôt accepté ; je devais donc rentrer sans retard à Paris pour y préparer cet important voyage. La tournée en Amérique était alors le rêve de toutes les vedettes françaises. La réussite assurait en effet aux élus, en plus de revenus financiers mirifiques, une consécration quasi-universelle. Les journaux de l'époque fulminaient contre de telles exportations, où ils ne voulaient voir que des appétits de lucre ; peut-être, cependant, a-t-on eu tort de négliger l'intérêt de propagande qui pouvait résulter de belles représentations françaises à l'étranger. Pour moi, je ne prétendais guère à exercer une influence diplomatique dans les rapports internationaux ; j'étais simplement résolue à faire de mon mieux pour demeurer digne de la confiance que le public, maintenant, nie témoignait sans réserve. C'est dans cet état d'esprit que je m'embarquai...

Ah ! cette arrivée à New-York ! La fameuse statue de la Liberté me fit d'abord l'effet de la bonne hôtesse qui, sur le perron d'une auberge villageoise, accueille des voyageurs attardés on élevant une lanterne au-dessus de sa tête. Une centaine de reporters se trouvaient au débarcadère ; c'est inouï ce qu'il y a de journaux en Amérique ! En attendant de descendre à terre, je jetai un premier coup d'œil autour de moi les quais de ce port gigantesque s'étendaient à perte de vue, et j'eus l'impression qu'ils se prolongeaient au delà de l'horizon : je devais bientôt apprendre qu'ils dépassaient 40 kilomètres de longueur ! En débarquant, encore ahurie par le voyage, par les mille bruits qui emplissaient l'air d'une inlassable rumeur, on me déclara que toutes mes malles étaient retenues à la Douane, dont les bureaux occupaient un vaste immeuble.

Je protestai, mais l'on m'assura que mes bagages me seraient rendus en temps utile ; j'ai su, quelques heures plus tard, que c'était là un des moyens fréquemment employés par les impresarii transatlantiques pour que les journaux ne manquent pas de parler de la vedette attendue...

Cette ville immense, avec ses gratte-ciel de quarante étages dominant des maisons qui en avaient à peine dix, ou deux, me fit comme première impression celle d'un peigne gigantesque auquel il eût manqué des dents. Dans une auto d'une proportion invraisemblable, même pour l'époque, j'arrivai enfin au théâtre. Un nouveau sujet d'étonnement m'y attendait :

L'usage était déjà, en Amérique, pour attirer l'attention sur une artiste, de répandre à son propos les histoires les plus abracadabrantes, et de l'affubler d'un titre propre à frapper

l'imagination. Comme maintes comédiennes ou cantatrices avaient déjà été appelées la «belle» par-ci, la «belle» par-là, on n'avait rien trouvé de mieux que de m'afficher, en lettres énormes, avec ce qualificatif :

THE UGLIEST GIRL IN THE WORLD
(*La jeune fille la plus laide du monde*)

simplement !

Sans songer à me froisser de cette trouvaille, qui enrichissait du moins mon maigre vocabulaire anglais, je fis cependant remarquer qu'elle me semblait tout aussi prétentieuse que celles qu'elle remplaçait : nul n'est jamais le recordman d'une qualité ou d'un défaut. Mais ce qui me causa, par exemple, autant de stupeur que de franche rigolade, ce fut de voir comment on me présentait sur ces placards. Imaginez un gros édredon de plume, serré au maximum en son milieu par un fil, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de cette ridicule image de l'impresario, supposant que ma taille, seule, était d'une circonférence inusitée, avait fait dessiner le reste dans la normale des femmes de l'époque, celles, comme disait la chanson, qui avaient «de ça et de ça !...» Le haut de mon corps rappelait Jeanne Bloch, et le bas évoquait nos plus robustes percheros !

Le directeur m'assura que c'était là une publicité fructueuse, dont la location s'était brillamment ressentie. De fait, bien que le prix du fauteuil ait été porté à 60 dollars, la salle fut, le soir, pleine à craquer. Pensant brusquement à cette épithète de «femme la plus laide», j'eus l'idée soudaine de me présenter d'abord en tournant le dos au public ; je ne sais s'il devina mon intention, mais cette tactique eut un effet certain : avant que je me fusse montrée, des applaudissements éclatèrent. Enfin, je me retournai, et descendis à la rampe pour le salut d'usage ; alors, ce fut du délire : je n'exagère rien en assurant que les exclamations m'empêchèrent, pendant plus de dix minutes, de placer le moindre mot !

Fouettée par l'extrême bienveillance de cet accueil, je jouai mon sketch – où Georges Baud et Mlle Dinard me donnaient la réplique – avec ma plus vibrante sincérité ; tour à tour féline, autoritaire, suppliante, peureuse, angoissée, joyeuse ou désespérée, je me prodiguai, de tout mon cœur. Si la femme était laide, du moins voulais-je témoigner que je pouvais donner à un public les émotions qu'il attendait de l'artiste. Le résultat dépassa mes espérances ; dès le lendemain les journaux étaient d'accord pour dire : «*Est-elle belle ou laide, grosse ou mince ? Nous ne le savons pas, mais nous sommes sûrs d'une chose : depuis Sarah Bernhardt, c'est la plus émouvante artiste française que nous ayons vue !... Elle est d'une souplesse extraordinaire : elle chante, elle danse, et nulle chanteuse, nulle danseuse ne feraient mieux !...*» Les spectateurs, eux, avaient tout de suite protesté contre l'étrange publicité qui m'était faite : «*Ça, disaient-ils, la femme la plus laide ? Elle a des yeux splendides, et le visage le plus expressif du monde !*» Du coup, les fameuses affiches de l'édredon noué en son milieu disparurent ; on les remplaça par d'autres, hâtivement exécutées, où l'on me représentait avec une silhouette tout de même plus vraisemblable. Engagée pour quinze jours, je jouai à New-York pendant douze semaines ; à six mille francs par jour. Le directeur n'eut pas à se plaindre : la salle était comble aux deux représentations quotidiennes. L'après-midi, en effet, le spectacle se déroulait dans le théâtre, tandis que le soir, on le donnait sur le «roff», sorte de vaste terrasse aménagée en jardin. Une véritable ferme s'étendait autour de l'établissement où, parmi le public, vaches et poules s'ébattaient en liberté. On trouvait cela fort amusant.

Bientôt, les invitations commencèrent à pleuvoir, ce qui me procura, outre quelques agréables distractions, le plaisir de connaître un peu cette immense cité et l'occasion d'en observer les habitants.

La société me conviait, et les gens, pour peu qu'on leur fut sympathique, prodiguaient la plus charmante amabilité. Les Américains, les gens arrivés par eux-mêmes, sont simples et ne s'embarrassent pas de nos mondains protocoles. La fortune, d'ailleurs, est souvent éphémère, là-bas : tel milliardaire sera gueux demain, et tel mendiant peut devenir «roi» de quelque chose. Ils trouvent tout cela normal, et la richesse ne les impressionne nullement. Les Schweister qui étaient les Rotschild de là-bas, et Adolf Pawenstead – cet Allemand dont on parla tant pendant la guerre – se disputaient la faveur de me distraire. Ils n'avaient pas été longs à remarquer ma prédilection pour les roses rouges, et m'en envoyaient chaque jour plusieurs corbeilles, qui luttaient de magnificence. A leur première visite, je les reçus, ensemble, dans ma loge ; je devrais dire : mon appartement. Au lieu du réduit étroit, et si souvent malsain, qui porte ordinairement ce nom dans trop de théâtres de chez nous, j'avais, en effet, une loge extrêmement vaste, à laquelle étaient adjoints un grand salon et une salle de bain. Cette dernière pièce se retrouve d'ailleurs là-bas, dans les moindres appartements, les Américains étant férus, avant toute chose, d'hygiène et de confort.

J'expliquai tout de suite à mes visiteurs, avec mon habituelle franchise, que je n'étais venue à New-York que comme artiste, sans autre pensée que celle de mes obligations professionnelles ; j'ajoutai, en riant, qu'au surplus, il y avait en France assez de beaux garçons pour qu'on ne s'imposât pas un aussi long déplacement dans le seul but d'en découvrir ailleurs. Cette sincérité, qui me parut leur plaire infiniment, les mît à leur aise ; ils n'en furent que plus empressés et se montrèrent charmants, aussi bien pour moi que pour mes camarades, que je faisais emmener avec nous le plus souvent possible. Pawenstead ressemblait à mon père, ce qui m'inclina peut-être à préférer sa compagnie. Il m'appelait sa petite princesse française. C'était un homme extraordinaire : intelligent et résolu, il avait réalisé trois fois des fortunes considérables, bientôt englouties dans de nouvelles affaires, sans se décourager aucunement. A mon sens, comme pont, beaucoup de businessmen, c'était là la vraie vie ! Les Américains, une fois libérés des obligations de leurs affaires, n'en soufflent plus un mot dans la conversation, ce qui la rend moins aride, et tout de même plus attrayante. L'épouse elle-même ne s'en inquiète pas : le mari est là pour «faire de l'argent», il en fait, rien de plus naturel. Ce sont, ainsi, des unions calmes : son business terminé, l'époux s'empresse de rejoindre sa femme au restaurant ou au club, sans même prendre le temps de changer de vêtements ; madame, elle, a eu tout le loisir de passer une robe de soirée, ce qui confère à ces couples un effet de contraste assez saisissant.

Les américains apprécient surtout la femme qui travaille, celle qui est libre, naturellement, celles qui sont mariées vivant sous la protection totale de l'époux, n'ont qu'à se promener, le soin du ménage et des enfants étant abandonné aux serviteurs. Ainsi vont-elles dans les thés, au spectacle ou quelquefois au dancing, mais sans autre but que le plaisir de danser. Elles s'y abandonnent complètement, peu soucieuses de leur cavalier ou des admirateurs qui les entourent ; comme elles ne se maquillent en quelque sorte jamais, on ne voit guère, dans ces réunions, la manœuvre de la houppette ou du bâton de rouge interrompre un bises ou une conversation. Habituees à des maris qui ne vivent que pour leur assurer une existence idéale, elles semblent dédaigner le gigolo et l'éphèbe : l'homme, à leurs yeux, doit être un «mâle», authentique, plus râblé que séduisant. Le sexe fort, du reste, m'a paru se montrer plutôt petit garçon devant les femmes. En revanche, on ne rencontre pas, dans les rues ou les lieux publics, de ces jeunes personnes isolées, accueillant ou sollicitant,

moyennant finances, la compagnie dit premier venu. Le monsieur qui s'aviserait d'aborder une femme dans la rue avec une intention galante commettrait d'ailleurs une dangereuse erreur : au premier appel de la dame offensée, un policeman accourt à son aide. Ces gardiens de l'ordre public sont de grands et solides gaillards, auxquels il ne doit pas faire bon se frotter. Ils discutent du reste fort peu, et toujours très courtoisement. Cette rigidité des mœurs de la rue ne m'a pourtant pas empêchée de rencontrer à New-York de jolies filles qui, sans plus se renseigner, s'étaient imaginé qu'au pays des dollars, le commerce de leurs charmes ne pouvait manquer de leur assurer une fortune rapide et mirifique. Elles avaient lâché Paris, vendu tout ce qu'elles possédaient, et elles crevaient de misère.

La considération que l'homme porte là-bas à la femme qui travaille est une des impressions qui m'ont été les plus agréables. D'autres constatations m'ont plongée dans un profond étonnement, à des titres variés. Les ascenseurs, par exemple, qui fournissent un service considérable, étant donné le nombre des étages, ne sont pourtant jamais en panne ; pas une fois, je n'ai vu sur aucun d'eux la fatale annonce «Arrêt momentané». Et ce n'est pas dans les hôtels de New-York qu'on vous empêcherait de vous en servir la nuit, sous prétexte que cela peut gêner le sommeil des voisins. Quant au téléphone, je fus émerveillée ; le temps de demander une communication et vous avez aussitôt votre correspondant.

Une chose, cependant, m'a péniblement choquée : la haine méprisante où les blancs tiennent les gens de couleur ; j'avoue que je n'ai pas pu m'y habituer. Un soir, au Théâtre Hamestein, arriva le boxeur Siki, qui venait de gagner son premier match ; impulsive comme toujours, je le félicitai et lui serrai la main. Quelques minutes plus tard, mon directeur me priait, en termes fort courtois, mais énergiques, de m'abstenir, désormais de manifestations semblables :

- Quelle que soit, me dit-il, votre légitime popularité ici, vous vous mettriez la ville à dos si l'on vous voyait seulement adresser la parole à un *colouredman* !

C'est cependant sous la conduite de mes compagnons habituels que je visitai le quartier chinois et le faubourg de Harlem ; réservé aux noirs ; mais j'y remarquai, effectivement, que beaucoup traitaient ces malheureux comme de véritables bêtes, ce qui me fendait le cœur. Peut-être les choses ont-elles changé : n'est-ce pas d'Amérique que nous sont venus les bruyants nègres de jazz ? J'espère que cette vogue a supprimé pour eux l'interdiction de pénétrer même dans un café où fréquentaient des blancs !

Beaucoup d'Américaines sont journalistes ; elles apportent dans cette profession autant d'audace, de désinvolture que leurs confrères masculins. Je me souviens d'une intervieweuse qui, tout en me posant quelques questions pour son article, taquinait, du bout d'un stick qui ne la quittait jamais, le bas de mes jupes :

- Je voudrais tant voir vos jambes de près ! expliquait-elle.

Curiosité féminine, ou professionnelle ? Les deux, peut-être ; en tout cas, je puis assurer que nulle arrière-pensée ne se cachait derrière ce désir, pour étrange qu'il pût me paraître.

Naturellement, je n'avais pu recueillir de telles observations qu'en courant la ville avec mes fidèles cicérons. Elle me plut beaucoup, parce qu'on y respirait largement. Elle est très belle, mais il serait puéril de vouloir la comparer à Paris : il n'y a pour ainsi dire aucun point commun. Notre capitale, riche d'un considérable passé historique, offre certes des

monuments incomparables, dont on chercherait en vain l'équivalent dans le Nouveau Monde. Mais quand on pense, cependant, que New-York n'a pas trois siècles d'existence, on ne peut qu'admirer ce qu'en ont fait ses habitants. Pour créer des bois, qui sont ravissants, ils ont tout transporté, arbre par arbre, et de fort loin, parfois : il y a là le témoignage vivant d'une volonté tenace qui force l'enthousiasme. Comme je m'étonnais devant les gratte-ciel, on m'expliqua qu'ils abondaient surtout dans la ville basse : celle-ci ne pouvant s'étendre autour de ses limites, on s'était rattrapé en hauteur ; c'est pratique. Les coins que je préférais étaient *le Central Park*, le plus beau jardin de New-York, et le magnifique *Metropolitan Museum*. Beaucoup de grands édifices publics sont un marbre blanc, comme l'hôtel de Ville de Brooklyn ; je me suis, naturellement, attardée souvent, au cours de mes promenades, sur ce fameux pont de Brooklyn, que le cinéma a depuis fait connaître à tout l'univers. A cette époque, je demeurais stupéfaite d'y voir utiliser en même temps deux voies de chemin de fer, deux routes carrossables, sans que les piétons, qui avaient aussi leur chemin particulier, en fussent gênés le moins du monde !

Par exemple, si j'évoluais à l'aise dans la haute ville, j'en aimais infiniment moins les rues tracées comme au cordeau, avec leur tracé géométrique de maison, si justement appelé «blocs». Il me semblait que de là-haut, ces quartiers devaient avoir l'air d'un damier ; c'est sans doute l'impression qu'en ont aujourd'hui les aviateurs. Que voulez-vous, pour les villes comme pour les jardins, je préfère un certain fouillis, qui jette au moins une note de fantaisie sur la monotone ordonnance de tant de choses trop pareilles...

Quelque agréable que me fût l'existence à New-York, il me fallut penser à regagner Paris... Mon départ fut magnifique : Pawenstead avait retenu pour moi le plus somptueux appartement sur le Kaiser Wilhelm II – ce fut un des premiers navires allemands coulés au début de la guerre. – Ma cabine était remplie de fleurs, de bonbons, de présents. Les Scheister m'avaient envoyé un magnifique écrin contenant le drapeau américain monté en boucle de ceinture : brillants, saphirs, et rubis... Pawenstead vint me saluer au moment du départ ; à ma grande surprise, il était accompagné d'un petit noir de quatorze ans, Jimmy, qu'il avait acheté pour moi. Jimmy, l'air mutin et éveillé, riait de toutes ses dents éblouissantes ; il portait au cou une longue chaîne au bout de laquelle pendait une médaille d'argent massif, sur laquelle on lisait : «J'appartiens à Polaire»... Pawenstead, toujours très gentleman, s'inclina pour me baiser la main, et me dit :

- Ma petite princesse, j'espère pouvoir aller bientôt vous applaudir en France... Jimmy vous remettra tout à l'heure une enveloppe : elle contient un petit chèque pour vous acheter des fleurs en arrivant à Paris... Puissent-elles vous faire penser aux amis de New-York, à qui vous laissez une si grande impression...»

Le «petit chèque» était de cent mille francs !...

Je gardai quelque temps Jimmy auprès de moi ; il riait toujours, mais il était effronté comme un page, et gourmand comme une chatte : quinze morceaux de sucre dans une tasse de café ! La vie de Paris lui troubla quelque peu la cervelle, et je fus obligé de m'en séparer... Pawenstead avait peut-être raison quand il assurait que l'atmosphère des grandes villes était souvent néfaste aux gens de couleur...

Je n'ai plus revu ce bon Adolf Pawenstead, mais je n'ai pu m'empêcher de penser à lui quand la guerre fut déclarée... Cet allemand aimait la France, je vous le jure !... Et je n'ai jamais

cessé de me rappeler mes heureux jours à New-York que j'aimais tant, et où je fus si gentiment fêtée... Quand j'ai appris la fin atroce du «baby Lindbergh», j'ai pleuré...

UN DIRECTEUR MODERNE

Après mon voyage d'Amérique, je créai deux pièces : au Vaudeville, *les Sauterelles* d'Emile Fabre – aujourd'hui administrateur de la Comédie-Française – avec Duquesne, Lérand, Louis Gauthier et Joffre. L'œuvre, qui se passait dans les milieux coloniaux d'Extrême-Orient, fut âprement discutée, et n'eut pas la brillante carrière qu'elle méritait, surtout après le remarquable effort de mise en scène qu'y avait réalisé Porel.

En octobre, au Théâtre Réjane, avec Arquillières et Capellani : *Les Yeux ouverts*, de Camille Oudinot, connurent un succès plus durable. Dans l'intervalle, Porel m'avait proposé de signer avec lui pour trois ans. Mon engagement qui comportait un dédit de cinquante mille francs, m'allouait 300 par représentation, plus un pourcentage au delà d'un chiffre de recette fixé, pourcentage qu'avec Porel j'ai toujours touché. Je tiens à préciser ce détail, mes camarades me comprendront du reste !

Le directeur du Vaudeville, qui commençait à se sentir las du labeur acharné qu'il accomplissait depuis si longtemps, s'adjoignit un collaborateur, M. Q... Ce curieux homme, très actif, entreprenant en diable, et méridional par surcroît, avait jusque-là dirigé un petit théâtre à côté (à côté d'un musée célèbre) mais il était déjà titulaire de concessions : programmes, bonbons, etc., dans presque toutes les autres salles de Paris. Il avait également créé un fructueux système d'abonnements la plupart des spectacles, qui devait aboutir, soit dit en passant au funeste «billet à tarif réduit», plaie des exploitations actuelles. Q... d'abord, endossa les contrats déjà signés pour le Vaudeville, parmi lesquels était le mien. Dès son entrée dans l'affaire, je reçus de lui un pneumatique qui commençait par ces mots :

Mademoiselle. Désormais, vous aurez deux directeurs au lieu d'un. Venez donc me voir au Vaudeville... etc., etc.

Il nie reçut fort bien, et me pria seulement d'attendre qu'il eût un rôle pour moi... Je pourrais presque affirmer que ce rôle, je l'attends encore, après vingt ans ! Je comptais, en effet, sur une convocation qui ne venait toujours pas, et le temps passait. Naturellement, je me lassais chaque jour davantage ; je fus donc trouver M. Q... mais, déjà, il ne recevait plus au Vaudeville. C'est à un autre de ses théâtres ; – peu à peu il régnait chaque semaine sur une salle nouvelle qu'il tenait audience. Là, il fallait grimper un affreux petit escalier, raide et poussiéreux, et attendre, dans un long boyau sans air et sans lumière, que cet extraordinaire directeur daignât donner signe de vie. C'est dans un pareil couloir qu'il osa, un jour, faire faire antichambre à Georges de Porto-Riche, un des plus grands génies dramatiques de ce siècle ! En arrivant là, on avait vraiment l'air d'être dans un bureau de placement : hormis ceux des subventionnés, tous les artistes de Paris doivent connaître cette curieuse «salle d'attente». J'y rencontrais chaque fois des malheureux, venus pour la dixième fois peut-être, et qui ne se décourageaient pas. J'ai toujours pensé qu'en leur infligeant ces horribles stations, on arrivait à les «avoir» par la fatigue, et à leur faire accepter tout ce qu'on voulait. Si ce spectacle m'était pénible, je ne souffrais pas moins de la situation qui m'était faite : jamais, au théâtre, je n'avais eu à solliciter un rôle, surtout quand un contrat en bonne et due forme me le garantissait ! A force d'être balancée de M. Q... à son administrateur – car *Il* ne recevait pas toujours lui-même – je finis par perdre patience. Quand on ne me répondait pas : «Le directeur est très occupé, il n'a pas le temps de vous voir», on m'objectait que les pièces acceptées ne comportaient pas de rôle de mon emploi ! A la première occasion, ma franchise la plus brutale fit connaître à M. Q... mes impressions.

Enfin, un jour, Edmond Guiraud porta le manuscrit de la *Sauvageonne*, en précisant qu'il serait heureux de m'avoir dans sa distribution il y avait un rôle pour moi ! Cette fois, il eût été difficile de m'objecter l'esquive habituelle. On monta donc la pièce, mais j'eus la sensation que le directeur ne s'y décidait qu'à regret. Par exemple, je ne suis pas encore arrivée à m'expliquer par quel machiavélisme, en dépit de mon contrat, il parvint à me faire verser à son administrateur, M. C..., une somme de douze mille francs ! Mais, enfin, je tenais à reparaître sur une scène : il y avait si longtemps que je ne jouais pars à Paris ! Et j'avais confiance dans la pièce, que je trouvais remarquable. Le sujet, fort dramatique, était passionnant : un père s'éprenait d'une jeune fille qu'il croyait sa propre enfant ; le dernier acte lui démontrait heureusement le contraire. Coïncidence curieuse : on vient de donner sur les boulevards un vaudeville nouveau, qui roule exactement sur cette même situation... M. Q... lui, n'aimait pas cette œuvre, et il ne se gênait pas pour le dire ; il le disait même un peu trop, car il en arrivait à la dénigrer systématiquement. Ce n'était peut-être pas très adroit de sa part : en cas d'insuccès, il eût été la première victime ; mais tant d'auteurs, déjà, et non des moindres, se disputaient sa porte, qu'il devait savoir comment se rattraper le cas échéant. Le désastre qu'il me semblait souhaiter, plus pour moi, peut-être, que pour l'auteur, ne se produisit ni pour l'un ni pour l'autre. L'accueil fut mieux que sympathique, et j'eus la joie personnelle de lire sous la plume d'un critique influent qui, jusque-lé, m'avait été plutôt hostile : «En bonne justice, je dois reconnaître les beaux efforts de Mlle Polaire qui, de plus en plus, se façonne et accomplit de remarquables progrès dans son art... Elle a mérité son succès, dans un personnage difficile et nouveau pour elle»... Je ne cite ces lignes que pour témoigner que mon directeur n'avait rien à me reprocher.

Bien qu'il n'eût pas choisi la période la plus favorable pour une création aussi importante (nous étions passé fin mai, en 1914), *la Sauvageonne* partait pour une carrière brillante quand la guerre l'arrêta brusquement, tous les théâtres ayant clos du même coup. Le Vaudeville, fermé le 1er août 1914, ne devait rouvrir que le 28 juillet 1917, huit jours avant la mort de directeur admirable qu'avait été Porel !... M. Q... dont j'avais la signature, reprit plus tôt ses autres exploitations, et Dieu sait s'il en avait, alors. Je retournai donc, à maintes reprises, lui demander d'exécuter mon contrat, sans même parvenir à lui arracher une promesse. Après m'être montrée exigeante, j'en arrivai à m'humilier devant lui... C'est de cela que je lui en veux le plus : j'oublierais volontiers tous les froissements que je lui dois, je ne me pardonnerai jamais celles que je me suis infligées pour lui ! Peut-être n'étais-je pas le genre de pensionnaire qui lui plaisait ? A moins, encore, que je n'aie pas compris les usages qu'il instaurait au théâtre. Bref, je finis par réclamer le versement de mon dédit ; l'homme d'affaires chez qui me fit, convoquer mon directeur – si j'ose dire – confirma l'absolue validité de mes droits... Mais je n'en jouai pas davantage. Sans s'en douter, j'aime du moins à le croire, M. Q... a arrêté net l'élan de ma carrière après tant d'efforts, chaque fois couronnés d'une réussite nouvelle ! Le plus grave est que, possédant des intérêts dans la plupart des théâtres de Paris, il me les a ainsi tous fermés, m'empêchant de gagner ma vie. Et je ne dois pas être la seule dans ce cas, hélas !

Je n'avance rien qui ne soit vrai, selon l'engagement que j'en ai pris au début de ces souvenirs. M. Q... ne saurait donc pas me démentir. Je me réserve de dire dans quelles circonstances il m'a tout de même, payé mes 50.000 francs de dédit, et la façon dont il s'en est acquitté. Pour le moment, je préfère vous narrer une petite anecdote que je, trouve, quant à moi, fort amusante. Un de mes bons camarades, fantaisiste notoire, avait monté dans une des salles de M. Q... une pièce anglaise dont il avait le privilège, où un lit tenait un

rôle important. Je savais qu'il était au pourcentage, mais qu'il réalisait, *pourtant*, des cachets appréciables :

- Comment diable fais-tu ? demandai-je.

- C'est assez difficile, en effet... Tu n'imagines pas les frais généraux qu'il faut d'abord déduire de la recette... Ainsi, la location du lit, indispensable, était facturée chaque jour à un prix qui me sembla excessif... J'ai donc acheté ce «plumard» ; je l'ai même eu à très bon compte... Eh bien, figure-toi que la location n'en a pas moins continué à figurer quotidiennement sur les frais généraux !... Tu vois d'ici ma surprise !

- Peut-être, remarquai-je en riant, faut-il mettre cela sur le compte de la négligence...

1914

Le jour de la mobilisation j'étais, je ne l'oublierai jamais, chez Lecomte, le coiffeur de la rue Daunou, rendez-vous de la plupart des gens de théâtre. Comme il était également manucure-pédicure, on y avait tout sous la main, et même sous le pied, puis-je dire. Toutefois, je restais fidèle au pédicure chinois que j'avais depuis près de vingt ans. Ces gens font preuve d'une habileté et d'une délicatesse inouïes pour soigner les pieds, et l'on conviendra que c'est là un point essentiel pour une artiste, obligée de mettre, dans une seule journée, tant de chaussures différentes, à la scène comme à la ville. Depuis le même temps, j'ai pareillement gardé la même masseuse, cette brave Joséphine, du «Hamam». Quels qu'aient été mes revers de fortune, ce sont des choses dont je ne saurais me passer, pas plus que de mon parfum personnel, chez Houbigant. Le bain quotidien ne me semble pas suppléer aux bienfaits du Hamam si je m'en prive seulement quinze jours, j'ai la sensation que la peau me pique. Sur ce point, je suis comme les Américains : l'hygiène, il n'y a que ça !... Pour les gens de théâtre, avec tous ces microbes, toutes ces poussières qui vous guettent dans les loges, les couloirs, sur scène ou dans la salle – et chez nous, surtout, où les théâtres, dans l'ensemble, sont loin d'être modernes ou simplement confortables – l'hygiène me paraît être un devoir de première nécessité. Je ne manque jamais de la recommander à mes petites camarades : «Ne négligez rien, leur dis-je, pas même les moindres recoins... Une robe de quatre sous, si l'on veut, pas de bas, ni de bijoux – surtout en toc – un bibi de rien, ou même pas de chapeau du tout, mais guerre à la poussière et aux microbes, toujours et partout !... Hélas, un tas de petites femmes ne se lavent guère qu'à la façon dont on lave une voiture un seau d'eau sur la carrosserie, hop ! voilà ! C'est sans doute à mes précautions que je dois cette félicité inappréciable de n'avoir jamais eu besoin de médecins. J'en connais plusieurs, pourtant, des plus charmants et des plus experts, mais ils ne sont pour moi que des amis. Je reviens au 1er Août, dont cette digression m'avait éloignée ; mais tout ce qui empêche de rappeler les choses tristes n'est-il pas bienfaisant ? Je me trouvais donc chez Lecomte. Soudain, une clameur indescriptible éclata dans la rue ; il y avait de tout dans ces cris de la foule : de l'angoisse et de la joie, de l'inquiétude et du soulagement, des rires et des larmes, un brouhaha tragique !

Depuis quelques jours, certes, les nerfs étaient aussi tendus que la situation extérieure, mais tout de même, bien des gens, dont j'étais farouchement, se refusaient à admettre «ce crime : la guerre» ! Lorsque je compris que la catastrophe était inévitable, malgré moi, le cœur serré à me faire mal, je criai : Ah ! non, pas cette monstruosité !... D'autres, pourtant, autour de moi, avaient reçu l'horrible nouvelle sans s'en indigner, sans en souffrir déjà ! Certains même l'accueillaient comme une délivrance !... Je ne trouve pas de mots pour exprimer ce que pressentait mon âme sensible, tout ce que j'entrevois rien qu'à ce mot affreux : la guerre !... Comme j'étais encore, cependant, loin de la cruelle réalité.

J'avais signé, l'avant-veille, un contrat pour aller jouer à Londres ; dans les circonstances où je voyais l'univers brusquement plongé, il me semblait que tout était anéanti, que la vie des hommes allait s'arrêter brusquement. Persuadés que la situation nouvelle bouleverserait les projets de la veille, je télégraphiais à M. Butt, directeur des principaux théâtres et music-halls anglais, pour lui demander si je devais partir quand même : sa réponse, quasi-immédiate, fut affirmative. Je m'embarquai donc : en arrivant à Londres, tout était changé : on ne jouait plus ! De même qu'à Paris, les spectacles fermaient leurs portes. Bien que mon voyage, un peu précipité, eût été des plus pénibles, je poussai un véritable soupir de

soulagement : au fond, je préférerais qu'il en fût ainsi. Je prévins mes camarades pour leur éviter un déplacement inutile, et je rentrais à Paris.

Au bout de quelques mois, en Angleterre comme en France, on décida de rouvrir les salles de spectacle : une importante partie de la corporation, vieillards, femmes et enfants, sans parler des artistes blessés – il y en eût beaucoup – se trouvaient dans la plus grande gêne. Et puis, ne fallait-il pas procurer des distractions aux permissionnaires et aux convalescents ? Le succès que j'avais connu à Londres avant ma tournée d'Amérique n'y était sans doute pas oublié : la direction du *Coliseum* m'offrit d'aller jouer là-bas un sketch que je venais de créer au Concert Mayol : *Agathe à Petrograd*, d'Henri Varna et Léo Lelièvre. Réjane, notre grande Réjane, se trouvait précisément clans l'établissement qui me proposait un engagement. J'ai toujours eu pour cette artiste de génie la plus profonde admiration... Elle avait débuté à Londres une semaine avant moi, et je me sentais heureuse et fière à l'espoir de figurer dans le même programme qu'elle... Mon émotion du début en fut encore accrue, mais je devais bientôt en éprouver une autre, non moins vive... Par ses maisons enfumées, la géante capitale anglaise nous apparaît déjà sombre et grise en temps normal ; à ce propos, j'ai toujours trouvé amusant que le quartier le plus noir, en même temps que le plus crapuleux soit appelé Whitechapel, («chapelle blanche»...). En 1915, cette grisaille générale me frappa davantage les choses et les gens y prenaient un aspect plus sombre ; le lourd cauchemar de la guerre pesait sur les âmes ! Un soir, je sortais de scène, quand un petit soldat – il portait pour la première fois son uniforme – se présenta dans ma loge. Il s'approcha, les yeux pleins de larmes, tendant vers moi ses mains tremblantes... Il parlait à peine le français, et je ne connaissais que quelques mots d'anglais : nous nous comprîmes, cependant, grâce à cette sorte d'impondérable langage commun aux cœurs pitoyables... Je l'entends encore balbutier à travers ses sanglots :

- Miss... *Excuse me* ! Je me suis engagé, et je vais partir... parce que *my mother* est morte, et je n'ai plus personne, que ma patrie !... Avant d'embarquer, j'ai voulu voir le spectacle du Coliseum... et voilà... ma terrible émotion, quand vous êtes entrée sur la scène... Vous ressemblez tellement, tellement à ma maman, que je suis tout chagrin... *Excuse me* !... Je n'ai pu résister... Je ne voulais pas partir sans vous voir de près, et vous dire... Vous ressemblez tellement... Oh !...

Il pleurait comme un enfant qu'il était encore : une violente émotion m'étreignit à la gorge, j'étais incapable, devant ce désespoir de gosse, de prononcer une parole.

- Tenez, reprit-il, acceptez ce petit bracelet, *please*... Ma mère l'a toujours porté... Elle me l'a remis à son lit de mort..

Se reprenant à sangloter, il me tendit un modeste cercle d'argent... J'avoue que j'ai peine à retenir mes pleurs en évoquant ce souvenir, un de ceux qui m'ont le plus profondément remuée !... Ce pauvre petit soldat est parti si vite, si vite, après m'avoir donné son humble bijou, que je n'ai même pas eu le temps de lui ouvrir mes bras, de le presser sur mon cœur, et de l'embrasser, comme j'en avais l'envie, de toutes mes forces... Je n'ai jamais revu cet enfant ; il n'eût pourtant pas manqué de m'écrire, s'il avait vécu... Aujourd'hui encore, j'en ressens lui douloureux regret... Si, du moins, j'avais pu conserver le petit bracelet de sa vieille maman ! Hélas ! n'ayant jamais osé le porter, je l'avais pieusement placé, avec quelques autres reliques, sacrées pour moi, dans ma «Villa Claudine» à Agay... Au cours du pillage auquel le Fisc s'est livré chez moi, ce pauvre bijou a disparu, avec tous mes souvenirs... Je ne puis y penser sans pleurer.

Quand je revins de Londres, la guerre, que l'on avait espérée si rapide, se prolongeait, continuant à faucher tant de jeunesse dans sa fleur. Je formai d'abord le projet d'aller soigner les blessés, aussi près que possible des champs de carnage. Mais Léon Bailby, à qui je soumis mon dessein, m'en dissuada ; il me fit comprendre que tout mou dévouement, toute ma sincérité, dont lui, au moins, ne doutait pas, seraient certainement interprétés au contraire de mon but : me rendre utile. Nombre d'artistes venaient avec moi à *l'Intransigeant*, chaque fois qu'il nous était possible, nous réunissions tout ce que nous pouvions comme lainages, pour envoyer aux petits qui étaient au front. C'est dans ces circonstances, d'ailleurs, que je pris l'habitude de ne plus porter de bas ; ceux que j'achetais alors au «Grand Frédéric», faubourg Saint-Honoré, coûtaient 45 francs la paire, avec cette somme, je remplaçais un achat, en somme inutile, par de bennes chaussettes, chaudes et confortables...

Entre temps, je continuais à donner des représentations dans les théâtres de quartiers. J'avais remonté *Claudine*, mais sans le prologue, ce qui réduisait sensiblement nos frais. Seulement, les trois actes n'étant plus alors, suffisants pour tenir honnêtement tout le spectacle, nous ajoutions un intermède au tableau de la «*Souris convalescente*» ; Marjal y chantait les plus jolies romances de son répertoire...

C'était le moment où les horreurs de la guerre se manifestaient jusqu'à Paris : les gothas venaient presque chaque nuit, la sournoise «Bertha» n'arrêtait pas ses agressions, nous vivions en perpétuelles alertes. A tout instant, c'était la fuite éperdue, la descente affolée dans les caves...

Un soir, à Belleville, le toit du théâtre se trouva transpercé à grand fracas, par un éclat de bombe. Plus de bruit que de mal, heureusement. Mais une partie du public, aussitôt épouvanté, se leva précipitamment : panique, et désordre soudain. Je m'avançais vivement vers la rampe, me forçant à sourire :

- Pourquoi ne pas rester à vos places ? Nous continuons... il n'y a pas plus de danger ici que dehors... et puis, *Mektoub* ! comme disent les Arabes...

Chacun se rassit, et la représentation put aller, sans autre incident, jusqu'à minuit. A ce moment, un nouvel ouragan de fer et de feu s'abattit sur le quartier – un de ceux qui furent le plus éprouvés en pareil cas. – Nous fûmes bloqués jusqu'à l'aube ; tout un coin de la rue de Belleville était dévasté et notre administrateur, le pauvre Barock, eut un bras arraché...

Feuillet qui était directeur du théâtre a noté sur un livre tous les détails de cette soirée tragique.

Ces émotions se renouvelèrent souvent, au cours de notre tournée dans les quartiers populaires. Un soir, au «Zénith», l'alerte survint avant la représentation, et le public s'était précipité dans le métro, où nous dûmes également descendre. Les spectateurs nous reconnurent ; très sympathiquement ils nous demandèrent, en attendant que l'orage fut passé, de donner notre spectacle dans cet abri, sous la voûte... L'invitation était cordiale, sans doute, mais je la trouvais si naïvement inconsciente qu'une souffrance atroce s'empara de moi... L'anéantissement de tout n'eût-il pas été préférable, à ce moment ?... C'est du moins ce que je pensais alors... Je ne suis pas sûre de ne plus le penser aujourd'hui...

LES BÊTES... ET LES HUMAINS

J'ai toujours adoré les bêtes : joie ou douleur, elles ont été pour moi une source infinie d'émotions. Et elles consolent, parfois, de tant de choses, dites humaines. Alors que je marchais à peine, à Rovigo, on m'avait envoyée, avec mon frère et, ma sœur, noyer dans l'oued notre petite chienne Finette, atteinte d'un mal incurable que mes parents craignaient de voir se communiquer aux enfants ; une corde solide, portant une lourde pierre, avait été nouée au cou de la pauvre bête... Pleurant dès le départ de la maison, c'est en sanglotant que nous arrivâmes à la rivière... Notre triste besogne accomplie, nous nous enfûmes, comme si nous venions de commettre un crime... N'en était-ce pas un ?... J'aurais voulu, de mes petits bras, arracher le pavé qui devait entraîner Finette dans la mort ; le torrent s'en chargea. Mal fixée, sans doute, la pierre coula à pic ; sautant, s'ébrouant en nous aspergeant d'eau, notre petite chienne se précipita vers nous, avec des jappements de joie ; pas le moindre reproche dans ses regards affectueux : de notre part, elle n'attendait rien de mal ! Bouleversée, je la pris dans mes bras et, la serrant bien fort contre moi, je l'emportai à la maison, où je suppliai que l'horrible tentative ne fût pas renouvelée...

Je n'ai jamais pu supporter la vue d'oiseaux en cage et, surtout, de fauves derrière des barreaux. Comment peut-on ainsi contraindre à l'esclavage des animaux uniquement nés pour bondir à travers les espaces. Ceux qui osent de tels sacrilèges me semblent cruellement inconscients... Dans les vieilles rues de la haute Alger, des Arabes, jadis, promenaient, en faisant la quête, d'infortunés lions qu'ils avaient aveuglés, après leur avoir arraché les crocs et les griffes. Quelle lâcheté ! Toute enfant je m'en révoltais... Les chevaux ont de tout temps excité ma pitié, surtout à Paris, qu'on a pu en d'autres temps, appeler si justement leur enfer. J'ai pratiqué l'équitation ; j'adorais ce sport, et j'aurais aimé être jockey, si l'usage en avait été admis. Les courses m'ont toujours plongée dans une exaltation frénétique ; j'y jouais, naturellement, d'abord parce que j'aimais cela, mais aussi à cause de cette fièvre que donnent l'émoi de l'arrivée. Quand les concurrents, approchant du but, se groupaient en vue de la lutte suprême, je ne me connaissais plus : je poussais mille cris, encourageant mon favori du geste et de la voix... Et quand je gagnais, par hasard, c'était du délire !... Un jour que je me trouvais en auto, sur les boulevards, je vis, près du Vaudeville, un cocher qui rouait son chenil de coups de manche de fouet ; hors de moi, je sautai de ma voiture : à coups de poings je rossai à mon tour la brute, en l'accablant d'injures...

Plus tard, à ma villa d'Agay, outre mes poules, mes canards et mes chèvres, j'ai eu jusqu'à dix-huit chiens ! Ils portaient presque tous des noms de mes chers villages d'Algérie ; naturellement, j'ai un «Rovigo». J'ai choyé aussi une guenon, et même un boa ; je vous jure que tous ces animaux comprennent, ressentent et souffrent ; pour moi, quand les bêtes deviennent méchantes, c'est que les gens se sont montrés pour elles cruels ou injustes, et elles le savent bien ! Sans doute faut-il compter, cependant, avec les instincts mauvais ; mais alors, et les humains ? J'ai une horreur particulière pour ces numéros de cirque qui exhibent des chiens savants, des ours dressés, et autres martyrs. Quelle âme sans pitié ne faut-il pas pour préparer ces monstruosité !

En parlant de boa, il me revient à l'esprit un pénible incident qui m'arriva à l'«Union des Artistes». Ce groupement donne chaque année un gala au Cirque d'Hiver ; un des organisateurs vint un jour me demander, pour la fête qu'on préparait, de faire un numéro avec un serpent ; j'acceptai doublement, à cause du caractère de mutualité de la manifestation. Ce n'est que plus tard que d'appris qu'une artiste célèbre, pressentie avant

moi, avait dû abandonner ce même projet, parce qu'elle n'avait pu se faire au contact du reptile. Celui-ci campait dans un jardin, aux environs de la place Blanche ; sa belle maîtresse, Sarah, le nourrissait et le dressait : langoureux, il s'étirait autour d'elle, délaçait lentement ses anneaux à la phrase enveloppante d'une valse lente. Je répétais chaque jour avec Sarah ; quand les choses semblaient au point, nous sautions en auto, emportant le boa, et courions renouveler nos essais au cirque. Sarah, majestueuse, déposait son serpent au centre de la piste ; elle décrivait autour de lui des cercles en marchant, lentement d'abord, puis en accélérant le pas... Paraissant alors, en fille sauvage, je prenais l'animal à pleins bras, le motif musical nous portait ; le boa dressait sa petite tête triangulaire et, se balançant en cadence s'enroulait progressivement autour de ma taille. Une fois vaincu le premier contact de ce corps glissant et, froid, je jouais, de tout mon cœur, la charmeuse de serpent.

Je suis sûre que ce numéro, si amoureuxment mis au point, eût obtenu un vif succès ; mes camarades eux-mêmes me le persuadaient, m'aidant de leurs encouragements... J'interprétais alors, au Concert Mayol, *Nocturne*, de Nozière ; le soir du gala, toute fiévreuse, je m'apprêtais à me rendre au Cirque d'Hiver quand je reçus une énorme gerbe, accompagnée d'un mot où l'on m'informait que, le boa étant malade, la présentation projetée ne pourrait figurer au programme... Quelques instants plus tard, la belle Sarah, à qui j'avais téléphoné, m'apprenait que son reptile ne s'était jamais mieux porté et elle m'avoua qu'après mon départ de la dernière répétition, un conciliabule s'était tenu à la suite duquel on lui avait demandé de renoncer à notre numéro ! Soulevée d'indignation, je bondis à la Porte Saint-Martin, où je savais pouvoir rencontrer quelques-uns des intéressés : ils étaient déjà partis pour leur gala. D'autres comédiens, la représentation terminée, se démaquillaient, prêts à s'en aller aussi. Je leur signifiai ma douloureuse surprise, criant à ces gens stupéfaits :

- L'Union, ça ?... Ah ! là là !... Moi qui m'étais donnée de tout mon cœur à la préparation de ce travail si peu fait pour moi !... J'avais été jusqu'à surmonter la répugnance instinctive que me causait l'étreinte d'un boa !... Et simplement pour mes camarades moins fortunés !

Exaspérée (Oh ! oui, j'étais bien, alors, la «bête exaspérée» dont parlait Catulle Mendès) j'écrivis sur-le-champ à celle qui – la trop naïve Sarah me l'avait révélé – avait dû être l'âme de cette vilénie :

Au moment où, après mon accident d'auto, j'étais au lit, tu m'avais déjà enlevé un rôle ; tu savais pourtant que mon unique espoir était de créer cette pièce de Nozière, que je venais de travailler pendant quatre mois avec lui !... Pourquoi, de nouveau, m'accables-tu ?... «Union»... un groupement où la jalousie sévit à un tel point ?... Et pourtant, j'avais tant d'admiration pour toi !...

De la même impulsion de mon cœur blessé, adressai encore les lignes suivantes au grand comédien qui était venu me solliciter :

Tu m'aurais demandé d'entrer dans la cage aux tigres pour ton «Union», que je l'aurais fait de tout mon cœur !... N'y aurait-il donc plus d'Union ?... Ah ! non, vraiment, je ne méritais pas cela !

Il me répondit :

Tu as en effet raison, ma chère Polaire. Viens vendredi à notre déjeuner annuel, je t'expliquerai cela... Nous avons hésité à la dernière minute ; malgré, la belle crânerie, un accident aurait pu t'arriver avec ce boa... Viens !

Je n'y allai pas.

Ah ! Seigneur ! Moi qui suis restée la sauvageonne toute simple, spontanée, telle que j'étais jaillie de mon gourbi, je n'ai jamais pu m'expliquer toutes ces complications, ces mesquineries, cette sorte de farouche lutte au couteau... Pourquoi donc ?... Je suis si heureuse, moi, quand une belle artiste triomphe, quand un couple harmonieux s'aime... Ah ! on ne m'a fichtre pas rendu la pareille !...

LE FISC !

Certain vieux magistrat, déclare Colette, assure que, dans nombre de crises, c'est souvent la victime qui a été coupable... Il se peut... Je souris, d'ailleurs, en songeant que telles de mes camarades d'une notoriété artistique incontestée, eussent sans doute mieux que moi réussi à mettre en déroute les requins pour qui je nie suis trouvée, saris la moindre méfiance, être une proie chétive et facile !...

Je voyageais beaucoup et, lorsque je parvenais à prendre quelque repos, loin des tumultes de Paris, si vains, j'aspirais à avoir un coin qui fût bien à moi. Les bords de la mer m'ont toujours attirée, et plus particulièrement la Méditerranée, mon premier berceau. Les palaces les plus confortables me lassaient ; j'avais pris en horreur ces chambres d'hôtel si pareilles qu'on croirait que c'est la maison qui a changé de place, et non soi-même. Avec cette passion que nourrissent pour leur nid les commis-voyageurs, les saltimbanques, tous les errants, ceux des palaces comme ceux des hôtels borgnes, je souhaitais une demeure qui fût, enfin, immobile !

Aussi ai-je chéri ma terre à Agay, où je fis édifier la «Villa Claudine», vaste bâtisse, voisine de celle de Maurice Donnay ; ses terrasses, que dominait au nord la route de la Corniche, surplombaient la mer au sud et à l'est. Mon domaine étant uniquement rocheux, j'y avais fait apporter, grain à grain, puis-je dire, la terre fertile de mon petit jardin où, grâce à d'incessants efforts, une flore hâtive et tropicale s'était généreusement développée. Par un sentier creusé à même les rochers, on accédait, sur une petite plage, à une grotte, enfouie au milieu d'une crique de menus cailloux bleus, roses ou gris et entourée de roches rouges. Cela me constituait un observatoire dont le point de vue était féérique ; j'y ai maintes fois assisté, à ces incendies de forêts. Certes, j'avais peu de «terrain», mais, avec tout le ciel au-dessus de moi et la Méditerranée à mes pieds, n'avais-je pas assez d'horizon et d'azur ? Ah ! qu'il était doux, là, de se détendre un peu les nerfs, surmenés par tant de pérégrinations !... C'était mon Eden, mon oasis !... J'y avais entassé, avec quelle fièvre enthousiaste, les plus chères, les plus précieuses reliques de ma vie vagabonde : sculptures, soieries et chinoiseries, mille merveilles de l'Orient ou d'ailleurs, mes livres, des autographes... Je tenais à tout cela, non pour la valeur, mais au titre des souvenirs que j'y évoquais...

Tout m'a été ravi, volé, grâce au Fisc !

Et j'offre cette douloureuse aventure, hélas rigoureusement vraie, aux méditations des citoyens français.

J'allais partir avec les tournées Barret, pour jouer *Marie Gazelle*, un de mes rôles préférés. Au moment de quitter Paris, je reçus avis du percepteur de Saint-Raphaël, m'invitant à acquitter la somme de 18.000 francs, alors que, d'après les déclarations de base, je n'étais redevable que de 1.800 francs. J'ignorais tout le mécanisme implacable de telles affaires ; je ne savais pas, notamment, qu'en la matière, la règle était de *payer d'abord*, quitte à réclamer ensuite.

Forte de mon bon droit, je ne m'attardai pas à éplucher le grimoire qu'on m'avait remis.

Je partis donc, ayant confié mes paperasses à un charmant journaliste, M. X..., attache au Palais-Bourbon et fils de Judic.

- Ne vous inquiétez pas, partez tranquille : je suis là, voyons ! me dit-il.

Il était certainement sincère en promettant, et cela me rassura. Hélas ! Cinq minutes plus tard, il n'y pensait plus. Ma confiance m'a souvent joué de ces tours cruels ; ainsi, pendant que, sans inquiétude, je poursuivais ma tournée, ceux à qui j'avais laissé le soin de veiller sur ma demeure y menaient délibérément joyeuse vie, à mes frais, bien entendu. Cinq personnes campaient dans mon hôtel de la rue Lord Byron, autant à Agay, avec ma petite ménagerie ; chaque groupe invitait, à toute occasion, des voisins, des amis, et les amis des amis, et tout ce monde faisait bombance sans le moindre respect pour les trésors confiés à sa garde ; ma «Villa Claudine» était, par exemple, tenue par une famille piémontaise, qui frottait les chaudrons avec mes draps de dentelle et ma lingerie la plus fine ; le reste allait à l'avenant ! Comme j'étais sans nouvelles, d'Agay, aussi bien que de mon percepteur, j'en pressentais une certaine angoisse.

Un coup de téléphone d'une voisine d'Agay, Mme Chollet, peintre de talent et de grand cœur, m'apprit qu'en mon absence, les agents du fisc, ayant instrumenté contre moi, s'étaient abattus sur ma demeure comme un vol de sauterelles sur des moissons. J'avais à peine le temps de me reconnaître que les journaux m'apprenaient le reste. L'excellente femme avait réussi à sauver du désastre mon portrait par La Gandara, œuvre célèbre, où j'apparaissais debout, croisant mes bras nus, mon pied aigu dans du satin rose et qui représentait une inestimable fortune ; avec un meuble rare, travail persan du X^{IV}e, richement incrusté d'ivoire, qui me venait des Sienkiewicz, c'est tout ce qu'elle avait pu arracher au pillage.

Ce qui s'était passé ? Voici : Dès mon départ, les sommations du percepteur avaient commencé à pleuvoir chez moi, en paperasses multicolores, que mon étonnant «personnel» se bornait à entasser. De sorte que, moi éloignée, nul ne s'occupant des oppositions ou autres formalités suspensives, dès que le délai minimum était écoulé, on me signifiait une menace nouvelle, que l'on pouvait, en toute tranquillité, mettre ensuite à exécution. En ai-je vu, plus tard, de ces formules obscures, que peuvent seuls comprendre les hommes de loi et les spécialistes à croire qu'elles sont rédigées expressément pour tendre leurs pièges aux victimes choisies !... *«faute de paiement dans les vingt-quatre heures, la sus-nommée y era contrainte par toutes les voies de droit, et, notamment, après ce délai de vingt-quatre heures, par la saisie exécution de ses biens mobiliers»...* *«Sommant la sus-nommée de se trouver au récolement des biens et effets saisis sur elle, et à la vente d'iceux dans les lieux où ils se trouvent, avec déclaration qu'il y sera procédé tant en absence qu'en présence»...* Remarquez le venin sournoisement enclos dans cette dernière formule, rigoureusement légale ! Suivait, huit jours plus tard, «le procès-verbal d'affiches», annonçant *«dans tous les lieux prévus par la loi et autres endroits, carrefours, places publiques, et rendez-vous ordinaires des marchands, la «vente par autorité de justice»...*

Il y a des régions où les «combines» locales défient l'imagination ; certains coins de la Côte d'Azur sont de ceux-là. Avant même que le délai suprême fût écoulé, des gens, véritables gangsters, étaient déjà venus «en reconnaissance» dans ma villa, retenant par avance telle ou telle part de butin. Comment en étaient-ils prévenus avant l'affichage requis ? Mystère ! Toujours est-il que, dans l'empressement que mit le fisc à m'accabler, la date fixée pour la vente publique se trouva aussi précipitée qu'il était possible, *légalement*. Dès la veille, du reste, des «amateurs» impatients envahirent mon domaine en brisant les vitraux, ils s'emparèrent de mes objets les plus précieux : mes portraits, par Jean Sala, Primo Real (un des peintres pour qui j'avait posé) Alphonse XIII, tout enfin ! Des cambrioleurs eussent-ils

agi autrement ? Le reste fut, après le choix de chacun, vendu à l'encan sur la place publique de Saint-Raphaël, *conformément à la LOI !!!* Un vétérinaire de l'endroit, dont, j'avais pu apprécier qu'il était plutôt le bourreau des innocentes bêtes confiées à ses «soins», s'empara pour la somme ridicule de 350 francs, de mon buste en marbre par Cypriani : une merveille ! Il ne consentit jamais à s'en défaire, bien que je lui en fisse offrir jusqu'à 12.000 francs, ce qui lui constituait, cependant, pour un véritable vol, un bénéfice appréciable. Il eut le cynisme de déclarer qu'à ma mort, il en tirerait «cent billets» ! Un paravent chinois, chef-d'œuvre du XIIIe, vendu ainsi 600 francs, fut racheté 28.000 par des antiquaires de la rue La Boétie ! Ces quelques détails ne donnent qu'une trop faible idée du pillage éhonté dont, par la férocité du Fisc, j'ai été la victime...

Au reste, pour ceux qui pourraient supposer que ma rancœur me fait exagérer, je rapporte ici l'article indigné que le député du Var, M. A. R., écrivit dans *Saint-Raphaël Journal*, hebdomadaire local (N° du 16/22 février 1929) :

LE FISC EST SANS PITIÉ

Depuis près de vingt années, une étoile brille d'un éclat particulier au zénith de l'art lyrique et dramatique français. Elle s'appelle «Polaire». Son nom fut acclamé dans toutes les capitales, partout où vibrent des âmes sensibles à la magie du verbe, à la beauté du geste, au rythme de notre langue musicale, au souffle, enfin, du talent et de l'art. Je me souviens de l'impression que je ressentis, il y a longtemps déjà, me trouvant à l'étranger, lorsque j'eus l'occasion de l'entendre pour la première fois. A dire vrai, j'appréhendais un peu de me trouver en face de cette étoile, au triomphe tapageur, qui défrayait la chronique mondiale et que certains anglo-saxons, plus insipides que méchants, avaient surnommé «la femme la plus laide du monde». Mais le scepticisme et la sorte de prévention que m'inspirait Polaire ne devaient être que de courte durée. Dès qu'elle parut sur la scène, laissant immédiatement déborder son jeu naturel et puissant, je perçus la flamme du génie dans l'éclair du regard, dans le sourire infernal et dans l'attitude tour à tour canaille, simple et pathétique.

Comment pourrais-je essayer, à travers le voile du passé, de revoir avec assez de vérité cette salle de théâtre toute frémissante d'émotion, toute remuée dans ses sentiments les plus divers ? Et, pourtant, j'ai le souvenir le plus vivace de cette foule fixant avec des yeux chargés d'angoisse, d'admiration et de fièvre, cette diabolique «Polaire» qui avait réalisé le prodige de parler à tous ces exotiques le langage international de l'art cri exaltant jusqu'au paroxysme les plus fortes passions populaires. Je la vois encore lorsque, à la fin de son sketch, prostrée, anéantie par le don suprême qu'elle faisait d'elle-même, elle s'effondrait sous les ovations de la multitude délirante.

C'était son talent certes, qu'on applaudissait, mais c'était encore la France, cette France qu'elle incarnait par son tempérament généreux, ardent, par ses contrastes, par sa fougue et ses fulgurances ? Et dans cette minute où tous ces gens, tous ces étrangers, communiaient dans un même sentiment d'admiration pour notre lointaine patrie, je sentis très nettement, que cette grande artiste faisait, sans en avoir conscience, beaucoup plus, peut-être, pour notre cause, que certains ambassadeurs officiels, chargés d'honneurs et de décorations.

Et, depuis ce temps-là, Polaire était venue planter sa tente chez nous. C'est, en effet, sur la côte enchanteresse d'Agay, qu'elle se plaisait à venir, entre deux tournées triomphales, se reposer parmi les gens, les fleurs et les bêtes, les enveloppant d'une même tendresse et de son égale, sollicitude. Dans ce coin de paradis, – qu'elle contribua, puissamment, à faire

connaître aux artistes et aux littérateurs, elle rêvait, paraît-il, de venir paisiblement passer ses vieux jours...

Mais, hélas ! la vie a ses déboires, et la gloire ses revers. Polaire n'aurait pas été l'artiste qu'elle est si elle avait su pratiquer les principes d'ordre et d'économie qui sont la force des honnêtes bourgeoises terre-à-terre, dont, l'idéal est borné par l'horizon d'une repète fortune. L'argent est, pour l'artiste, quelque chose de précaire, il ne constitue qu'un élément dans l'arsenal des accessoires de scène. Un jour vint où Polaire, soumise pourtant à la loi inexorable, vit un créancier se dresser sur sa route, et ce créancier au regard dur, insensible, c'était le FISC. Il n'est pas de ceux qui peuvent attendre, que la pitié et les sentiments sauraient émouvoir.

Et pendant que Polaire, au soir de sa vie, continue à vouer à son art ce qui lui reste de force et de ferveur, le fisc a cru devoir, pour quelques milliers de francs, faire déménager le mobilier de l'artiste pour le vendre aux enchères publiques. C'est ainsi qu'on a pu voir tous ses objets d'art, ses meubles, ses souvenirs les plus précieux des succès d'antan, livrés au grand jour, sur la place publique, à la curiosité et au sadisme des amateurs de ces sortes de spectacles. Quelle tristesse et quelle profanation que ce déballage impudique !

Et dans le concert de réflexions diverses faites par les passants, il était, du moins, réconfortant d'entendre quelques braves femmes du peuple, toujours accessible, à la pitié, s'étonner que même les portraits de Polaire, sur lesquels les plus grands maîtres de la palette avaient fixé les traits de l'artiste, aient été livrés sans vergogne, et surtout sans bruit, à la rapacité des affairistes qui flairent ces infortunes comme les corbeaux flairent la mort.

Sans doute, dira-t-on force doit toujours rester à la LOI ? Entendu ! Mais la loi n'est-elle donc faite que pour les humbles, les travailleurs, les réprouvés ? L'a-t-on appliquée avec la même rigueur aux profiteurs de la guerre, aux forbans des régions libérées, à tous les privilégiés qui nagent dans les scandales comme requins dans l'onde ? Allons donc !

Et pourtant, sur cette place de la Mairie de Saint-Raphaël, où furent sacrifiés, pour quelques deniers, tant de souvenirs qui sont autant de lambeaux de gloire, brillait au frontispice de la maison commune la traditionnelle devise : Liberté, Egalité, Fraternité... Quelle dérision !

Et maintenant, puisqu'il ne m'appartient pas de commenter davantage de pareilles pratiques, qu'il me soit tout de même permis, pour l'honneur de mon pays, de former le vœu qu'à l'avenir, lorsque le fisc aura à sévir contre un de nos hôtes qui honorent le plus l'art et le génie français, il veuille bien choisir pour lieu de ses exécutions un autre théâtre que nos places publiques.

A. R.

J'avais la naïveté de croire, devant cet inqualifiable abus, qu'il me suffirait d'élever ma protestation indignée pour qu'aussitôt mon bon droit fût reconnu, et que l'on me rendît justice, en châtiant les coupables. C'eût été trop beau, paraît-il ! Quand je m'en ouvris à un homme d'affaires, il me parla tout de suite – encore ! – de délais d'opposition, de prescription, que sais-je ! Ce jargon des gens de loi m'a toujours semblé aussi barbare qu'incompréhensif. D'ailleurs, dans les conditions où la vente avait été menée, le total n'en atteignait qu'un chiffre dérisoire, qui ne représentait même pas le centième de la valeur réelle des merveilles volées ! En ajoutant aux 20.000 francs – que je devais toujours,

m'assura-t-on, rembourser au Fisc – les frais que mon bourreau m'avait imposés, et compte tenu de la provision que je devais moi-même déposer pour engager une action, sans parler du coût des nouvelles paperasses, honoraires des uns et des autres, on n'eût, si je gagnais mon procès, pas même obtenu de quoi payer tout cela : on m'avait ruinée pour quelques sous et, comme les choses avaient été faites légalement, selon la «foôrme», je ne pouvais pas songer à revendiquer un sou de dommages-intérêts ! C'est beau, la JUSTICE !

Un malheur n'arrive jamais seul. Un Anglais, M. E. O'K., avait depuis longtemps souhaité d'acheter ma villa, sans que j'aie jamais accepté ses offres, pourtant alléchantes. Cependant, au moment de partir en tournée, ayant besoin de réaliser rapidement des fonds, pour ne rien vendre de mes trésors, je lui consentis sur mon domaine d'Agay une hypothèque de 450.000 francs. (J'aurais pu, certes, régler avec cela les 20.000 francs exigés par le fisc, mais il réclamait dix fois ce que je devais, et je supposais qu'il me suffirait de le faire remarquer pour que tout s'arrangeât). Comme mes démêlés avec l'Ad-mi-nis-tra-tion commençaient à faire quelque tapage, mon créancier s'émut : le gage mobilier constitué par mes reliques ayant disparu, il réclama le remboursement de son hypothèque. Naturellement, dans mon désarroi, j'aurais été bien en peine de lui donner satisfaction. En s'excusant – car ce n'était pas un méchant homme, loin de là – il me poursuivit à son tour. Homme d'affaires, il s'en tenait aux contrats échangés ; finalement le 28 juin 1929, la «Villa Claudine» fut vendue, sur saisie immobilière. La mise à prix était de deux cent mille francs ; j'avais vainement essayé de réunir une telle somme qui eût permis d'empêcher ce nouveau désastre.

Malgré tous mes efforts, ma villa fut adjugée pour la somme de 600.000 francs Et malgré ce chiffre élevé qui devait rembourser largement les hypothèques, mes adversaires ne se décidèrent point satisfaits et ne réglèrent même pas l'hypothèque de M. Raymond Boulay qui, Dieu merci, eut plus de délicatesse.

SERIE NOIRE

Me voilà donc dépouillée de tout ce que j'aimais... Mes lettres les plus précieuses, jetées au vent, mes livres dédicacés arrachés ou piétinés !... Je réunis mes chèvres, mes poules, mes chiens ; mes bêtes familières avaient par bonheur échappé aux pirates... Quel déchirement j'éprouvai à l'idée de m'en séparer... Et pourtant ! Je donnai les chèvres à un pâtre ; jointes à son troupeau, elles purent gagner des coins tièdes de l'Estérel. J'installai dans des corbeilles mes douze petits poulets, que je ne voulais pas abandonner... Enfin, suivie d'un cortège de treize chiens, je débarquai un matin à la gare de Lyon.

Malgré toute l'énergie que je m'efforçais de conserver, je ne pus retenir mes larmes au souvenir de mon arrivée sur ce même quai naguère... Et je pensais que jadis mon grand-père avait passé sept ans en exil, qu'il nous était revenu de Cayenne affreusement estropié, l'ombre de lui-même, parce qu'il s'était farouchement battu pour le triomphe de cette «République» au nom de laquelle je venais d'être dépouillée, et jetée à la rue !... Quelle ironie du sort !

Ce qui m'avait été le plus douloureux dans mon désastre fut l'obligation où je me trouvais d'abandonner le tombeau de mes pauvres toutous ; souvent, à Paris, et même en tournée, quand un de ces chers compagnons venait à mourir, il m'était arrivé d'en conserver la dépouille pour la ramener dans cette sépulture... Hélas ! je ne pouvais même plus m'attarder à mes tristes pensées : la vie était là, menaçante maintenant. Je louai donc, d'abord, un modeste pavillon à Neuilly, rue de la Ferme, et m'apprêtais à la lutte... Mais un malheur n'arrive jamais seul. La santé de ma mère était gravement menacée, le chagrin et l'angoisse que j'en éprouvai m'en firent oublier pour un temps les ignominies de l'injustice humaine. Je n'eus plus qu'une pensée : soigner ma chère malade, et la sauver ! Je la fis installer dans une clinique, la meilleure que l'on m'indiqua ; comment pourrais-je payer de tels frais ? Je n'avais plus un sou ! Mais enfin, il ne m'était pas, du moins, interdit d'espérer !...

Je pus donner quelques représentations dans les théâtres de quartiers. J'allais voir maman chaque matin, et passais auprès d'elle la plus grande partie de la journée. Mais elle s'ennuyait, et me suppliait de l'emmener chez moi... Un jour, le médecin déclara qu'elle était perdue, que le mal inexorable l'emporterait avant une semaine... Je défaillis de douleur mais, pour satisfaire à son vœu suprême, je la fis revenir dans mon petit pavillon... Ce n'est que par un effort surhumain que je parvenais à jouer le soir ; sitôt le spectacle terminé, je me précipitais à la maison comme une folle, avec l'horrible pensée que le malheur redouté, inévitable maintenant, avait pu se produire en mon absence, ce qui me l'eut rendu plus affreux... Emmanuel Borgia, mon beau-père, était resté dans leur appartement : je l'appelai auprès de nous, car sa présence manquait à la pauvre malade...

Le sort s'acharnait après moi. Depuis dix ans j'attendais que Bernstein me fit l'honneur de me confier un rôle dans une des ces pièces. C'eût été pour moi une consécration ; et puis, c'est un auteur qui s'attache à ses interprètes quand il en est satisfait, et il écrit pour eux... Sa science géniale du théâtre tire d'un artiste le maximum ; une création réussie avec lui en eût peut-être entraîné d'autres... Et c'est dans les jours horribles où ma mère se mourait que Bernstein me pressentit pour jouer Mélo ! Je me rendis à sa convocation, bien entendu, mais dans quel état de prostration ! Cependant, je n'osais parler de mes angoisses ; pourquoi imposer à autrui l'écho de sa propre douleur ? D'ailleurs, j'ai toujours eu la pudeur de mes chagrins... Mais je sentais bien, devant le malheur qui me menaçait, qu'il me laisserait

longtemps incapable de jouer quoi que ce fût ! Le contrat du Gymnase m'eût pourtant sauvée : Bernstein m'offrait un cachet avantageux, et *Mélo* tint l'affiche deux années consécutives. Je dus donc décliner la proposition, les larmes aux yeux ! Tout s'en mêlait ! là-dessus, la série de mes représentations prit fin ; je m'installai au chevet de maman, que je me quittai plus jusqu'à son dernier souffle ; elle s'éteignit un soir, serrant mes mains dans les siennes, en me disant : « Va, mon enfant, va... descends, va dîner... Je sens que le sommeil me gagne... » Elle exhala un soupir, et s'endormit, en effet, pour toujours... Emmanuel, dans la pièce voisine, n'eut pas un mot, pas une larme : quinze jours après, il mourait à son tour, miné par le chagrin. Ce me fut une nouvelle douleur : depuis longtemps je lui avais pardonné ; ma mère avait été heureuse avec lui et en souvenir d'elle, j'aurais voulu lui faire une douce fin d'existence...

Dans le désarroi où me jetaient ces épreuves successives, je n'avais pas eu le loisir de m'occuper de mon hôtel de la rue Lord Byron ; c'est de là que me vint le coup de grâce. Cette demeure fastueuse avait jadis appartenu à Mme Tallien, mais j'avoue que ce n'est pas spécialement le souvenir de la belle héroïne qui m'avait incitée à cette acquisition. A mon retour d'Amérique, alors que je pensais déjà à me créer un coin à Agay, ma première petite chienne que je choyais depuis le jour de mes débuts, mourut en mon hôtel. Ceux qui aiment les animaux comprendront que j'en aie ressenti un violent chagrin ; soudain, il me devint impossible de vivre dans la demeure où la pauvre bête avait souffert. Je ne pouvais même plus entrer dans les pièces où j'avais accoutumé de la voir ; cet hôtel me devint odieux. Une amie, Jane D... (Mme I...) offrit de me le racheter ; mon chagrin était encore tout frais. J'y consentis... Je lui cédaï donc ma demeure, lui accordant un délai de dix ans pour s'acquitter, avec un intérêt des plus modiques. Lorsque souffla le vent de la débâcle, il y avait trente mois que l'affaire était conclue, et je n'avais pas encore touché un centime. J'allai voir Jane D... ; elle était alitée. Je compris tout de suite qu'elle se trouvait elle-même en proie aux difficultés matérielles. Je ne lui réclamai donc rien de ce qui m'était dû, mais je lui proposai simplement de reprendre mon hôtel : je l'avais cédé sous le coup de mon grand chagrin, et je lui avouai que je le regrettais maintenant. J'ajoutai, et je le pensais sincèrement, que j'étais heureuse qu'elle en eût profité pendant deux ans, et que je la tenais quitte de tout engagement envers moi. Elle me remercia et, acceptant mon offre, me demanda seulement de lui laisser le temps de se rétablir ; naturellement, j'acquiescai... Huit jours plus tard, brusquement, Jane D... mourait. Une armée de créanciers, que je lui soupçonnais d'autant moins qu'elle ne m'en avait pas parlé, s'abattirent sur mon hôtel qui ne me fut ainsi ni restitué ni payé. N'ayant échangé, avec cette malheureuse aucun des papiers d'usage, je ne pouvais rien réclamer de ce qu'elle me devait. Mes droits de propriété étaient tout de même établis, mais je dus attendre quatre ans pour toucher cent dix pauvres mille francs, au lieu du million qui eût dû me revenir ! Ah ! les hommes d'affaires ! Ne les feraient-ils que pour eux ? En tout cas, je n'ai jamais eu, moi, la chance d'en rencontrer d'autres !!

Il m'a paru nécessaire de noter tous ces détails et d'expliquer les désastres successifs qui se sont abattus sur moi. Que de femmes diront, en effet : « Mais qu'a-t-elle donc fait de tout ce qu'elle a gagné ? Tant d'argent, tant de bijoux ne s'évanouissent pas ainsi du jour au lendemain ! » Avec le guet-apens du Fisc, la vente de la « Villa Claudine », la perte de mon hôtel et, surtout, la mort de maman qui, après tant d'épreuves, acheva de me désespérer, j'étais moralement et matériellement, totalement ruinée ! Folle de douleur, je passai plusieurs semaines sans engagement, incapable, du reste, de jouer, dans un atroce cauchemar, seule avec les petits chiens qui me restaient pour toute compagnie... Pauvres bêtes, elles avaient l'air de me comprendre, elles comprenaient et semblaient vouloir me témoigner une affection plus grande encore, comme pour apaiser cette détresse où elles

n'avaient pas l'habitude de me voir... Tout était fini pour moi ; je me sentais incapable de dominer mon écroulement, de tenter le rétablissement nécessaire, auquel, d'ailleurs, rien ne me permettait plus de croire !... J'essayai de fuir cette vie cruelle et décevante : la mort ne voulut pas de moi ; ce n'était sans doute pas mon heure, et je me ratai... Peu de gens ont connu ce détail ; contrairement à ce qui se fait d'ordinaire, surtout aujourd'hui, je m'étais arrangée, en effet, pour que les journaux fussent laissés dans l'ignorance, aussi bien de ma débâcle que de mon découragement...

Il fallait donc que je vive, malgré moi !... Comment en ai-je eu le courage !...

MON PORTRAIT PAR LA GANDARA

Lors de la vente de la Villa Claudine, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire, Mme Chollet, ma dévouée voisine, qui était aussi bonne que belle, avait pu arracher aux pirates du fisc, outre quelques menus objets, un meuble de grand prix et mon portrait par La Gandara. Elle me fit parvenir ces épaves à Paris : «Tâchez de vendre tout cela, disait-elle, vous en tirerez de quoi vivre en attendant un bon engagement». Hélas ! malgré ses vœux, le contrat sauveur ne vint pas. Il est juste de répéter que, vaincue par la ruine et le deuil, prostrée dans mon accablement, je ne me sentais guère le courage d'aborder les directeurs ou les auteurs... Je continuais à vivre seule, devant les suprêmes débris de ma splendeur...

Mon portrait, surtout, m'était précieux ; je le contemplais souvent, et les souvenirs qu'il évoquait me revenaient en mémoire. La Gandara était un fort bel homme, brun, aux beaux yeux de méridional. Il venait d'achever les portraits de la Comtesse de Noailles et de Mme d'Annunzio quand il entreprit le mien, dans son grand atelier de la rue Monsieur-le-Prince. Quelle que fût ma joie, la pose m'énervait au delà de toute expression ; le grand artiste le comprit, et termina l'œuvre rapidement. Tandis qu'il peignait, il recevait de nombreux visiteurs. Son atelier, aux environs de 1910, vit défiler les personnalités les plus célèbres de l'époque. La toile, exposée aux Artistes Français y obtint un vif succès.

Parmi mes plus fervents admirateurs de cette époque, était le baron Maurice de R... ; empressé, rieur, il me rendait fréquemment visite dans ma loge. Ma situation se faisant désespérée, je me rappelai un jour l'intérêt qu'il avait si souvent paru me témoigner ; je crus pouvoir en conclure qu'il serait peut-être disposé à m'aider : sa fortune, une des plus solides de France, lui permettait, en m'achetant le fameux portrait, de faire une bonne affaire en même temps qu'une bonne action. Je lui écrivis donc à son hôtel de la rue de Monceau pour lui en soumettre l'offre, exposant très franchement tout ce que je venais de subir, et le désastre qui en était résulté. Je lui avais en même temps fait porter l'œuvre de La Gandara, afin qu'elle pût être examinée, expertisée au besoin. Ma lettre, déchirante, devait, à mes yeux, attendrir même ceux qui ne m'eussent point connue... Six mois passèrent sans que la moindre réponse me parvint... J'allais alors moi-même porter un mot de rappel au Sénat où M. Maurice de R... était parvenu à siéger dans l'intervalle. Un jour, je reçus rue de la Ferme, à Neuilly, la visite d'un commissionnaire ; il me remit une enveloppe cachetée en me déclarant, selon la formule, qu'il n'y avait «pas de réponse». Le message contenait deux billets de mille francs, et la carte d'une Mme Ed. de R., rue Saint-Florentin !

Je ne compris pas, tout d'abord, mais je savais assez de quelle légitime réputation de générosité jouissait cette femme de bien pour voir dans son geste autre chose qu'une manifestation de sa bonté. Ah ! si le baron Maurice de R... avait été comme elle, ou comme son cousin Henri de R... ce docteur mécène si hautement estimé des artistes, mon offre eût certainement été mieux accueillie. En me demandant ce qui s'était passé, j'aboutis à une conclusion, évidemment, mais qui ne devait pas être loin de la vérité. M. M. de R... avait sans doute parlé, dans son entourage, de la supplique où je lui dépeignais ma détresse, mais en se gardant de dire quelle proposition l'accompagnait. Mme E. de R..., inépuisablement secourable n'avait vu là qu'une occasion de soulager une infortune, qu'elle pouvait supposer passagère. Je l'en remerciai, par une lettre pleine de gratitude, mais on lui donna sur cette aventure les détails qu'elle semblait ignorer. Je glissai dans mon mot les deux billets de mille francs ; pour faire excuser ce que ce geste aurait pu sembler avoir d'inélégant, j'empruntai cent francs au frère de mon peintre – celui-ci étant mort en 1917, l'antiquaire La Gandara,

avec lesquels j'achetai des fleurs que j'envoyai à Mme E. de R... Le lendemain, l'excellente femme me faisait tenir un mot charmant, qui m'émua aux larmes. Son grand cœur avait compris : M. Maurice de R... à qui j'avais proposé une affaire s'était arrangée pour me faire envoyer, par d'autres, une aumône !... Il eût suffi, cependant, de bien peu, à ce moment, pour me sauver !

Plus tard, je me résignai à faire reprendre mon portrait, rue de Monceau. Ce fut un charmant camarade, l'émouvant comique Michel Simon, qui me prêta quelques milliers de francs, afin que je ne sois pas, une fois encore, jetée à la rue ! Mes bijoux, à quoi je tenais tant, furent mis en gage : il me fallait vivre, malgré tout ! Ceux dont je ne pus renouveler les avances, furent vendus, un dixième de leur valeur ; des mercantis les ont rachetés, qui ont dû en tirer un énorme bénéfice. J'en ai encore quelques-uns, pareillement menacés, si je ne parviens pas à les retirer à temps, ce sera fini, je n'aurai plus rien ! Je n'ai plus besoin de grand chose ! Que mes petits chiens ne souffrent pas de ma détresse, je n'en demande pas davantage... Alors, voilà, si je puis encore espérer, j'attends un film, une pièce. Je ne veux pas me résigner à croire que le temps des artistes dignes de ce nom soit définitivement périmé, au seul profit des intrigants d'une publicité tapageuse.

JEUX DE L'AMOUR... OU DU HASARD...

Mes amants ?... Mes amours ?... Ah ! Oui ; parlons-en !

En ai-je eu, sous la main, des occasions de ce que tant d'autres appelleraient le bonheur ! Des adorateurs de tous les âges, de toutes les classes sociales, de tous les milieux, tous follement riches, la plupart résolus à m'épouser... Eh bien, il y avait toujours quelque chose qui me rebutait, qui manquait plutôt : si nécessaire dans la vie d'une femme, et que j'ai toujours si vainement espéré ! Je sais que beaucoup m'ont blâmée de dédaigner certains avantages ; d'autres m'en blâmeront encore : «Que lui faut-il donc ?» dira-t-on.

Ce qu'il me fallait ? Oh ! bien peu de chose !... un point d'appui infaillible ; sans cela je me sens incapable de vivre avec qui que ce soit, s'agit-il du nabab le plus généreux. Là-dessus, je n'ai jamais pu modifier mon tempérament, pas plus qu'en ce qui concerne mon goût de l'indépendance... Et pourtant, quelque défense que j'ai opposée aux assaillants, j'ai été plus esclave – Oh ! bien malgré moi ! – que la dernière des petites bourgeoises.

Comment s'y prenaient ceux qui constituèrent ces rares exceptions ?

Sans doute y eût-il chaque fois une circonstance imprévue qui leur devenait favorable. Toujours est-il qu'une fois dans la place, ils s'y cramponnaient ; quand je décidais de réagir, il était trop tard. Alors, je m'efforçais de me persuader qu'ils répondaient tout de même à mon idéal...

Le premier, James Mildeton, aux Ambassadeurs, fort beau, très riche. Il ne connaissait de moi que les légendes répandues par la rumeur publique ; quelle stupéfaction fut la sienne ! Mon cas lui parut invraisemblable, parce qu'il était trop vrai ; il y a là-dessus un vers célèbre. La réflexion qu'il m'en fit, me parut douce :

- Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

- Vous ne m'auriez pas crue ! rétorquai-je... Suis-je plus innocente, avec toutes ces apparences qui m'accusent ?... Que voulez-vous, la chronique, depuis mes débuts, vous a donné déjà tant de prédécesseurs qu'il faut, quand même, vous consoler de ce qui n'a pas été !

L'éclat de rire dont je ponctuai ces mots me fut douloureux comme un coup de poignard... James, très épris, ne tarda pas, naturellement, à se montrer terriblement despote ; il me poursuivait comme un enragé. Dès que je n'étais plus auprès de lui, *sous son contrôle*, il s'exaspérait dans une furieuse jalousie :

- Ah ! disait-il, cet affreux métier de cabotine !... Tous ces hommes à qui vous donnez le droit de vous regarder, de vous faire la cour, de vous frôler... Je ne doute pas de vous, certes, mais je ne puis avoir confiance en eux !... Si cela doit continuer, je ferai un malheur !

Le plus grave c'est qu'il était bien capable, emporté comme il l'était, de se laisser aller à quelque déplorable esclandre. Je m'efforçais de l'apaiser :

- Nous nous aimons, disai-je, rien ne peut donc nous empêcher d'être parfaitement heureux : je suis sûre maintenant de réussir dans ma carrière.. Quant à vous, avec votre fortune, vous gardez une situation enviable... A quoi bon, dès lors, s'acharner à ne voir que le mauvais côté des choses ?

Mes raisonnements les plus affectueux, la persuasion que je mettais en œuvre, rien ne pouvait chasser cette sorte de cauchemar qui le hantait. De plus en plus exaspéré, il résolut un jour de m'emmener dans le Midi, loin de Paris, loin de la scène. Il m'eût fallu, à son ultimatum, abandonner mon premier contact aux Ambass' ; il tombait mal : j'ai toujours eu le respect de mes engagements. Mais je le connaissais assez pour ne pas le heurter. Je ne lui en demandais pas moins de patienter un peu :

- Partez devant, puisque vous souffrez tant ici... Laissez-moi achever la série de représentations que je dois à mon directeur... Je vous rejoindrai aussitôt..

- Et vous quitterez définitivement ce métier de cabotine ?

Je ne voulus pas promettre, car je n'ai jamais su mentir ; je lui assurai seulement que tout s'arrangerait s'il s'en allait d'abord. Je l'accompagnai à la gare :

- A bientôt, lui dis-je... A tout de suite...

J'avais senti qu'avec ce caractère intraitable, il n'y avait rien à faire. Pourtant, j'aurais souhaité que cette aventure fût la seule de ma vie ; ayant accepté un homme dans ma liberté, je voulais qu'il n'y en eût jamais d'autre... Hélas ! il s'y était mal pris ; au lieu de l'appui que je rêvais, il ne m'offrait que sa tyrannie. De Monaco il m'envoyait dix télégrammes par jour ; je répondais en lui demandant de patienter. D'ici la fin de mon contrat, pensais-je, il sera peut-être devenu plus raisonnable... Pendant ce temps, à Monte-Carlo, il jouait comme d'autres boivent... Il se ruina et un soir, en sortant du Casino, il fut terrassé par une subite crise de démence qui l'emporta en quelques jours... Naturellement on me rendit responsable de cette fin tragique... Et pourtant !... Ayant été le premier, il n'eût tenu qu'à lui d'être le dernier... Mais il n'avait pas compris !

Entre le premier et son successeur, de menus drames, des aventures invraisemblables. Un ami, B., gendre de St-M..., propriétaire d'une célèbre marque de champagne me présenta un soir, dans ma loge, Sienkiewicz, proche parent de l'auteur de *Quo Vadis*, qui devint rapidement des plus pressant. Bien qu'il fût charmant, je lui ôtai bien vite tout espoir.

J'avais perçu trop jeune les pires choses de la vie, et j'en demeurai meurtrie, avec un mélange de dégoût et de chagrin : je ne voulais plus rien savoir. Sienkiewicz se fit plus tendre, plus persuasif ; il témoigna même d'une générosité à toute épreuve, qui restait désintéressée. Il se résigna à comprendre que tous ses efforts ne parviendraient pas à me fléchir. Dans un mouvement de dépit, il s'engagea pour la guerre du Transvaal ; fait prisonnier peu de temps après son arrivée, on l'expédia à Sainte-Hélène, d'où il m'envoyait des fleurs, cueillies sur la tombe de Napoléon... Il m'avait, lors de son départ, légué tout ce qu'il possédait à Paris : des meubles merveilleux, souvenirs de famille. J'en ai, d'ailleurs, conservé un, ce chef-d'œuvre de l'art persan, miraculeusement arraché aux griffes du Fisc... Pauvre Sienkiewicz, que n'était-il pas venu plus tôt dans ma vie ! Maintenant n'eût-il pas lui aussi, terriblement changé, *après* ? Sait-on jamais !... Toutefois je me suis réjouie d'apprendre, par la suite, qu'il avait fait un très heureux mariage. Je l'ai rencontré, du reste,

quelque temps après, au «Perroquet», que Léon Volterra venait d'inaugurer. Je lui rendis le gentil sourire qu'il m'adressa, et tout finit ainsi... De ces soupirants, j'en ai connu des centaines, vous dis-je ; c'est de ceux-là, à qui je n'ai rien accordé, que je garde le meilleur souvenir...

Parmi tant d'autres encore, je ne puis pas ne pas vous parler de Pierre !..., ne serait-ce que pour les soucis qu'il me causa. Son père avait lancé une marque de liqueur, fort en vogue alors, qui décupla une fortune déjà considérable ; tous les intérêts de cette affaire étaient en Argentine, où se récoltaient la plupart des matières premières entrant dans la formule de distillation dit B...-S... La mère, avait depuis longtemps abandonné époux et enfants ; Pierre !... avait deux sœurs mariées, l'une au comte de R..., l'autre au comte d'H... M. L. avait remarquablement élevé ses enfants ; c'était un excellent homme, fort sympathique. Je le rencontrais souvent, dans les milieux parisiens de l'époque, et je ne pense pas qu'il ait pu voir en moi autre chose qu'une artiste connue. Détail charmant : il se promenait avec un immense parapluie dont, hiver comme été, il ne se séparait jamais.

Bien que relativement très jeune, Pierre L... avait déjà beaucoup vécu : les alcôves des demi-mondaines n'avaient plus aucun secret pour lui. Mes six ans de caf'-conc' se terminaient à la Scala quand on me le présenta, un soir ; ce fut le coup de foudre ; dès ce moment, rien n'exista plus pour lui. S'il avait pu charger sur ses épaules le magnifique hôtel qu'il habitait avec son père, avenue Kléber, je crois bien qu'il me l'eût apporté... Un jour, je le vis arriver avec une demi-douzaine de cartons d'un luxueux magasin :

- Je viens de jouer un bon tour à papa ! m'annonça-t-il en riant... On livrait ceci à la maison au moment où je partais. Le secrétaire a payé une facture de 12.000 francs sans même s'inquiéter de ce qu'on lui remettait... Mais moi, j'ai été plus curieux, j'ai voulu voir... soie et dentelles anciennes... Eh bien, si papa s'imagine qu'il va pouvoir offrir ces fanfreluches à sa maîtresse, la comtesse de M..., il y a maldonne ! J'ai tout emporté, en me disant : «Voilà qui ira bien mieux à ma Po-po !»

Sur ce point, il se trompait : dans chaque chemise ou culotte, il y avait au moins place pour quatre femmes comme moi.

En effet, la Comtesse de M... avait bien la particule !

Ma réflexion, où je n'avais pourtant mis aucune arrière-pensée, le plongea dans une joie frénétique... A quelque temps de là, un nommé P... associé aux affaires de M L... écrivit à celui-ci pour lui rappeler qu'il serait peut-être temps d'envoyer Pierre en Argentine, afin qu'il se familiarisât avec les multiples questions relatives à la fabrication du B...-S... Ce départ, obligatoire et rapidement décidé, fut un déchirement pour le pauvre garçon ; il pleura jusqu'à la dernière minute, comme un enfant. Willy assista à l'une de ces crises de désespoir ; il le sermonna, l'adjurant d'être raisonnable. De mon côté, je l'encourageai de mon mieux :

- Si l'on vous laisse trop longtemps là-bas, assurai-je, j'irai vous retrouver...

A vrai dire, je n'en envisageais même pas l'éventualité, certaine qu'un pareil déplacement ne me serait pas possible. Pourtant, ma faiblesse me joua encore un de ses tours ; malgré tous les tracassés que devait me causer ce voyage, je fus contrainte à m'y résoudre. L'exilé m'accablait en effet de télégrammes quotidiens, qui lui coûtaient un argent fou, et qui

devenaient chaque jour plus inquiétants : il ne parlait de rien moins que de se suicider ! très peu pour moi : je ne tenais pas du tout à ce genre de publicité ! De toutes façons j'avais cependant encore trois semaines de représentation à assurer ; pour rien au monde je ne les eusse abandonnées. Redoutant que Pierre ne fît quelque éclat, je lui envoyai donc un ambassadeur, Cappon, dont nous reparlerons, car c'était un type inouï. C'était ce que l'on peut appeler, dans le meilleur sens, le type à tout faire. Je le fis venir, un matin, à mon appartement des Champs-Élysées :

- Cappon, lui dis-je, vous allez partir tout de suite pour Buenos-Ayres ; vous verrez Pierre, et lui promettez de ma part que je le rejoindrai sitôt mon contrat terminé. Raisonnez-le du mieux que vous pourrez ; expliquez-lui que son père commence à se faire vieux, et qu'il n'est pas très bien portant... Il doit donc éviter de lui causer du chagrin... qu'il patiente, et qu'il ne fasse pas de sottises.

En invoquant le mauvais état de santé de M. L..., je m'étais un peu avancée : je ne connaissais le brave homme que de vue, et je n'avais naturellement pas de ses nouvelles. Cependant j'avais, sans m'en douter, prédit le triste événement qui suivit. Lorsque, mon engagement ayant pris fin, je pus m'embarquer, j'en avisai mon pauvre exilé, pour lui rendre quelque espoir. A Dakar, où le navire faisait escale après cinq jours de traversée, je reçus ce télégramme : *Père décédé. Je rentre Paris. Attendez-moi Dakar.* Sur le moment, je me refusais à croire au douloureux message ; je pensai que la famille de Pierre, ayant eu connaissance de mon départ, cherchait à m'empêcher d'aller en Argentine. Je demandai donc au capitaine si j'aurais le temps de rejoindre à Rio le bateau qui venait de Buenos-Ayres ; sur sa réponse affirmative, je poursuivis mon voyage. En arrivant à Rio, dont la rade magnifique m'enchantait, je me disposais à m'enquérir de Pierre sur le bateau qui l'avait amené, quand je l'aperçus sur les quais il était en grand deuil ; accompagné de Cappon il s'apprêtait à regagner son bord. Ne s'attendant pas, d'après leur télégramme à me rencontrer là, ils furent stupéfaits de m'y voir. J'expliquai les doutes qui m'avaient envahie, en dépit de ma précaution de voyager sous mon nom de famille.

Nous nous embarquâmes ensemble ; pour éviter toute complication, je me tins à l'écart, avec ma bonne mère Goetz, qui m'avait accompagnée dans mon voyage et ne me quittait pas. La plupart des passagers de la *Cordillère* n'en connurent pas moins, en un clin d'œil, la présence de Polaire, ce qui m'incita à plus de circonspection encore. J'évitai de parler à Pierre autrement que pour des relations habituelles de passagers, mais Cappon, que je voyais plus librement, nous servait de messager. Le lendemain du départ, il s'approcha de moi, mystérieux et riant aux éclats :

- C'est épatant, me dit-il, nous n'étions pas encore à bord que tout le monde savait que Polaire était là. Les gens de l'équipage m'ont dit : «Montrez-nous donc la fameuse Polaire... on nous a assurés qu'elle était descendue d'un bateau à Rio pour monter ici... Or, nous avons cherché parmi toutes les vieilles passagères, nous n'avons pas pu la découvrir !... car elle ne doit pas avoir loin de 60 ans, n'est-ce pas ?»

Il se tordait littéralement en me racontant cela : avec son pittoresque accent bulgare, il poursuivit :

- Ma foi, j'en ai profité pour leur proposer un petit pari : je leur ai offert de tenir deux mille francs contre dix mille que vous n'avez même pas vingt-trois ans (Il pouvait, accepter la

gageure: il me connaissait assez pour ne pas ignorer que j'avais débuté six ans avant, et qu'à ce moment, je ne comptais pas encore tout à fait quinze ans.)

- Alors, continua-t-il, ils ont tous tenu le pari... les voilà qui viennent constater par eux-mêmes.

Je me trouvais sur le pont, avec ma fidèle mère Goetz ; Cappon alla vers eux et, nous désignant leur dit :

- Eh bien, regardez voici Polaire !

- Ah ! oui, fit l'un, la dame âgée qui est avec cette petite ?

- Non ! triompha-t-il : la petite qui est avec la dame âgée !

Cappon me les présenta ; ils m'offrirent aussitôt leurs excuses, que j'acceptai de grand cœur. La plupart de ces braves gens ne connaissaient la vie de théâtre que par les journaux. J'étais parvenue à ma popularité à l'âge où tant d'autres débutent à peine, si bien que de la meilleure foi du monde on pouvait supposer que j'avais, moi aussi, dû attendre au moins la quarantaine pour arriver à la célébrité. Depuis ce jour-là, je n'eus plus d'âge ; je dois être plus que centenaire !...

Ces détails, parmi tant d'autres, contribuèrent à me rendre amusant un voyage très pénible puisque je venais de faire quarante-deux jours de mer...

La mort de M. L... fut un véritable désastre pour Pierre et pour ses sœurs ; ils retrouvèrent leur mère à cette occasion, mais je ne crois pas qu'elle leur fut de bien bon conseil. La marque du B...-S... fut revendue par l'associé, dont Pierre n'eut pas davantage à se louer...

Et voici H..., propriétaire des grands magasins du L..., frère d'une célèbre yachtwoman, récemment décédée ; quatre années infernales ! il représentait cependant tout ce qui peut contribuer au bonheur d'une femme, mais il faisait preuve d'un exclusivisme qui hurlait avec ma nature indépendante. Il ne parlait que de mariage, et mettait tout en œuvre pour me faire d'abord, abandonner le théâtre. Vous vous rendez compte : aliéner ma liberté, moi qui en étais si farouchement éprise ! Renoncer à la scène, au moment où, y ayant réussi, je m'y donnais avec tout mon fougueux enthousiasme ! que de choses inconciliables !

Il partit au Maroc, et je pus croire que l'aventure en resterait là, mais il m'accabla bientôt de messages tout à tour impérieux, menaçants, ou suppliants, avec un tel acharnement que je finis par aller le rejoindre. Fait curieux : là-bas, les gens nous trouvèrent une ressemblance extrême, que je n'avais jamais remarquée, et beaucoup s'obstinèrent à nous croire frère et sœur... Quand nous revînmes à Paris, la horde féminine qui le harcelait sans cesse se referma autour de lui ; il n'y était pas question de tendresse, mais d'argent : un homme aussi immensément riche attirait les belles comme un gâteau les mouches ! Ces attaques me rappelaient le pauvre Max !..., qui en perdit toutes les illusions de sa pauvre jeunesse, trop tôt blasé... Que de femmes ont la passion de jeter leur dévolu sur l'homme qui les délaisse pour une autre : imitation, jalousie, ou méchanceté ? Pour moi, lasse de tous ces appétits cyniquement étalés, je leur abandonnai la proie qu'elles convoitaient, avec le même écoeurement, la même pitié méprisante que dans *Montmartre* quand, à la fin du troisième

acte, je jetais aux filles mon collier de perles : «allez ! allez, les poules, tenez : voilà des graines !»

Le plus amusant, c'est que ces avidités durent se trouver cruellement déçues : Il... non seulement évitait de faire le moindre cadeau, mais il goûtait une joie un peu sadique à s'en faire offrir. Ce multimillionnaire était très fier de montrer une petite épingle de cravate, une breloque, un bibelot, en déclarant : «C'est Mme X... qui m'a donné cela !» Peut-être, justement, est-ce parce que je ne lui demandais jamais rien, qu'il se montra plus particulièrement généreux. C'est lui qui me fit faire chez Cartier, la fameuse ceinture de brillants qui entourait ma taille le soir de l'aventure du théâtre de Belleville... Bien que j'eusse la sensation que je brisais peut-être ma vie, sa munificence ne m'a pas empêchée de l'abandonner à son entourage de quémandeuses et de mendiante. Quel besoin ont donc certaines femmes de convoiter l'homme qu'elles savent être épris d'une autre ? Je ne prétends pourtant pas être une exception.

Je n'ai plus guère, depuis longtemps, eu de nouvelles de ce que pouvait faire H... Je crois qu'il habite Vienne : un de ses amis qui l'y a rencontré m'a rapporté que j'étais la seule qui lui eût laissé l'illusion de ne pas en vouloir à sa seule fortune. Cet hommage tardif me consola d'un petit sacrilège que je fus forcée de subir. Dans un de ses jours d'exaltation, H... s'étant fait tatouer mon nom sur le bras, m'imposa de me faire tatouer le sien sur le bras gauche !... Heureusement, j'ai la peau assez foncée pour que nulle trace ne subsiste de cette folie...

Et cet autre, comment s'était-il faufilé chez moi, installé dans ma vie, au point que j'eus toutes les peines du monde à m'en débarrasser ! Il m'avait d'abord apitoyée : je crus à sa fable de pauvre bougre incompris, digne d'une réussite à laquelle mille obstacles s'opposaient sans cesse, avec cet instinct qui pousse certaines femmes à se dévouer. Ah ! le misérable ! il ne dessaoulait pas sous ses apparences raffinées, c'était une gouappe ! Au bout de trois jours, je dus le mettre à la porte de mon hôtel de la rue Lord Byron, que j'habitais alors. Mais il avait conservé les clefs d'un petit pavillon y attendant ; il y rentrait toutes les nuits, quasi ivre-mort. Pour m'obliger à lui ouvrir mes portes, il faisait un vacarme épouvantable, brisant les vitres, cassant tout en hurlant comme un forcené les pires menaces et les jurons les plus obscènes à la bouche !... C'était un vrai cauchemar ! Pour en finir, je décidai, un jour, de faire démolir le pavillon. Ce qui fut fait en cinq sec.

Quand l'indésirable se présenta, au milieu de la nuit, il manifesta devant cette ruine, une violente surprise. Il crût s'être trompé d'immeuble et disparut. Ouf !... c'est quelque temps après cette aventure que je cédai l'hôtel à Jane !... pour le désastreux résultat que l'on sait...

*

**

Il faut que je finisse de vous parler de Cappon, bohème mondain. Juif bulgare, il était venu très jeune chez nous, et s'était fait, naturaliser Français. Joueur comme les cartes, il laissait sur le tapis vert tout l'argent qu'il pouvait gagner, le Cercle des Méridionaux, sur les boulevards, fut longtemps son quartier général. Il connaissait tout ce qui comptait dans le théâtre, les lettres, les arts, la finance, voire dans la haute galanterie. Il était toujours prêt à rendre le service qu'on lui demandait. Ce garçon, incapable de faire le mal, ne le soupçonnait pas davantage, ce qui lui conférait une sorte d'ingénuité. Un jour, rue Lord Byron, il me dit :

- Je suis très pressé : Bolo Pacha m'attend dans sa voiture...

Il en était très fier, quand il prononçait ces deux mots, si curieusement associés. Je pouvais avoir besoin de lui, il lâchait tout pour accourir à mon premier appel. Parfois, quand je ne jouais pas le soir, je le retenais quelques heures, que nous passions à faire des parties de jacquet, qu'il gagnait régulièrement. Je m'en réjouissais pour lui, car je le savais peu fortuné ; mais dès qu'il me quittait, il courait à son club, reperdre allégrement les quelques écus qu'il glanait ainsi. Malgré l'incohérence de sa vie, il était d'une scrupuleuse honnêteté, et j'avais en lui la plus entière confiance : il eût pu facilement abuser de la bienveillance que je lui témoignais, mais il se confina dans une discrète correction. Rien, pourtant, n'était jamais fermé à clef chez moi ; il est vrai que j'avais ma bonne mère Goetz, mais elle était aussi peu méfiante que moi...

Quand Cappon se trouvait par trop «décavé», ce qui lui arrivait souvent, il prenait un taxi et courait chez un intime pour lui emprunter quelque argent : il était marié et avait deux enfants, et c'est à leur subsistance qu'il pensait d'abord à pourvoir. Si l'ami espéré ne se trouvait pas chez lui, il courait chez un autre, ayant gardé prudemment la voiture, qu'il n'eût d'ailleurs pas su comment payer par ses seuls moyens. Aussi lui arrivait-il parfois de rouler toute la journée sans parvenir à ne rencontrer personne ; le problème du taxi devenait alors tragique, mais tout finissait par s'arranger... Il s'amusait lui-même comme un gosse à me raconter ses circuits dont il était le premier à rire, aussi bien que de ses autres aventures, même les plus pénibles. Lorsqu'il était arrivé, par exemple, de son pays natal, il parlait très peu le français. Avec ses ressources plus que modestes, il ne se risquait qu'en de très humbles restaurants ; dans sa naïveté, il s'imaginait que le prix du repas demeurait en rapport strict avec la quantité d'aliments absorbée. Un soir, on lui servit une côtelette ; elle lui parut énorme et, par économie, il se résigna à n'en manger que la moitié, Il laissa même la noix, qui lui en parut le plus beau morceau : aussi fut-il surpris quand le garçon, ayant enlevé son assiette, mêla à d'autres déchets ses reliefs :

- Et il mé l'a quand même fait payer tout «entier» ! soupirait-il.

Il lisait assez difficilement les menus ; se défiant d'autre part, de sa déplorable prononciation, il ne se compromettait pas dans ses commandes :

- Donnez-moi cé qué vous voulez !

Ainsi se trouva-t-il un jour en présence d'un artichaut, pour la première fois de sa vie. Il guetta autour de lui pour découvrir de quelle façon on pouvait se comporter ; malheureusement, au bout d'une demi-heure, nul n'avait encore demandé d'artichaut. Il se décida donc à entamer le sien, tel qu'il se présentait : il en suçà gravement les feuilles par le haut, s'y piquant chaque fois la langue, et finit par conclure :

- Jé né vois pas cé qué les Français ils trouvent de bon là-dedans : ça n'a pas dé goût !

Bien que je ne me prisse pas pour une reine, je puis dire qu'avec Cappon j'avais un véritable bouffon, joyeux et sympathique ; j'ai souvent préféré sa compagnie bon enfant à celle de tant de ces snobs qui semblent toujours en représentation dans la vie. Par exemple, je lui trouvais un terrible défaut : il n'était pas soigné, oh ! mais pas du tout ! Souvent, quand il venait de franchir la porte cochère de mon hôtel, je me mettais vivement au balcon, et lui jetais deux ou trois œufs crus sur la tête, pour qu'il fût obligé de faire tout de même un brin de toilette. Ma mère Goetz me reprochait toujours ces prodigalités :

- Tu n'es pas folle de gaspiller ainsi les œufs ! Tu ne sais donc pas qu'ils coûtent cher !

Un des gros chagrins de Cappon était de n'avoir pas la Légion d'honneur ; il s'en étonnait naïvement :

- Pourtant, cé n'est pas les relations qui mé manquent.

Quant là moi, ce détail n'ôtait rien à ma vive sympathie pour lui : j'avoue que ce petit ruban écarlate à une boutonnière ne m'impressionne aucunement quand j'en ignore l'origine. A-t-il été vraiment gagné ?... Ne vous paraît-il pas qu'on prodigue aujourd'hui cette distinction un peu à la légère ?... Elle ne devrait, à mon sens, récompenser que ceux qui, à un titre quelconque, ont authentiquement fait le bien, ou accompli une action d'éclat... En est-il toujours ainsi ? Certains écrivains dignes de ce nom, les savants, les inventeurs, ceux qui améliorent les conditions de la vie ou de la santé des humains, et surtout ceux qui affrontent les dangers pour arracher une existence à la mort, voilà des titres ! Par exemple : quand Oscar Dufrenne fut décoré, on a dit ou écrit bien des choses. Certes, c'est un de nos meilleurs directeurs, et un être charmant ; il a fait beaucoup de bien autour de lui, notamment parmi les artistes, et c'est lui qui obtint, pendant la guerre, qu'on rouvrît les théâtres... Mais il a sauvé trois petits enfants sur le point de se noyer ! Je ne sais pas si c'est spécialement pour cela qu'il a reçu son ruban, mais moi, en dehors de toutes ses bonnes actions, c'est pour le sauvetage de ces trois petits qu'au fond de mon cœur, je le décore !

Le pauvre Cappon, lui, n'aura pas eu celle suprême satisfaction ; auxiliaire pendant la guerre, il fut relégué dans un magasin d'habillement, et mourut obscurément quelque temps avant l'armistice. Cœur dévoué, personnage burlesque, c'était un de ces êtres en marge de la vie...

J'arrive à la fin de ce chapitre «Jeux de l'amour... ou du hasard...» Pendant et après la guerre, je continuai à jouer, de ci, de là déjà, le théâtre évoluait. J'interprétais des skteches dramatiques au Concert Mayol et des comédies dans de petits music-halls de quartier. Cette *Sauvageonne*, par exemple, que j'avais créée aux Bouffes, je la donnai rue Brochant, dans l'établissement tenu par Marjal qui le dirigeait avec autant de soin que de goût : de Max, Gémier, Véra Sergine, Aimée Tessandier, Andrée Mégard, Noté, Séverin Mars, et tant d'autres brillants artistes y défilèrent. A l'époque où j'y fus, je me sentais désespérée par une situation sentimentale assez troublante ; j'avais rencontré, à Londres, M. Alfred M..., homme charmant, de solide situation, très connu et fort estimé dans le nord de la France. L'amitié seule, nous rapprocha, mais vive, profonde et sincère. Je sentis bientôt que, chez tous deux, ce sentiment évoluait vers l'amour, et je devinai qu'avant peu nous ne pourrions plus nous en défendre. Alfred M... était marié et avait plusieurs enfants ; c'était suffisant pour m'éloigner de lui : je n'ai jamais, le bonheur que j'ai vainement cherché eût-il été à ce prix, consenti à désorganiser un foyer. Je quittai Londres dès que mon engagement me le permit : Alfred M... me suivit à Paris, et je le revis au music-hall de la rue Brochant. M..., tout, en dirigeant son établissement, s'y produisait comme chanteur ; il avait un nom populaire dans la romance qu'il défilait parfaitement, d'une voix chaleureuse. Son charme, qui était réel, séduisait aussi bien le titi et la midinette du «poulailler» que les high-life, qui se pressaient à ses spectacles. Il était très recherché, ce qui eût contribué à ne pas nous rapprocher : je n'aime guère ce qu'on appelle l'homme à succès, le miroir à catins... Alfred M..., en même temps que M..., me pressait de prendre la décision qu'il attendait de moi... Je

sentais bien que ma vie était là. Je me refusai à détruire un foyer... Pour ne pas me laisser aller à céder à Alfred M... je me jetai dans les bras de M...

Pourquoi les êtres, vers lesquels vous a poussé la fatalité, se révèlent bientôt néfastes ? On veut s'en éloigner, ils reviennent, vous reprennent, malgré vous ! *Mektoub* ? Pourtant, quand, seule, on met son âme à nu, on s'étonne de ne pas leur en vouloir... Et l'on regrettera jusqu'à la mort de n'avoir pas pu les aimer comme on eût, voulu aimer...

CEUX QUI ME PLAISENT

Je n'ai aucun parti pris ; je n'en ai jamais eu. J'espère qu'au cours de ces «Souvenirs» cela se sera révélé selon mes vœux. Quand un être, d'instinct, me plaît, je ne m'occupe ni de sa race, ni de ses opinions ; il me plaît, cela suffit. Je ne m'occupe pas de chercher s'il a, de son côté, quelque sympathie pour moi. Je donne mes impressions librement, à nu, ainsi qu'on offre son visage. Ses traits ne vous séduisent pas ? Tant pis : Je veux donc vous citer, parmi ceux que j'ai pu croiser au cours de ma vie, ceux qui sont demeurés dans ma mémoire et dans mon cœur. Peut-être en oublierai-je ? Je le déplorerais ! Mais dans ceux dont je parle, il en est que je connais un peu, d'autres à peine, et certains pas du tout ! (J'ai l'air d'effeuiller une marguerite).

Depuis l'époque de mes débuts, ou presque, j'ai eu l'avantage d'approcher Léon Bailby ; notre populaire *Intran* se trouvait alors rue du Croissant. La distance n'est pas longue de là à la rue Réaumur ; quel chemin parcouru, cependant ! Et quelle splendide évolution, de la vieille bâtisse quasi vermoulue d'alors au confortable et moderne hôtel d'aujourd'hui !

L'idée dominante de Léon Bailby ? Le bien, faire le bien ! Ses «pupilles», quelle œuvre magnifique ! J'eus l'honneur, à la première représentation donnée à l'Opéra-Comique – à son profit, de créer une allègre chanson qu'Albert Flamant, ce grand écrivain, avait daigné crayonner pour moi sur l'air de *J'ai un p'tit bien*, du charmant Polin.

I

*On, prétend que les journalistes
sont des êtres pleins de défauts
qu'orgueilleux, grossiers, égoïstes,
ils ont le cœur et l'esprit faux !
Croire ça serait difficile
quand Léon Railby fit le vœu
de donner un peu de ciel bleu
aux gosses de la grande Ville :*

REFRAIN :

*Moi, j'ai un p'tit bien,
toi l'as un p'tit bien :
en joignant nos deux biens
on peu faire un grand bien !
J'y mettrai du mien,
t'y mettras du tien,
en y mettant chacun dit sien,
on fera quelque chos' de bien !*

II

*Oh ! l'air vivifiant des grèves !
Respirer parmi les ajoncs !*

*Faire des bonds, vivre des rêves
dans la vallée ou sur les monts !
Chers enfants, vous aurez la joie
d'écouter la chanson des nids
et, parmi les bois rajeunis,
de voir l'aurore qui rougeoit !*

(Refrain.)

III

*Pour réaliser ces chimères,
entamons vite nos magots !
Songez donc au bonheur des mères,
lorsque leurs petits Parigots
à leur retour, plus forts, plus roses,
leur diront, dans un grand baiser :
«On a vu les oiseaux chanter,
et je le rapporte des roses» !*

(Refrain.)

Ce fut un triomphe ! Depuis, Léon Bailby n'a pas une seconde cessé de lutter, de sacrifier toute son énergie, je puis même dire sa santé, pour le bien-être de ses tout-petits. Grâce aux efforts inlassables de ce grand journaliste, des milliers de gosses ont grandi, et sont parvenus à des situations qu'ils n'auraient peut-être jamais osé envier ! Par sa ferme douceur, sa bienveillance équitable, Léon Bailby a su grouper autour de lui des écrivains précieux, des collaborateurs à toute épreuve, tels que René Bizet, qui a fait presque toute sa carrière à *l'Intran*. Edouard Beauvu cher à tous les artistes, Marcel Sauvage, et tant d'autres ! Quelle merveilleuse organisation, dans ce puissant journal ! Comme tout y marche régulièrement ! Ah ! l'on sent bien, là, que chacun aime et respecte cet extraordinaire animateur : Le grand Patron ! Depuis quelques années, je n'ai fait à Léon Bailby que de rares visites... Oh ! ce n'est pas que l'envie m'en manquât ! Mais la discrétion la plus élémentaire m'a fait comprendre qu'un homme chargé de tant de besogne et de si lourdes responsabilités n'est guère maître de son temps. Néanmoins, j'ai toujours suivi son œuvre ; parfois, même, le hasard me procure le plaisir de le rencontrer. Charmant, bienveillant. Je sais qu'il sera toujours ainsi...

Comme j'aurais voulu, pour un Bal des *Petits lits blancs*, rechanter les adorables couplets d'Albert Flamant !... Ne sont-ils pas toujours d'actualité ?

CLÉMENT VAUTEL

Ah ! Celui-là ! Si j'avais des enfants, je voudrais qu'on leur fît lire chaque jour son *Film* comme on apprend les fables de La Fontaine. Quel bon sens, quelle honnêteté dans tout ce qu'il juge ! Comme c'est vrai !...

Et quand une polémique s'engage, quelle dignité de ton il sait garder, en dépit de la violence que tant d'autres lui témoignent souvent ! C'est la marque du vrai courage. Parfois, en tournée, après la lecture de son papier quotidien, je me sentais si près de lui qu'emballée, je lui griffonnais aussitôt quelques lignes enthousiastes : c'était plus fort que moi ! Oh ! je ne cherchais pas, certainement, à lui être agréable ; je sens bien qu'il se moque éperduement

des compliments qu'on peut lui adresser, et que la satisfaction de sa conscience lui suffit si tels de nos gouvernants raisonnaient ou agissaient comme lui, il me semble que bien des choses n'en iraient que mieux...

Je ne connais pas Clément Vautel. Je lui ai cependant demandé un jour de bien vouloir m'écrire un sketch à la manière de ses *Films*. Il me répondit, car il répond toujours aux lettres qui ont un but précis. Hélas ! ce fut pour m'avouer qu'il se désintéressait du théâtre. D'après ce qu'on voit, depuis quelque temps, de l'étrange évolution de l'art dramatique, je ne puis que lui donner raison, une fois de plus ! Je ne l'ai aperçu qu'une fois dans les coulisses de l'Odéon, lors de la générale d'une de ses pièces ; il était si entouré que je n'ai pas pu me faire présenter. Au fond, cela a peut-être mieux valu : je n'aurais pu m'empêcher de lui exprimer mes sentiments, et j'ai l'impression que les patati et patata, il s'en moque !

SÉVERINE

Elle vient de mourir et beaucoup de gens ont seulement découvert alors son grand cœur. Notre commun amour pour les bêtes nous avait rapprochés. Elle consacra plusieurs de ses chroniques à ma première petite chienne. Elle venait parfois me rendre visite ; si je n'étais pas chez moi, elle y demeurait tout de même et, pendant de longs instants, tenait avec mes toutous une véritable conversation. Un jour, elle me laissa son magnifique livre *Sac à tout*, avec cette précieuse dédicace :

Pour Polaire, dont la sensibilité frémissante aimera «Sac à tout» sans l'avoir connu, comme j'aime le cher petit compagnon qu'elle pleure.

Mieux que personne, en effet, elle comprit mon chagrin à la mort de ma petite chienne. A cette époque, où je cherchais tous les dérivatifs pour oublier la pauvre bête je me rendis à Bue et demandais à recevoir le baptême de l'air, on me fit préalablement, signer une déclaration par laquelle je reconnaissais que c'était de ma propre volonté que je montais en avion, et sur ma demande expresse. – Cette précaution laisse à penser que les appareils d'alors offraient tout de même moins de sécurité que ceux d'aujourd'hui. – Le lendemain, à ma grande surprise, j'appris par les journaux que j'avais reçu le baptême de l'air sur un Renault-Pelleterie, piloté par le jeune lieutenant Bailly qui devait, hélas ! se tuer trois jours plus tard !...

Et je continue à vous citer, à la volée, ceux qui me plaisent et que j'admire, bien que, pour la plupart, je ne les connaisse pas davantage.

Claude Farrère, Abel Faivre, La Fouchardière, Raoul Sabatier, Rondel, ce charmant ami du théâtre et des artistes. Quel chic type que celui-là ! Un déjeuner nous réunit à Marseille, jadis. Quel délicieux compagnon et quelle compréhension de l'art dramatique !

Curnonsky, la bonté même ; quel esprit ! quel talent ! Tout le monde en aura profité, sauf lui peut-être ! Mais il restera un grand gosse ! Il sera toujours jeune !... Claude Farrère, François Porché, G. de Pawlowski, critique admirable et toujours juste ; Lucien Descaves, un des suprêmes défenseurs du vrai théâtre. Son frère, officier de paix, dirigeait aux courses le service des voitures ; quels souvenirs ! Le bon Gabriel Reuillard, écrivain probe, dont les livres témoignent de tant de cœur !

Parmi tant de camarades, grandes artistes : Géniat, Jeanne Cheirel, la gentille Marie Dubas qui créa avec le grand Abel Tarride, une opérette de Nozière et Fernand Raphaël ; elle y témoignait déjà de tout le talent qu'on lui découvre enfin ; ...Joséphine Baker : je ne puis que la deviner, car je ne lui ai jamais parlé ; elle est si naïvement charmante que même sa nudité reste chaste. La délicieuse Elvire Popesco, Betty Dausmond, Yvonne Printemps, Gaby Morlay, Carletta Conti, etc... et l'adorable Juliette Darcourt, Marcelle Yrven, Germaine Risse.

Je veux citer également une charmante créature, toute jeune pour avoir tant de talent dans ce qu'elle écrit : c'est Aimée Barancy.

Et Michel Simon, Max Dearly, Harry Baur, Victor Bouclier, Dranem, Pierre Blanchar, Debucourt, Alcover, Grétilat, Garat, Paul Bernard, André Lefaur, Marcel Levêque. Pierre Fresnay et notre cher André Bauge dont personne ne peut soupçonner la bonté inépuisable tant elle est discrète. Et quel artiste ! – Notre admirable Jean Périer... et Mayol, qui vient de donner une nouvelle preuve de son cœur généreux en recueillant dans son clos, à Toulon, une artiste vieillie et malheureuse : Paula Brébion que l'Union des Artistes ne pouvait aider... Je me trouvai, avec Mayol, mêlée à une amusante aventure ; il l'a lui-même contée dans ses «Mémoires» mais je ne puis pas ne pas la répéter, puisqu'elle nous fut commune.

Aux environs de 1910, un rédacteur de *Fantasio*, s'amusa à jeter à la poste, en des bureaux différents, quatre lettres sans adresse. Pour toute indication de nom et de domicile, il y avait, en effet, dessiné sur l'enveloppe, un portrait fort ressemblant représentant le grand sculpteur Rodin, Madame Curie, Mayol et moi... et écrit au-dessous : *Paris*, sans autre décision... Mayol et moi, seuls, avons reçu notre message. Je trouvai surprenant qu'un artiste comme Rodin et surtout un être génial comme Mme Curie ne fussent pas davantage popularisés par l'image...

J'oublie certainement quelques artistes dignes de la plus franche admiration : quelques-uns seulement, car la belle race qu'on en a connue semble en voie de régression ; il y a bien des valeurs relatives et des gloires discutables...

Quels auteurs j'aurais voulu jouer ? Henry Bernstein, Sacha Guitry, Willemetz, Jacques Deval, La Fouchardière, Tristan Bernard, Edouard Bourdet, Maurice Rostand, René Fauchois, Pagnol... Quant aux directeurs : Bernstein qui a fait du Gymnase la salle la plus réputée, Maurice Lehmann, Max Maurey, L. Benoit-Deutsch, Léon Volterra, Trébor... Les autres ?... On ne sait plus...

AUX FOYERS DES «CIGALES»

J'ai connu Constant Coquelin trop tard, hélas ! Mais je garderai toujours le souvenir de l'accueil bienveillant dont il m'honora dans sa loge, à la Porte Saint-Martin. Il jouait alors Griffard, dans *l'Affaire des Poisons* ; son costume d'abbé du grand siècle, qu'il portait encore quand il me reçut, donnait à notre entretien je ne sais quelle onction qui ajoutait à mon trouble. Il cria parla tout de suite avec une extrême bonté !

- Petite Polaire, il fallait venir me voir plus tôt !... Savez-vous que je suis allé souvent vous applaudir à la Scala...

Il m'invita à lui rendre visite chez lui, dans ce véritable musée qu'était son appartement de la rue de Presbourg ; je visitai sa magnifique galerie de tableaux, puis nous parlâmes théâtre. Il évoqua quelques souvenirs de sa longue carrière artistique et le désir qu'il avait depuis longtemps de créer le *Chantecler* d'Edmond Rostand :

- Oui, disait-il, c'est mon rêve... Mais réalise-t-on jamais son rêve ?...

Il semblait que, déjà, un sombre pressentiment lui révélait la triste vérité. Il partit néanmoins à Cambo, où le poète mettait la dernière main à son chef-d'œuvre. Au moment du jour de l'an, il me fit la délicate surprise de m'adresser un mot charmant ; je m'empressai d'y répondre, avec toute la profonde admiration que je lui gardais dans mon cœur... Mais il se sentait las ; un nouveau message me l'apprit :

- Je ne voudrais pourtant pas mourir, me disait-il, sans recevoir le gentil baiser que vous m'avez envoyé... Petite Polaire, ne vous cabrez pas trop contre le sort : vous avez l'avenir devant vous...

Dans mes accès de découragement, c'était lui qui me reconfortait :

- Votre heure sonnera : les auteurs de talent vous confieront de grands rôles dignes de vous, et ils auront raison... Vous verrez, vous verrez... Mais pour moi...

Cette idée fixe le tenaillait qu'il ne créerait pas *Chantecler* ! En rentrant à Paris, il éprouva le besoin d'aller se reposer dans le calme apaisant de ce Pont-aux-Dames qui était son œuvre... Et c'est là, une semaine plus tard qu'il mourut au milieu de ses vieux comédiens, qui lui devaient tant !... Quelques heures avant sa mort, j'eus le douloureux honneur de recevoir sa dernière lettre. Malgré les offres les plus fastueuses qui me furent alors faites de toutes parts, tant par les journaux que par les amateurs d'autographes, je me refusai farouchement à livrer au public ce suprême message ; je ne voulais pas avoir l'air de m'enorgueillir d'un tel honneur, et moins encore de le monnayer. Dire qu'il se trouve des gens pour vendre de pareilles reliques !... J'avais mis la mienne dans un petit porte-cartes de cuir tricolore... Elle a disparu, elle aussi, avec tant d'autres chers souvenirs saccagés par le Fisc !... Je fus sur le point de reprendre l'appartement de la rue de Presbourg, mais je n'en eus pas le courage...

C'est pour les funérailles du grand Coquelin que j'allai pour la première fois à Pont-aux-Dames. Je crois bien que tous les gens de théâtre se trouvaient réunis là ; dans cet hommage rendu à un illustre comédien, un noble caractère, c'était bien l'Union des Artistes ! Pendant l'admirable, et si émouvant adieu d'Edmond Rostand, je suis sûre que toutes les âmes n'en

formaient plus qu'une, et que tous les cœurs n'eurent qu'un même sanglot... Quelle douloureuse journée dans sa funèbre grandeur !... Il m'arrive parfois d'être appelée à l'honneur d'aller jouer là-bas, pour les vieux comédiens ; je ne manque jamais, moi qui ne crois à rien, de m'agenouiller sur le tombeau de Coquelin qui, par-delà la Mort, semble encore veiller sur ses anciens camarades...

Il y a quatre ans, au retour d'une tournée Baret, Préval me demanda de venir à Pont-aux-Dames jouer Marie-Gazelle... Une émouvante surprise m'y attendait à la fin de la représentation : parmi ceux des pensionnaires qui venaient me prodiguer leurs remerciements et me dire mille choses aimables et flatteuses, je retrouvai le vieux Bruet qui, en 89, comme je me morfondais dans les coulisses du théâtre de l'Exposition, m'avait prise dans ses bras et longuement embrassé la gamine de cinq ans que j'étais alors !... J'y suis retournée depuis, mais avec un sketch, qu'on intercala dans les programmes de music-hall que Marjal organise spécialement, depuis trois années, pour cette douce retraite. La dernière fois, le programme était des plus brillants : Lucien Boyer, Jane Pierly, Pierrette Mado, Fred Guin, parmi tant d'autres artistes dévoués, s'étaient joints à nous. Le temps était superbe et la matinée fut magnifique. Je réalisai une appréciable recette en vendant moi-même les programmes avec Marcel Liévin qui nous aida de tout son cœur, et en plaçant des billets, pour une tombola, dont le principal lot était un phonographe offert par l'éditeur Salabert. Malheureusement, mon vieux papa Bruet n'était plus là il venait de s'éteindre, quelques jours plus tôt, dans sa petite chambre claire et gaie, avec tous ses souvenirs... Ah ! le brave homme ! Jusqu'à la dernière seconde, il garda sa lucidité à 89 ans ! Je n'ai pas eu le courage d'aller revoir sa «petite crèche», comme il l'appelait... C'est son fils qui répondit à ma dernière lettre, arrivée trop tard, quelques heures après sa mort...

Tous ces bons vieux vivent là, choyés, admirablement soignés. Mme et M. Peutat sont les administrateurs de cette œuvre magnifique : nul choix ne pouvait être meilleur. Peutat, qui fut l'administrateur de Porel et, je crois, celui de Sacha Guitry pendant quelque temps. Il sait comment rendre heureux ces vieux enfants qui minent toujours le théâtre. Et sa femme, si charmante ! Il faut la voir, aux heures des repas, rendre visite aux pensionnaires, et s'occuper de chacun d'eux avec les attentions les plus touchantes ! Avec quelle gentillesse prévenante, quelle affectueuse douceur elle leur parle !

Il y a un an, j'ai eu l'occasion d'aller pour la première fois à Ris-Orangis : la fondation Dranem ne le cède en rien à celle de son illustre précurseur. Là aussi, on ne trouve que dévouement et bonté ; j'en ai éprouvé une bien douce joie. C'est Junka qui s'occupe de tout : il faut voir ce qu'il y a réalisé !

Puisque de telles maisons existent, je voudrais que tous les artistes vieillissants et malheureux, ceux qui ne peuvent plus gagner leur vie y puissent être accueillis. Ce n'est pas à moi que je songe, je vous le jure : j'ignore ce que l'avenir me réserve mais, dût-il être encore plus sombre que l'actuel présent, je suis sûre que je trouverai toujours, hélas ! plus infortuné que moi !...

Une petite chienne vient de naître à Ris-Orangis... J'ai souhaité qu'elle fut baptisée Polaire, et Junka me l'a promis... Pour moi, qui ne ferai jamais partie d'aucune société, d'aucun groupement, je renouvelle formellement, de mon côté, le serment de demeurer à la disposition de ceux qui font le bien, toujours prête à m'associer de mon mieux aux efforts en faveur des vieux artistes malheureux...

Je vous ai tout dit de moi ou à peu près. Je vous ai narré ma vie jusqu'à ce jour au point qu'il m'a semblé parfois, que je la recommençais... A m'arrêter là, ne paraît-il pas qu'elle va cesser son cours tumultueux et incertain ? Je vous ai crié mon angoisse et je pense : Pauvres êtres que nous sommes... Humbles insectes grouillants qui continueront leur vaine agitation jusqu'au jour... – Jours, monnaie de siècle – où la parcelle de vie invisible, impalpable, que renferme notre corps en reformera un autre qui renouvellera les mêmes gestes, les mêmes actes pour les mêmes espoirs comme pour les mêmes déceptions !...

On sonne... Une inconnue m'envoie des roses rouges, mes fleurs préférées parmi toutes les autres que j'adore. Comment cette femme a-t-elle deviné ? J'en suis émerveillée, malgré mon désespoir de vivre, j'attends la mort passagère en les respirant.

Pourquoi, comme il y eut la «Dame aux Camélias» un auteur n'écrirait-il pas «la Demoiselle à la rose rouge» ?

Parmi ces souvenirs qui tourbillonnent devant mes yeux, mille visages ont passé... Je n'aime à en retenir qu'un seul... N'avoir qu'un amant comme on n'a qu'une mère...

POLAIRE.

IMPRIMERIE SPÉCIALE DES ÉDITIONS FIFUIÈRE – PARIS